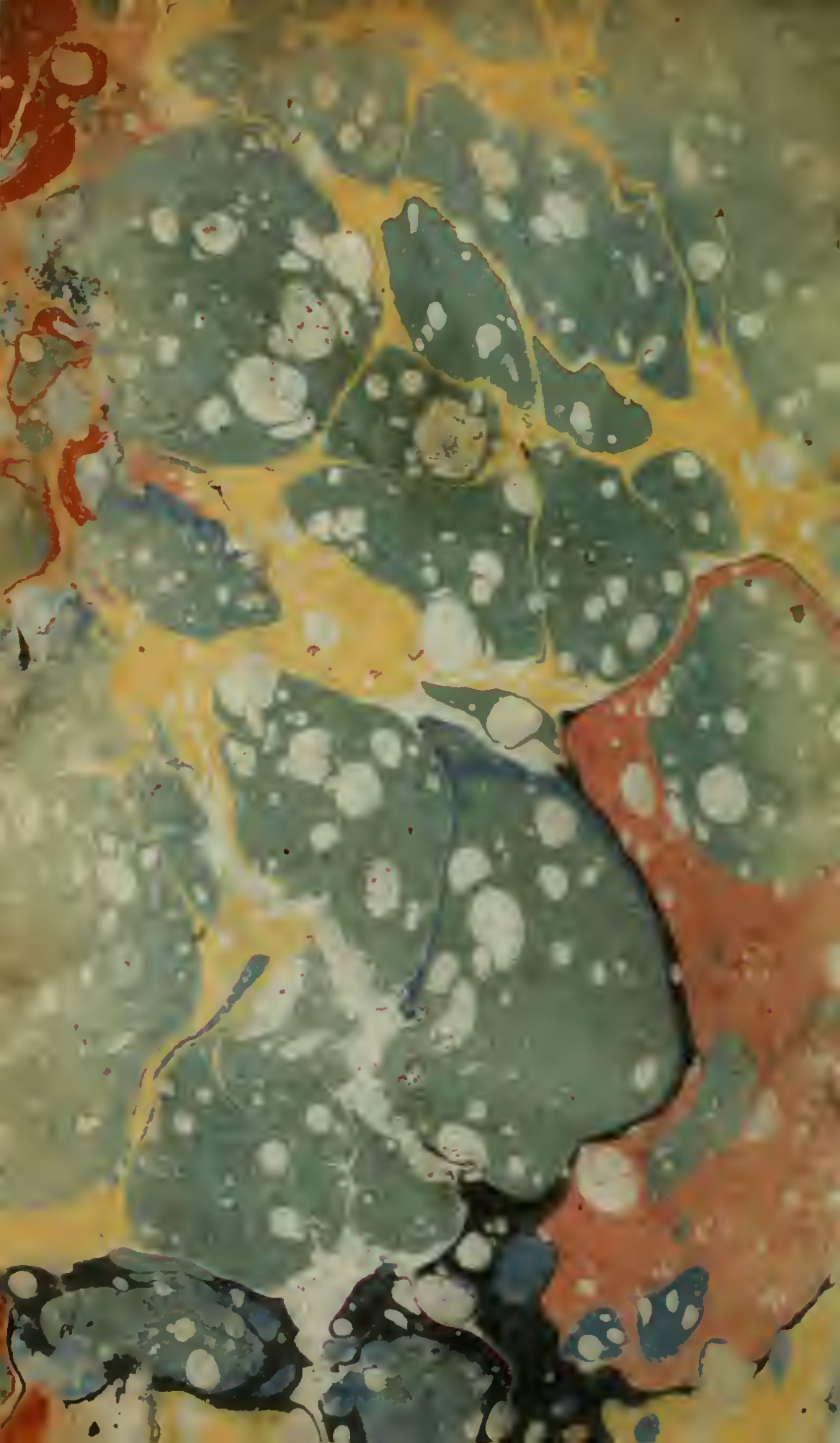
3 1761 03575 5065



N° 873
700

Libraire, près la place

M. D C C. X C.

AVEC PERMISSION.

280785
12. 32
16

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES,

PAR MADAME DU NOYER:

OUVRAGE CURIEUX.

Nouvelle Édition corrigée, & augmentée de plusieurs Lettres très-intéressantes.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

Et se trouvent à AVIGNON;

Chez FRANÇOIS SEGUIN, Imprimeur-Libraire, près la Place St. Didier.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

280783
12. 3
16

DC
130
D8A4
1790
t.5

LETTRES
HISTORIQUES
ET GALANTES.

LETTRE LXXVIII.

LE début de votre Mercure me plaît infiniment, & augmente la curioſité que j'ai eue. Je ne doute point que ces hiſtoriettes qu'on y a inſérées ne ſoient très-jolies, & qu'aſſaiſonnées du ſel ſatyrique, dont la liberté du Pays permet l'uſage, & qui reveillent l'appétit du Lecteur dégoûté par la fade flatterie, elles ne plaiſent infiniment. Conti-

nuez donc, s'il vous plaît, Madame, ce que vous avez commencé : j'approuve le moyen que vous avez imaginé, & je vous dispense de bon cœur de toutes les nouvelles de Guerre : une aventure galante, contée avec esprit, me fait plus de plaisir que le récit d'une bataille, ou le détail d'un siege : chacun doit parler de ce qui lui convient, & se tenir dans sa sphere. Si le malheureux *Guiscard* avoit suivi cette maxime, il n'auroit pas péri aussi misérablement qu'il a fait ; & au lieu de s'être mêlé d'enlever des filles, en bon Ecclésiastique il se seroit occupé du Bréviaire. Vous savez sans doute que le commencement de son désordre a été cet enlévement d'une Demoiselle qui appartenoit à Madame de *Maintenon*. Il se mêla fort mal-à-propos dans cette affaire, qui a causé la disgrace de ses freres, qui l'obligea lui-même à sortir du Royaume, & à abandonner de très-bons bénéfices. Après cela, jettant le froc aux orties, dans les Pays étrangers, il a voulu y former un parti, &

s'eſt vanté d'avoir fomenté un ſoulevement en *France*, prétextant ſa ſortie de l'amour du bien public. Il en a impoſé pendant quelque temps à ceux qui ne le connoiſſoient pas, & qui inſtruits de ſes déréglements paſſés, & très-mal édifiés ſans doute de la conduite qu'il a eue parmi eux, n'ont plus eu pour lui la même eſtime. Je ne comprends pas, non plus que vous, comment il avoit le front, après ce qu'il a écrit contre le Roi, de prétendre rentrer en grace auprès de ce Prince. Mais tout ce que je puis vous dire, c'eſt que ſa mémoire eſt auſſi odieuſe ici qu'elle peut l'être en *Angleterre*. Son Epitaphe eſt très-jolie, & je trouve qu'il a été bien heureux de ce qu'elle n'a pas été remplie, & d'avoir gauchi l'infamie du ſupplice par ſon déſeſpoir. Il y a pourtant des gens qui prétendent qu'on n'auroit peut-être pas eu des preuves aſſez fortes pour le faire mourir; & que, ſe ſentant coupable, il s'eſt cru d'abord perdu, & s'eſt précipité lui-même à ſa perte. Le même cas arriva autrefois à *Conſtantinople*. Un

Suédois ſe jetta entre les bras de l'Ambaſſadeur que nous avions alors à la Porte, qui étoit, ſi je ne me trompe, M. de *Châteauneuf la Houſſaie*. Ce Suédois parut rempli de zele pour les intérêts de *Tekeli*, qui, comme vous ſavez, étoit notre bon ami. Il ſe plaignoit hautement des Alliés, donnoit des avis contr'eux, & par tout ce manége gagnoit la confiance de l'Ambaſſadeur, qui croyoit avoir fait en lui la meilleure trouvaille du monde, & qui le regardoit comme un inſtrument très-propre à avancer les affaires dans ce Pays, dont ce drôle connoiſſoit depuis long-temps le terrein. Mais M. l'Ambaſſadeur étoit la dupe de l'aventure : car le Suédois étoit tout dévoué au feu Roi *Guillaume* ; & c'étoit pour ſes intérêts qu'il étoit reſté à *Conſtantinople*, & qu'il y faiſoit tout ce manége : mais il le faiſoit avec tant de circonſpection, que perſonne ne le ſoupçonnoit. Cependant, comme une feuille paroît un Archer au voleur qui ſe cache dans les bois, dès que cet homme voyoit le

moindre nuage ſur le viſage de l'Ambaſſadeur, il ſe croyoit en même-temps convaincu & preſque auſſi-tôt empalé : (car il ſavoit bien que Meſſieurs les Turcs n'étoient pas gens à lui faire grace, dès qu'il auroit été recommandé à eux de bonne main) ainſi il étoit toujours ſur ſes gardes, pour tâcher de découvrir s'il n'étoit point lui-même découvert. Or un jour qu'il étoit dans ces ſortes d'allarmes, il vit l'Ambaſſadeur qui parloit avec vivacité avec ſon Secrétaire ; & prêtant l'oreille, il entendit que le Secrétaire diſoit, en élevant la voix : ſi j'étois à votre place, je ferois arrêter ce drôle. Le pauvre diable crut que c'étoit de lui qu'on parloit : cela mit l'allarme à ſon quartier ; & la peur lui ôtant le jugement, il prit le parti du déſeſpoir, qui eſt toujours le dernier qu'on doit prendre ; & ayant chargé un piſtolet à balles, il ſe le lâcha à la tête, & ſe tua de peur qu'on ne le fît mourir, ſans faire réflexion que c'étoit le pire qui pût lui arriver, & qu'il en auroit pu être quitte à

meilleur marché, au cas qu'on n'eût pas eu de preuves assez fortes. Mais ce qu'il y eut de plus triste pour lui, c'est que n'étant pas mort sur le champ, il eut le regret de voir qu'il s'étoit tué pour rien, & qu'il avoit pris l'alarme mal-à-propos, puisqu'il n'avoit été nullement question de lui. C'étoit d'une espece de vagabond qui étoit arrivé depuis quelques jours à *Constantinople*, sous prétexte de demander de la protection à l'Ambassadeur, dont il s'agissoit; & c'étoit de celui-là que le Secrétaire parloit, quand il disoit: vous devriez le faire arrêter; cependant ce *qui pro quo* envoya le Suédois à l'autre monde, & par une voie presque aussi rude que s'il avoit été empalé, puisque tout blessé qu'il étoit à mort, on lui chauffoit les pieds d'un peu près, & on lui faisoit souffrir mille tortures pour l'obliger à dire son secret: mais tout ce qu'on put tirer, fut qu'il s'écria de temps en temps, au milieu des plus vives douleurs: ah! si j'avois cru que ces marauts n'en eussent pas su davan-

tage, je ne ſerois pas dans l'état où je ſuis. Il déclara qu'il étoit dévoué au feu Roi d'*Angleterre*, qu'il appelloit en mourant ſon cher Maître ; & ne voulut jamais, quoi qu'on pût faire, découvrir par quel moyen il le ſervoit, ni quelles intrigues il avoit dans le Pays. Cette conſtance eſt admirable ; & il eſt triſte, avec tant de fermeté, de s'abandonner au déſeſpoir & de mourir pour une terreur panique. La peur de *Guiſcard* etoit un peu mieux fondée, puiſque, ſe voyant pris, il pouvoit bien comprendre que c'étoit à lui que l'on en vouloit, & qu'il étoit découvert ; mais il devoit toujours attendre d'être entiérement convaincu avant de s'abandonner ainſi au déſeſpoir, & le déſeſpoir ne devoit au reſte être que contre lui, comme fit notre *Suédois*, & ne pas lui faire commettre un attentat comme celui de vouloir s'adreſſer à ſes Juges ; crimes qui ſeuls auroient ſuffi pour le perdre, quand même ceux dont il a été accuſé n'auroient pas été avérés. Mais la plupart

des gens perdent la raiſon dès qu'ils ſont dans le péril ; & ce n'eſt pourtant que par ſon ſecours qu'on peut s'en tirer, & en conſervant aſſez de ſens froid pour prendre le bon parti, ou du moins le moins mauvais : car il eſt certain que, comme il y a bien & mieux, il y a auſſi mal & pis, c'eſt toujours au pis que le déſeſpoir détermine. Ce fut le déſeſpoir qui obligea Monſieur de *** à ſe tuer au ſortir de chez *Bois-Morel*, où il avoit perdu l'argent qu'il deſtinoit à acheter une Charge à la Cour du Duc de *Lorraine*. Si Madame de *** ne l'avoit pas conſuité, elle ne ſe ſeroit pas précipitée pour ne pas trouver dans le cœur du Prince D*** tout le retour qu'elle ſouhaitoit : & ſans ce remede, qu'on appelle remede à tous maux, quoiqu'il ſoit toujours pire que le mal, il n'en eſt point où l'on n'en pût trouver, ſi l'on appelloit la raiſon au ſecours, & que l'on ne perdît pas d'abord ce qu'on appelle la tramontane. M. le *Noble*, dont je vous ai déja parlé tant de fois dans mes précédentes, a

évité cet écueil si funeste, & a soutenu pendant longues années les effets du malheur le plus obstiné. On s'en est pris à sa personne, à son honneur & à ses biens, sans pouvoir lui ôter cette gaîté d'esprit qui a toujours été l'agrément de ses Ouvrages : il a lassé ses persécuteurs, par la Philosophie qu'il a marquée au milieu des persécutions. Il vient de mourir après avoir immortalisé son nom & sa mémoire ; & à la honte de notre siecle, cet homme est mort aux Incurables, où ses infirmités & sa mauvaise fortune l'avoient obligé de briguer une place. Je n'ai point encore vu d'Epitaphe sur son compte ; mais en voici une du fameux *Boileau*, dont les Gazettes vous auront sans doute annoncé la mort, & les pieuses dispositions qu'il a faites de ses biens en faveur des Pauvres & de ses Domestiques : voici l'Epitaphe.

Ci gît *Boileau*, Poëte en son vivant ;
Inimitable Auteur, qui passa ses modeles.
Des Anciens zélé partisan,
Il rendit leurs graces nouvelles ;

D'un ſtyle auſſi beau que mordant,
Il pourſuivit par-tout le vice & l'ignorance;
Mais il eut toujours la prudence
De reſpecter *Louis* le Grand.

Il eut du genre humain une ſi noire idée,
Qu'en exemples, qu'en vers, il prêcha hautement
Contre les nœuds de l'hyménée.
Des feux de *Juvenal*, ſouvent trop échauffée,
Sa Muſe prononça trop déciſivement;
Sur tout il trouvoit à reprendre.
Ainſi tout mort qu'il eſt, qui que tu ſois, paſſant,
Crains d'éveiller ſa ſatyrique cendre.

On écrit de Rome que le Pape ſe diſpoſe à donner le bouquet à Madame la Ducheſſe de *Berri*. Je ne prétends pas dire qu'il ait deſſein de lui donner le bal : car outre que le carnaval eſt paſſé, on ſait bien qu'une galanterie d'éclat ne conviendroit point à Sa Sainteté. Il ne s'agit donc ici ſimplement que du préſent d'un bouquet; mais d'un bouquet qui n'eſt rien moins que ſimple, puiſqu'il eſt compoſé d'une roſe d'or que le *S. Pere* a pris la peine de bénir en cérémonie, & à laquelle on a attaché un très-gros diamant, & quantité d'autres. Il y a apparence qu'un

préſent auſſi précieux ne pourra qu'être bien reçu de la Princeſſe à qui on le deſtine : du moins ſais-je bien qu'à ſa place je le recevrois avec plaiſir. Il ſeroit à ſouhaiter que le même Printems qui fait éclorre de ſi belles fleurs à la France, n'en menaçât pas les lys par les approches d'une Campagne, qui, ſelon toutes les apparences, leur donnera une terrible atteinte, en approchant les ennemis de nos portes. Nous faiſons ici de notre mieux pour leur en défendre l'entrée, & le Roi a de nombreuſes Armées ſur pied, avec leſquelles il prétend les arrêter au milieu de leur courſe, & les obliger même à retourner ſur leurs pas. Nous verrons ce qui en ſera : voyons toujours la ſuite du Mercure, & croyez que je ſuis. *A Paris ce.*

LETTRE LXXIX.

PUISQU'IL faut abſolument vous donner la ſuite du Mercure Galant, & que, comme dit *Arlequin*, l'exorde & le préambule ſont ici inutiles, j'entrerai comme lui à corps perdu dans ma cauſe; & prenant les choſes où je les ai laiſſées, c'eſt-à-dire, à la page 12 du Livre, je vous ferai part d'une lettre qui ſuit immédiatement l'endroit où j'en étois demeurée.

*Lettre de M. le Baron de *** à Madame la Comteſſe de L. M.*

VOUS me demandez une relation de mon voyage. Croyez-vous que j'aie l'eſprit aſſez libre pour cela, & qu'après vous avoir quittée je puiſſe être occupée de quelqu'autre choſe que du chagrin de ne vous voir plus. Vous ne vous paierez pourtant pas de cette excuſe;

cuſe ; & de l'humeur dont je vous connois, vous ſerez peut-être aſſez injuſte pour ne la pas trouver légitime. Vous voulez qu'on vous obéiſſe ſans raiſonner. Obéiſſons-donc, puiſqu'il le faut : je ne prétends pas faire rebellion, & je vous demande ſeulement quartier pour mon ſtyle, dans lequel il entrera ſans doute bien des Germaniſmes, puiſque le péché originel n'eſt pas une tache aiſée à laver, & qu'un Allemand n'eſt pas obligé de parler auſſi bon François que vous. Lorſque j'arrivai dans la célebre Ville de *** j'y trouvai tout en rumeur, par une aventure aſſez extraordinaire. Un de ſes citoyens, appellé M ***, homme d'eſprit & de mérite, après avoir été pendant quelques années éloigné de ſa Patrie, & d'une épouſe qu'il aimoit beaucoup, revenoit à grandes journées chez lui, avec cet empreſſement que l'on ſent quand on aime, & qui redouble ordinairement lorſqu'on a éprouvé les peines de l'abſence. Mais cet époux ſi tendre ne s'attendoit pas au malheur

qu'on lui annonça à ſon arrivée. Croyant cauſer à ſa femme la plus agréable de toutes les ſurpriſes, il couroit à elle de toute ſa force, lorſqu'un de ſes amis l'abordant d'un air triſte, lui dit : où courez-vous, époux infortuné, & qu'allez-vous faire chez une perſonne qui vous couvre de honte ? Cette femme qui vous eſt ſi chere, bien loin d'avoir partagé les maux que ſon abſence vous faiſoit ſouffrir, s'eſt conſolée très-aiſément de la vôtre, & a donné des marques parlantes de ſon infidélité. La choſe a trop éclaté pour que vous puiſſiez feindre de l'ignorer ; & vous ne pouvez plus vivre avec honneur auprès d'une femme qui n'a ménagé ni le ſien ni le vôtre. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le pauvre M***; il étoit ſenſible à l'honneur, il aimoit tendrement ſa femme ; & tyranniſé par ces deux paſſions, il ſouffrit tout ce que l'on peut ſouffrir pendant vingt-quatre heures que cet ami trop officieux l'obligea de paſſer hors de la Ville. Mais enfin, après un rude combat,

l'amour l'emporta dans ſon cœur, & lui fit imaginer un moyen de concilier toutes choſes ; il fut pour cela trouver ſa femme, qui étoit fort inquiete de ſon côté, & après lui avoir fait connoître qu'il ſavoit tout ce qui s'étoit paſſé en ſon abſence, il lui dit qu'il étoit encore aſſez bon pour lui pardonner, à condition ſans doute (comme dit *Scarron*) de n'y plus retourner. Quoi qu'il en ſoit, il ne fut queſtion que de jetter ce qu'on appelle de la poudre aux yeux du Public, pour n'en pas encourir le blâme, par une foibleſſe qu'on ne pouvoit pas ſurmonter. Pour cela, il fut réſolu que M*** intenteroit procès à ſa femme, pour cauſe d'adultere : qu'elle ſe défendroit de ſon mieux, demandant des réparations d'honneur, ou qu'on prouvât le fait. Ces ſortes d'affaires ne ſont pas aiſées à prouver, & peu de gens veulent ſe déclarer partie en pareille occaſion : ainſi M*** manquant de preuves perdit ſon procès. Ce fut-là ce qu'on appelle gagner en perdant. Il fit toutes les réparations

qu'on exigea de lui, dont la plus authentique fut de se rejoindre à sa femme. Tout le monde loua sa sage conduite ; & quoiqu'on sût bien à quoi s'en tenir, on trouva qu'il avoit mieux fait que certains maris, qui, suivant les premiers mouvements de leur colere, ont fait mettre leurs femmes aux *Madelonnettes*, &, par un indigne retour de tendresse, les en ont ensuite retirées. Le cas est arrivé à *Paris*, comme vous savez, Madame, & je n'ai que faire de vous nommer les gens. Si dans le reste de ma route je trouve encore sur mon chemin quelque petite aventure propre à vous réjouir, je ne manquerai pas de vous en faire part. Je suis, Madame, votre très-humble & très-obéissant serviteur le Baron de ***.

Voici à présent l'Auteur du Mercure qui parle.

COMME cette Lettre, dit-elle, ne contient que la petite histoire que j'ai été bien aise de conter, j'ai cru que je

pouvois la copier toute entiere, ſans en ôter même le préambule, qui eſt aſſez plaiſant pour être d'un étranger : cependant je me contenterai à l'avenir de donner ſeulement des extraits des lettres que je recevrai. Par exemple, on m'écrit de *Copenhague* qu'un Baron de Province étant arrivé à la Cour avec une grande réputation de richeſſes, y fut parfaitement bien reçu; & que, ſuivant le principe de *Boileau*, qui dit que qui eſt riche eſt tout, ce Baron, cru riche, fut auſſi cru homme d'eſprit : on lui trouva les manieres du monde les plus jolies, & lorſqu'il tiroit ou endoſſoit quelques lettres de change, ſon ſtyle paroiſſoit enchanté. Je ne ſais pas ſi elles étoient enſuite acquittées, ou proteſtées, ce n'eſt pas à préſent de quoi il s'agit; car comme opinion chez les hommes fait tout, cette prétendue opulence fit le même effet que ſi elle eût été réelle. Tout le monde eut de l'empreſſement pour ce Baron. Les Dames le coucherent en joue; & s'il eût ſu profiter d'une ſi heureuſe conſtellation,

il auroit pu faire un mariage avantageux. Mais sa destinée étant marquée, il fut conduit par elle dans une maison où deux filles de condition, dont l'une étoit moins aimable que l'autre, avoient accoutumé d'aller : il les y rencontra ; & comme la cadette étoit occupée à une reprise d'hombre, il s'assit auprès de l'aînée ; & après une conversation générale, souvent interrompue par des *gano*, & par de grandes exclamations sur des rentrées bonnes ou mauvaises, il s'avisa de lui conter ses raisons, pour ne pas détourner les acteurs de l'application que demande le jeu. La belle accepta le parti ; & comme il croyoit qu'avec une fille de famille, il ne falloit proposer qu'un amour légitime, il lui parla de mariage, faute d'autres discours, & sans croire que cela dût porter coup. Il se trompa pourtant dans son calcul, car la Demoiselle le prit au mot, & lui serra même le bouton, en disant qu'elle en parleroit à ses parents. Il n'y eut plus moyen de s'en dédire. Les parents lui firent croire qu'ils vou-

loient la choſe, & ſe hâterent de donner leur conſentement, pour ne lui donner ni le temps ni les moyens de ſe mieux expliquer, pas même le choix entre les deux ſœurs. Il fallut s'en tenir à celle à qui il s'étoit adreſſé, quoique moins jeune & moins jolie que ſa cadette, & le mariage fut bruſqué en peu de jours. Paſſe pour cela : mais ce qu'il y eut de pire, c'eſt que le pauvre Baron, comme s'il eût dû faire toutes choſes à la hâte, après s'être dépêché de devenir mari, & peut-être même marri, ſe dépêcha auſſi d'être papa, & le devint, quatre mois & demi après la nôce, d'un gros garçon, qui n'avoit rien moins que l'air d'un avorton. Tout le monde ſe récria ſur cette couche prématurée : mais le pacifique Baron, bien loin de ſe ſcandaliſer de ce qu'on lui donnoit ainſi du fruit précoce, fut dans toutes les aſſemblées dire d'un air triomphant, en apoſtrophant les Médecins : eh bien, Meſſieurs de la Faculté, vous avez donc ſur les oreilles ! Que deviendront tous les ſots contes dont vous nous avez ber-

cés ? Vous nous voulez faire croire qu'il faut qu'un enfant reſte neuf mois dans le ventre de ſa mere ; en voici pourtant un qui n'y a été que quatre mois & demi, & cependant il eſt gros & gras, tette comme quatre, & a tout l'air de reſter ſeul à la tontine. Que me répondra-t-on à cela ? Tout le monde plioit les épaules, & on lui auroit chanté de bon cœur, comme à M. *Vivien de la Chaponardiere : qu'il eſt docile, & qu'il prend bien le bon parti dans cette affaire!* &c. Voilà où finit l'hiſtoire du Baron Danois. Après cela l'Auteur du Mercure nous donne des nouvelles d'*Eſpagne*, dont je crois que vous n'avez que faire, & qui ne ſont pas trop réjouiſſantes, non plus que les nouveaux Edits & Déclarations du Roi, qui ſont auſſi inſérés dans ce Mercure, & que je paſſe pour venir à la page 29, où Madame la Comteſſe de L. M. dit à ſon amie de Province, que Madame la *Ducheſſe* de ***, dont le mari eſt jeune & joli, s'eſt aviſée de lui faire infidélité avec le *Maréchal* de ***, qui ſera

bientôt ſeptuagenaire, & qu'un goût auſſi biſarre lui a valu le couplet de chanſon que voici, ſur l'air des *Ennuyeux*. On dit qu'il eſt de la façon de Madame la *Ducheſſe*. Vous ſavez que quand on dit Madame la *Ducheſſe* tout court, on entend la fille du Roi & de Madame de *Monteſpan*. Mais venons à la Chanſon :

Admirez le malheur des gens
Que le cocuage tourmente :
Un homme âgé de ſoixante ans,
En a fait cornard un de trente.
Cela nous prouve évidemment,
Qu'un mari vaut moins qu'un amant.

Voici une autre aventure qui ſuit. Cette Princeſſe, (dit toujours notre Mercure,) a eu auſſi occaſion de verſifier ſur le compte de la Marquiſe de ***, qui pendant que ſon mari cacochime ne s'occupe que de Médecins & d'Apothicaires, & devient le ſecond tome du *Malade imaginaire*, ſonge de ſon côté à paſſer ſon temps du mieux qu'elle le peut. Comme le tempérament décide ſur le choix des plaiſirs,

le ſien l'a déterminée en faveur de l'amour, qui eſt celui pour lequel Madame la *Ducheſſe* a le moins d'indulgence. Elle prétend que le vin doit l'emporter par-tout comme chez elle, & ne ſauroit ſouffrir qu'on préfére la galanterie au plaiſir de boire. La Marquiſe a encouru ſa haine par des ſentiments oppoſés, & elle en a reſſenti les effets par un Sonnet qui a été envoyé à ſon mari, & qui eſt ſur des rimes que tout le monde connoît :

SONNET.

DU plus grand des cocus, tu peux prétendre au *Buſte* :
Ta femme, dont le cœur n'eut jamais des *Glaçons*,
Dans le champ de Venus raſſemblant ſes *Moiſſons*,
Ainſi que ſes amants, t'a rendu moins *Robuſte*.
Plus ſavante en amour que la fille d' . . *Auguſte*,
Aux belles de la Cour elle fait des *Leçons*.
Dans ſon cœur les vertus paſſent pour des *Chanſons*,
Et pour elle l'hymen n'eut jamais de loi *Juſte*.
On diroit, à la voir paroître avec *Orgueil*,
Qu'à toi ſeul dans ſon lit elle a fait bon *Accueil*;
Que de ſes paſſions tu fus la forte *Digue*;
Mais on ſait que . . . . par de ſecrets *Reſſorts*,
Des dernieres faveurs la rendit ſi *Prodigue*,
Que qui veut peut chez elle aſſouvir ſes *Tranſports*.

Continuation du Mercure.

ON ſe flattoit ici que les changements arrivés en *Angleterre*, cauſeroient quelque heureuſe révolution pour la Cour de S. *Germain*; & que le parti des *Jacobites*, fortifié par celui des *Toris*, qui triomphe préſentement à *Londres*, feroit de nouveaux efforts pour mettre le pauvre petit Roi par brevet ſur le Trône. Mais il n'y a pas grande apparence : car la Reine *Anne* eſt ſi fort aimée de ſes Sujets, qu'un malheureux *Irlandois* ayant été condamné au pilori, pour avoir dit que la Reine ſe retireroit dans un Cloître, & remettroit la Couronne au Prince de *Galles*, le Peuple ſe ſouleva, diſant que cette Sentence étoit trop douce, & voulut enlever le Criminel pour le tailler en pieces, comme criminel de haute-trahiſon. On fut obligé de faire un détachement de la Tour, qui eſt, comme vous ſavez, la *Baſtille* de *Londres*, & l'on eut toutes les peines du monde à

mettre le *holà*, tant les Anglois ont de zele pour leur Souveraine. Ainſi *Jacques III.* a tout l'air de n'être jamais qu'un Roi à la ſuite. Mylord *Gallowai* eſt de retour de *Portugal*, avec quelques membres de moins que lorſqu'il y étoit arrivé. Il s'eſt démis de ſon Régiment, & l'on en a fait partir d'autres pour ce Pays, de concert avec la *Hollande*, afin d'aider à l'Archiduc *Charles*, qui marche vers l'*Andalouſie*, à chaſſer *Philippe V*, & l'envoyer jouer au Roi dépouillé avec leurs Majeſtés de *S. Germain*. Le Maréchal de *Berwick* eſt encore aux environs de *Briançon*, quoique l'Armée ennemie ſe ſoit retirée des Vallées pour entrer en quartier d'hyver. On prétendoit qu'elle devoit faire un détachement de 6000 hommes pour paſſer en *Catalogne*, où nous ne ſaurions manquer d'être accablés par le nombre. On nous bat de tous les côtés. Les Alliés pouſſent vivement le ſiege d'*Aire*, qui s'avance fort, malgré toutes les ſorties des Aſſiégés, qui ont chaſſé les travailleurs, renverſé les gabions, & fait

fait le diable à quatre. Mais avec tout cela ils ne pourront pas éviter de ſe rendre ; & ſi l'on nous prend ainſi toutes nos Villes les unes après les autres, je doute qu'on puiſſe chanter à l'avenir à la gloire de nos Généraux :

A peine ont-ils ſauvé Paris,
Charivaris.

En effet, il ſemble qu'on y marche à grands pas. A la bonne heure ; nous verrons comment les vainqueurs uſeront de leurs victoires, & les égards qu'ils auront pour le beau ſexe. On m'a pourtant conté une hiſtoire qui ne me donne pas une fort grande idée de leur galanterie ; car on dit qu'une femme de condition s'étant allée plaindre à l'Armée à un Prince, de ce que ſes Troupes l'avoient dépouillée, & avoient emmené tout ſon équipage, ce Prince lui dit d'un grand ſens froid : vous ont-ils auſſi violée, Madame ? Non, répondit-elle en rougiſſant de dépit. Oh bien ! répliqua-t-il, ce ne ſont donc pas mes gens, car ils ne ſeroient pas demeurés

en ſi beau chemin. Vous vous êtes ſans doute trompée, & ce n'eſt pas à moi, à coup ſûr, à qui vous devez vous adreſſer pour avoir raiſon de ce qu'on vous a fait. Cela eſt un peu cavalier, & je doute que les Héros du temps paſſé en euſſent uſé de même. Peut-être auſſi que tous les Chefs des Alliés ne ſont pas de la même humeur, & qu'il s'en trouvera qui ſeront plus ſenſibles. Quoi qu'il en ſoit, nous n'avons qu'à nous préparer à en courir les riſques. On écrit de *S. Amand*, que dans l'élection faite le 24 d'Octobre en faveur du Cardinal de *Bouillon*, il avoit eu les voix de tous les Religieux, excepté d'un ſeul; & que ceux du parti du Prieur n'avoient pas voulu voter, voyant bien qu'ils n'auroient pas la pluralité des voix, & que le Cardinal l'emporteroit de plus d'un tiers, malgré les défenſes faites par le Prieur, au nom de la *France*. Voilà encore un déboire pour le Roi, qui regarde ce Prince comme un ſujet rebelle, & qui voudroit qu'il fût traité par-tout en

proſcrit. Mais comme tout le monde n'eſt pas obligé de partager le reſſentiment de Sa Majeſté, il eſt à craindre qu'elle n'ait pas toute la ſatisfaction qu'elle s'étoit propoſée; & quand on parlera ſans paſſion, on ne pourra pas diſconvenir que le Cardinal de *Bouillon* ne ſoit né dans une Maiſon Souveraine, & que cette naiſſance ne le rende indépendant de toute autre Juſtice que de celle de Dieu & de ſon Vicaire notre Saint Pere le Pape. Ainſi déclinant toute autre autorité, il n'eſt point ſoumis à celle du Roi, qui par conſéquent n'a pas pu le condamner, moins encore prétendre que les Etrangers, ſe ſoumettant à ſes déciſions, réfuſent de protéger un Prince malheureux, qui, laſſé de ſouffrir, achete ſa liberté aux dépens des Charges & de tous les revenus qu'il vient d'abandonner en *France*. Il faut être bien hardie pour vous parler comme je fais de *Verſailles*. Mais, encore un coup, c'eſt ma hardieſſe qui fait ma ſûreté: car qui croiroit que j'oſaſſe écrire ainſi

du milieu de la Cour ? Non, je vous l'ai déja dit, on ne me cherchera jamais où je ſuis, & le ſoupçon tombera ſur toute autre. Mais c'eſt aſſez parlé de politique, il faut s'égayer l'eſprit & diverſifier les choſes. Quoique l'on ſoit accablé ici de miſere par le manque de vivres qu'une diſette générale a cauſé pendant long-temps, & par une diſette générale d'argent, cauſée par les beſoins de l'Etat, & par les voleries des Maltotiers : malgré tout cela, dis-je, les choſes vont toujours leur train, & ſauf à prendre à crédit chez le Marchand & chez le *Guerbois*, on ſepare, on mange la poularde ; & à voir paſſer les gens en revue dans les rues de *Paris*, on croiroit que l'abondance y regne, quoiqu'elle ne ſoit que dans les caiſſes des Fermiers, & que le Gentilhomme ſoit accablé de dettes, & toujours en peine de mettre ſa bergame à l'abri des Huiſſiers : l'Artiſan & le Laboureur obligés de déguerpir de chez eux, faute de pouvoir payer leurs taxes, & réduits à la néceſſité

de mendier leur pain ; & tant d'autres plus timides meurent faute de ſecours qu'ils n'oſent demander, & que peut-être ils n'obtiendroient pas. Telle eſt l'anatomie de la *France*. Mais paſſons de ces triſtes réflexions à de plus réjouiſſantes. Je vous dirai donc, qu'au milieu de tant de malheurs publics & particuliers, l'on n'a pas laiſſé de ſe divertir à merveilles aux nôces de Monſieur le Duc de *Berri*. Quelle joie pour la pauvre Madame de *Monteſpan*, ſi elle avoit pu regarder cela de quelque coin, & voir ainſi ſon ſang approcher toujours de plus près du Trône ! C'étoit beaucoup que ſa fille eût épouſé le neveu du Roi ; mais c'eſt bien plus de voir ſa petite-fille mariée au fils d'un Dauphin, & à un Prince qui fait les délices de la France. Je ne vous parle pas des magnificences de cette nôce, dont M. *Dufreſny* vous a donné le détail. Je vous dirai ſeulement qu'elle a été des plus ſomptueuſes. Toute la Famille Royale y a aſſiſté ; & c'eſt dommage que le Roi d'*Eſpagne* n'en

fût point : car s'il eſt écrit qu'il doive revenir, il auroit été à ſonhaiter que ſon retour eût été anticipé de quelques jours, &c. L'Abbé de *Polignac*, toujours malheureux dans ſes négociations, n'a pas laiſſé d'être récompenſé au retour de *Gertruydenberg*, quoiqu'il n'y ait pas mieux réuſſi qu'en *Pologne*, lorſqu'il y fut envoyé pour les intérêts du Prince de *Conti* : on lui donne toujours des commiſſions épineuſes, & on lui fait tenter des entrepriſes difficiles. Il eſt vrai qu'elles auroient été glorieuſes, ſi le ſuccès eût rempli ſon attente. Je ſuis perſuadée qu'il n'y a pas de ſa faute, non plus que de celle du Maréchal d'*Uxelles*, qui tient préſentement en main le bâton dont ſon pere fut honoré après ſa mort, & que le Roi envoya à la veuve en lui faiſant faire un compliment de condoléance. Sa Majeſté ſe dépêche un peu plus à préſent de récompenſer les ſervices que certaines gens lui rendent ; & on a fait depuis peu à la Cour une recrue de Maréchaux de *France*, qui, ce me

ſemble, le ſont devenus à bon marché. Cela me fait ſouvenir de certains Vers qui furent faits à la louange du Maréchal de *Villeroi*, après la perte de la bataille de *Ramillies*.

C'eſt grand dommage ſur ma foi,
Que Monſeigneur de *Villeroi*
Soit déja Maréchal de France;
Car dans cette grande action,
On peut dire, ſans complaiſance,
Qu'il a mérité le Bâton.

On ne voit pas que tous ces Maréchaux de nouvelle édition faſſent mieux, ni que le Roi ſe ſoit bien trouvé de ſuivre les conſeils de M. de *Villars* : ſous un autre Regne de pareils Généraux auroient été diſgraciés : mais notre Monarque n'aime pas à ſe démentir; il ſoutient la gageure, quoi qu'il en coûte, plutôt que de convenir qu'il ait pu pécher dans ſon choix. Je doute que l'Electeur de B*** ſoit tout-à-fait de cette humeur, & l'on voit bien à ſa mine que s'il oſoit il avoueroit de bonne foi qu'il a fait une grande faute en s'alliant avec nous; mais il a des ménagements

à garder, & l'asyle qu'il est obligé de chercher à *Namur*, tout triste qu'il est, lui est pourtant nécessaire. Quel fâcheux revers pour un Prince qui a vécu avec tant d'éclat à *Bruxelles*, & dont la Cour étoit si magnifique & si galante ! On ne parle que des dépenses qu'on faisoit dans ce Pays, où il étoit adoré. Ses galanteries fourniroient matiere à plusieurs romans ; car outre Mademoiselle *Popuel* qu'il fit Comtesse d'*Arcos*, à condition qu'elle ne le seroit que de nom, la belle *Chanoinesse* & quantité d'autres Maîtresses qu'il avoit en titre d'office ; outre cela, dis-je, il a eu une infinité de bonnes fortunes dans le Brabant, que ses belles manieres & sa libéralité lui procuroient. Mademoiselle de B***, jeune & charmante, valut à Madame sa mere cent mille écus, & on lui en compta cent autres à elle lorsqu'elle épousa le Comte de R***, & que l'Electeur la quitta pour plaire à Mademoiselle de M***. Tant de dépenses & de générosité lui avoient gagné le cœur des *Brabançons*, qui ne

juroient que par lui. Quoiqu'il jouât ſouvent de mauvais tours à pluſieurs maris, le mécontentement de quelques particuliers n'empêchoit pas que le Public ne fût pour lui : il y avoit même des gens aſſez débonnaires pour ſe faire un honneur de ce qu'il vouloit bien prendre la peine de les déshonorer. J'ai oui dire qu'une bonne Bourgeoiſe de *Bruxelles*, dont il voyoit la fille, contoit un jour à une de ſes voiſines, que *Maximilien*, (c'étoit ainſi qu'elle appelloit le Prince,) étoit le meilleur enfant du monde. Voyez, diſoit-elle, ma commere, il eſt ſi peu fier qu'il vient chez nous ſans façon, & ne fait pas de difficulté de coucher dans ce lit avec ma fille, comme ſi elle étoit de ſa condition. Pendant qu'elle exagéroit ainſi les bontés de l'Electeur, il entra en tapinois avec un manteau ſur ſon nez, ſans ſuite, au grand contentement de cette mere imbécille, qui fut charmée que ſa viſite certifiât ce qu'elle venoit de dire. De tout cela on peut conclure que ce Prince menoit une vie

fort délicieuſe à *Bruxelles* ; & je ne ſais pas comment il pourra s'accommoder du changement de ſa fortune : car bien loin de pouvoir fournir à l'entretien de ſes plaiſirs, il n'a pas, au pied de la lettre, de quoi payer les appointements de ſes Domeſtiques, dont la plûpart ont été obligés de prendre parti ailleurs. Les uns ſont entrés à l'Opéra, & les autres ſe ſont déterminés ſelon leurs petits talents. Il me tomba l'autre jour une lettre que cet infortuné Prince écrivoit à Mademoiſelle de M*** lorſqu'elle vint ici aux nôces de ſon frere, qui, comme vous ſavez, a épouſé la fille du Duc de R***, l'une des plus belles perſonnes de la Cour.

Lettre de l'Electeur de B. à Mademoiſelle de M.

IL faut être auſſi perſuadé que je le ſuis, ma Princeſſe, de la bonté de votre cœur, pour oſer prétendre d'y avoir encore la même part que vous avez bien voulu m'y donner autrefois. Je m'en

flatte pourtant, & je vous crois trop généreuſe pour que le changement de ma fortune puiſſe en cauſer chez vous à mon deſavantage, puiſque je ne reſſens ce changement que par rapport à vous, & parce qu'il me met hors d'état de vous marquer toujours, par les ſervices les plus eſſentiels, combien je vous ſuis dévoué. Qu'il eſt triſte, ma chere, pour un Prince qui vous adore, de ſe voir errant, dépouillé de ſes Etats, obligé de chercher un aſyle chez les Etrangers, & de ne pouvoir vous marquer ſa tendreſſe que par des vœux impuiſſants, mais en revanche très-ardents & très-ſinceres. Si nous n'avions couru une même fortune, mon frere & moi, il y en auroit préſentement un des deux qui pourroit aider l'autre. Mais, par malheur, nous ſommes dans le même cas. Il faut cependant eſpérer que ce ſera ici un orage qui paſſera, après lequel nous rentrerons dans le calme; & vous pouvez rétablir entiérement celui de mon cœur, en m'aſſurant que vous êtes aſſez bonne pour ai-

mer la vertu toute nue. Adieu, ma chere enfant, ſongez un peu, au milieu de tous vos plaiſirs, qu'il eſt un Prince au monde qui n'en ſauroit trouver qu'auprès de vous.

M. D. D. B.

Cette lettre de l'Electeur fait en peu de mots un portrait aſſez juſte de ſon état. Je ne ſais pas ſi celui de ſon cœur y eſt auſſi bien peint ; car il me ſemble que ces beaux ſentiments dont il paroît ſe piquer, ne s'accordent guere avec cette humeur coquette dont il a fait juſques ici profeſſion. Il eſt vrai que depuis quelque-temps Mademoiſelle M *** avoit trouvé le ſecret de le fixer : car quoiqu'il donnât toujours *incognito* dans l'aventure, elle étoit la Sultane favorite, & n'avoit point de concurrente déclarée. Le regne de la Comteſſe d'*Arcos* n'avoit pas été ſi beau, l'Electeur avoit eu pendant ſon bail divers attachements d'éclat : l'on avoit vu la *Mopin* ſe poignarder pour lui ſur le Théâtre, faiſant le rôle de

Dido

Didon dans l'Opéra d'*Enée*. Cette fille dont les paſſions ont toujours été violentes, voyant que ſa Danſeuſe, appellée la *Merville*, la ſupplantoit dans le cœur de ce Prince, ſe voulut tuer à ſes yeux, & donna une ſcene aſſez extraordinaire aux Spectateurs. La bleſſure ne fut pas mortelle : mais, après un pareil coup d'éclat, l'Electeur ne voulut plus qu'elle reſtât à *Bruxelles* ; ainſi il fallut qu'elle laiſſât le champ libre à la Danſeuſe *Merville*, qui, par l'infidélité qu'elle fit quelque temps après au Duc en faveur du Comte de *Dohna*, le punit de celle qu'il avoit faite à la *Mopin* : mais elle fut auſſi punie à ſon tour ; car ayant été atteinte & convaincue d'avoir fait part de ſes faveurs au Comte, elle fut enfermée entre quatre murailles, & ce ne fut qu'après cinq ans de pénitence, que l'Electeur conſentit qu'on lui donnât la clef des champs, à condition qu'elle s'éloigneroit des lieux où il commandoit. On ne finiroit pas s'il falloit rapporter toutes les aventures galantes du

Duc de B***, & faire l'inventaire de ſes bonnes fortunes. Ses malheurs m'ont engagée à cette petite digreſſion, & je ne ſaurois m'empêcher d'admirer ici la bizarrerie du ſort qui l'a fait ennemi de la *France*, dans le temps que Madame la *Dauphine* vivoit, & qu'elle ſacrifioit tout aux intérêts de ce cher frere. On ſait à combien de chagrins elle s'eſt expoſée en lui faiſant donner des avis importants ; & qu'elle a été la victime de la tendreſſe qu'elle avoit pour lui. Elle meurt, & l'Electeur s'aviſe de ſe joindre à la *France*, lorſqu'il en a le moins de raiſon. N'eſt-ce pas ſe déterminer à contre-temps, & prendre mal ſon parti ? On nous avoit fait croire ici que la peſte ravageoit toute l'*Allemagne* : cependant elle n'a pas été bien avant, & l'on aſſure même que cela eſt fini. On nous a conté là-deſſus une hiſtoire qui me paroît avoir tout l'air d'un roman. On dit qu'un étranger étant arrivé à *Prague*, en habit de voyageur, & ayant mis pied à terre à la porte d'un Cabaret, à l'heure du dîner, ſe mit à

table avec quantité d'autres perſonnes qu'il trouva dans le même logis : la converſation roula ſur les nouvelles du temps, & entr'autres choſes ſur les alarmes que cauſoit le voiſinage de la peſte. On prétend que l'inconnu plaiſanta là-deſſus, & qu'échauffé par quelques verres de vin, il ſe tourna vers tous ces bons Allemands, & leur dit d'un ton fier : c'eſt moi, Meſſieurs, qui ſuis la peſte, vous n'avez qu'à me bien regarder. Une pareille déclaration ne fut pas du goût de la compagnie, & un des plus zélés pour la ſanté publique tirant ſon ſabre, & prononçant quelque *dat is der Duel*, caſſa la tête au Seigneur de la *peſte*, qui tomba mort de l'autre côté. Cette expédition faite, on voulut voir ce que c'étoit que ce malheureux : on le fouilla, & l'on trouva dans ſes poches quantité de petits ſoufflets ; ce qui fit croire que c'étoit quelque pauvre Marchand qui alloit en foire ; mais on fut bien ſurpris, quand on vit que ces ſoufflets étoient remplis d'un vent empeſté, qui fit

mourir ſur le champ ceux qui le ſentirent. On ne douta point alors que cet homme ne fût effectivement une peſte ambulante, envoyé pour empoiſonner ne la Cour de Vienne, & l'on ſe confirma dans cette penſée en le voyant nanti d'u-grande quantité de louis. Je crois pourtant que toute cette aventure n'eſt qu'un conte fait à plaiſir, & une invention de nos ennemis pour tâcher de nous noircir chez les Etrangers, en leur faiſant croire que Son Excellence la Peſte étoit un envoyé extraordinaire de *France*. Soupçon très-injurieux & très-mal fondé. Quoi qu'il en ſoit, la maladie n'a pas eu de cours, & le feu a fait beaucoup plus de ravage dans ce Pays, puiſqu'il a conſumé deux Villes en *Saxe*, dont l'une eſt *Socheau* dans la *Luſace*, & l'autre *Schelbemberg* dans le Cercle des Montagnes des mines. Tout cela n'empêche pas qu'on ne ſe divertiſſe très-bien à *Dreſde*, où le Prince héréditaire de *Moſcovie* file le parfait amour avec ſa future épouſe Princeſſe de *Wolfembutel*, dont la ſœur

a épouſé l'Archiduc *Charles*, que nous appellons Roi d'*Eſpagne*. Il n'y a pas d'apparence que le Roi de *Suede* trouble la fête, car il eſt toujours à *Bender*, d'où il fait ſes efforts pour engager le *Turc*, dont il a imploré la protection, à venger la querelle qu'il a avec la *Pologne* & la *Moſcovie*. Je ne vois pourtant pas grande apparence à l'explication de ce rêve que le grand *Guſtave-Adolphe* fit autrefois, & dans lequel, après avoir paſſé en revue les exploits de ſes Succeſſeurs, il vit le Roi de *Suede* d'à préſent entrer triomphant dans *Rome*, en chaſſer le Pape, & ſe rendre maître de cette maîtreſſe du monde. Il faudra que les choſes changent bien pour que cette prophétie s'accompliſſe ; & le *Czar de Moſcovie* en fit de bien oppoſées lors de la derniere révolution de *Pologne* ; car étant un jour à table avec le Roi *Auguſte*, & chagrin de ce qu'un Courier qu'il avoit dépêché au Roi de *Suede*, arriva ſans rapporter de réponſe, il ſe tourna vers Sa Majeſté Polonoiſe, & dit : *en*

vérité, *en vérité*, qui eſt un des plus grands jurements des *Moſcovites*, je t'aſſure qu'il s'en repentira : il a mis un Roi à ta place, & j'en mettrai un à la ſienne ; avec cette différence, que celui qu'il vient de mettre en *Pologne* n'y reſtera pas long-temps, & que celui que je mettrai en *Suede* y ſera pour toujours. La moitié de cette promeſſe a déja été accomplie, & les cartes ſont à préſent ſi fort brouillées, qu'on ne peut pas répondre de ce qui arrivera. Cependant le Roi de *Suede* n'a pas voulu accepter l'offre que le Grand Seigneur lui avoit faite de venir paſſer l'hyver à *Conſtantinople*, où on lui avoit déja préparé un logement. On dit qu'il parut il y a quelque temps, dans cette Capitale de l'Empire *Ottoman*, un homme qui avoit le véritable ſecret de la poudre de projection : que le Grand Seigneur en ayant été averti, & voulant ſe prévaloir de ſa ſcience, le fit arrêter ; & après bien des queſtions lui fit ſignifier qu'il n'avoit qu'à ſe diſpoter à lui donner ſon ſecret de bonne

grace, ou qu'il en ſauroit trouver lui-même pour ſe faire obéir. Je ne prétends pas te le refuſer, dit le Philoſophe ; mais je veux auparavant en apprendre un à ta Hauteſſe qui ne lui ſera pas moins utile : c'eſt celui d'être invulnérable & à l'épreuve de toute ſorte de coups de ſabre & d'autres armes de cette nature ; il ne faut pour cela que ſe frotter le corps avec une eau dont je te montrerai la compoſition, après quoi tu pourras ſûrement t'expoſer aux coups : avantage très-grand pour un Prince qui a les inclinations guerrieres. Le Sultan accepta l'offre. Il ne fut plus queſtion que d'éprouver le ſecret ; & celui qui le donnoit, voulut qu'on en fit l'épreuve ſur lui-même, pour faire voir qu'il étoit ſûr de ſon fait. Il ſortit une petite bouteille de ſa poche, ſe frotta le cou avec l'eau ou eſſence qui étoit dedans, & le tendit enſuite à un Janiſſaire, qui, le bras levé, n'attendoit que le moment de frapper, & qui d'un revers de ſon ſabre, ou cimeterre, comme on voudra l'appeller, lui fit

ſauter la tête à l'autre bout de la ſalle. Le Grand Seigneur fut fâché d'avoir été la dupe de la fermeté de cet homme, & après un grand examen, on trouva ſous ſa langue un billet avec ces mots : *j'aime mieux mourir que de donner mon ſecret.* Cela eſt bien Philoſophe, & me paroît plus aiſé à admirer qu'à imiter. J'avois cru autrefois que la clôture du *Serrail*, & tous ces défectueux Eunuques, qui, comme autant de *Centaures*, en défendent l'entrée, rendoient ce lieu inacceſſible à l'amour: mais quand toutes les hiſtoires qu'on nous a contées de ce Pays ne m'auroient pas tirée de mon erreur, l'aventure du Comte de *** ſuffiroit pour prouver qu'il n'eſt point d'aſyle aſſuré contre la galanterie. Le Comte de *** eſt un Gentilhomme *Suédois*, qui fut envoyé il y a quelques mois à *Conſtantinople*, pour des négociations ſecretes. Comme ſa commiſſion étoit aſſez importante pour l'occuper tout entier, il ne ſongeoit qu'à la faire réuſſir d'une maniere avantageuſe pour ſon Maître, & glo-

rieuſe pour lui, & n'avoit garde de s'amuſer à la bagatelle, outre que les intrigues de galanterie lui paroiſſoient dans ce Pays d'une dangereuſe conſéquence. Mais toutes ſes ſages réflexions ne furent pas capables de le garantir; & lorſqu'il ne cherchoit qu'à ſe ménager des intrigues dans le *Divan*, il ſe trouva engagé à en avoir dans le *Serrail*; car une vieille qui l'aborda dans la rue, lui dit qu'il avoit trouvé le ſecret de plaire à une des plus aimables Sultanes, & celle qui avoit le plus de pouvoir ſur l'eſprit du Grand Seigneur. Le Comte, croyant trouver par-là le moyen d'avancer les affaires de ſon Maître, conſentit à l'entrevue que la vieille lui propoſa, & convint de l'heure & du lieu où on le trouveroit pour le conduire où il étoit déſiré, après quoi l'entremetteuſe lui donna le bon jour, & lui laiſſa le temps de rêver à cette aventure. Il fut tenté bien des fois de la laiſſer: mais enfin la curioſité, l'amour propre, & les raiſons de politique qu'il croyoit y trouver, le déterminerent à

profiter de ſa bonne fortune ; & la bienfaiſante vieille l'étant venu joindre, il s'abandonna entiérement à ſa conduite, & après bien des tours & des détours, il fut introduit dans l'intérieur du *Serrail*. On le fit entrer dans une chambre magnifiquement meublée, où on lui dit d'attendre que la Sultane, dont il avoit le bonheur d'être aimé, vînt le relever de ſentinelle. Comme on lui avoit fait faire beaucoup de chemin, il s'aſſit, pour ſe repoſer, ſur un très-beau tapis de Turquie qui couvroit le parquet de cette chambre ; il avoit à peine eu le temps d'admirer toute la beauté des ameublements, lorſqu'il entendit ouvrir une petite porte que la tapiſſerie cachoit, & qu'il vit entrer par-là une grande perſonne qui l'éblouit par ſon air majeſtueux, & par l'éclat des pierreries dont elle étoit couverte. Seigneur, lui dit-elle d'abord en Langue Franque, qu'il entendoit parfaitement bien, à cauſe du rapport qu'elle a avec l'Italienne, vous ſerez ſans doute ſurpris de ce que je fais

ujourd'hui pour vous. Ce n'eſt point
'uſage de votre Pays de voir faire ainſi
les avances aux Dames, & je crain-
lrois par-là de perdre votre eſtime, ſi
e ne croyois que vous êtes trop éclairé
our ne pas diſtinguer les temps, les
ieux & les perſonnes : ainſi, comme
'eſclavage, dans lequel nous vivons,
ie nous permet pas d'eſpérer qu'on
'ienne nous déterrer dans cette affreuſe
olitude, il faut que nous cherchions
ious-mêmes les moyens de nous pro-
urer notre liberté : j'ai jetté les yeux
ur vous pour cela ; je vous vis l'autre
our au travers des jalouſies de ma
hambre, lorſque vous fûtes introduit
une Audience particulière du *Sultan* :
ous me plûtes ; je ſouhaitai de vous
laire, & je me déterminai à chercher
es moyens de m'éclaircir avec vous
à-deſſus : c'eſt pour cela que je vous
i fait venir ici ; & comme j'ai ſu que
os affaires alloient bientôt être finies,
& que vous étiez prêt à avoir votre
udience de congé, j'ai cru qu'il n'y
voit pas de temps à perdre ; ainſi je

vous prie de me parler avec la même ſincérité avec laquelle vous voyez que j'agis, & de me dire ſi vous n'avez point encore pris des engagements qui puiſſent vous empêcher d'en avoir avec moi; ſi vous êtes homme à me tirer d'ici, & à me mener dans votre Pays. Je ſais que le nom de *Turc* eſt odieux chez les autres Nations : vous nous traitez de barbares; mais outre que ce ſont des préventions mal fondées; nous avons des noms plus doux que celui-là, & celui de *Muſulmans*, qui veut dire *fideles*, vous doit paroître de bon augure dans une maîtreſſe. Enfin c'eſt à vous à vous déterminer, & à me répondre avant que je vous en diſe davantage. Pendant tout ce diſcours, dont le Comte étoit charmé, la belle avoit toujours le viſage couvert d'un voile; ainſi dès qu'elle eut achevé de parler, il lui dit : Madame, pour que je ſois en état de reconnoître les bontés que vous voulez avoir pour moi, trouvez bon que je puiſſe ſuivre la maxime que vous venez de propoſer, & que,

que, pour pouvoir mieux distinguer les temps, les lieux & les personnes, je connoisse tous les agréments de la vôtre. Levez ce voile qui me désespere. En disant cela, il vouloit lui-même le tirer; mais elle prit un air de fierté qui le déconcerta. Je vois bien, lui dit-elle, que vous avez de fausses idées, & que la démarche que je fais vous enhardit; mais vous vous abusez terriblement, & vous abusez même des bontés que j'ai eues pour vous. Le Comte lui demanda pardon de ce petit transport; & comme il falloit s'expliquer avant que de pouvoir en savoir davantage, il protesta à la Sultane qu'il étoit prêt de lui obéir en tout, pourvu que cela se pût sans manquer à son devoir, & sans blesser le droit des gens. Car enfin, continua-t-il, Madame, j'ai mille obligations au *Sultan*, & c'est mal reconnoître ses bontés, que de lui enlever l'objet de sa tendresse: guérissez-moi de ce scrupule, je n'aurai plus de combats à soutenir. Je suis bien aise, dit cette belle, de vous trouver capable de re-

connoiſſance & de généroſité : cela augmente l'eſtime que j'ai pour vous, & il ne me ſera pas mal aiſé de lever vos ſcrupules, puiſque, ſi vous devez avoir de la reconnoiſſance pour quelqu'un, c'eſt à moi à qui vous en devez : c'eſt moi qui par mon crédit vous ai rendu le *Sultan* favorable, & qui par mon adreſſe ai ſu mettre le *Viſir* dans vos intérêts. J'ai commencé par vous rendre tous les ſervices qui dépendoient de moi, & j'ai attendu le ſuccès de mes ſoins avant de vous en demander la récompenſe. Voyez donc pour qui vous devez avoir du retour ; & afin que vous ne croyiez pas que tout ce que j'ai fait pour vous ſoit l'effet d'un entêtement, je ſuis bien aiſe de vous dire que je ſuis née Chrétienne, & que quoique j'aie été arrachée trop jeune du ſein de mes parents pour avoir pu connoître leur Religion, j'ai pourtant toujours conſervé une inclination ſecrete pour elle ; & tout ce que j'ai ſu enſuite de la *Mahométane* qu'on a voulu m'inſpirer, n'a fait que me

confirmer dans ces ſentiments. Je n'ai jamais pu avoir de foi pour les miracles qu'on attribue au Prophête *Mahomet*, & je regarde comme des contes de Fées, qu'on veuille nous perſuader qu'un mouton tout rôti s'eſt redreſſé ſur le plat où on l'avoit ſervi, pour lui dire : *ne me mangez pas, car je ſuis empoiſonné.* Cela me paroît un peu du temps que les bêtes parloient, auſſi bien que les avis que certains pigeons lui donnoient à l'oreille ; & cent autres choſes de cette nature qu'on nous donne comme articles de foi, & pour leſquelles je ne ſaurois en avoir. Enfin, je ſuis née Chrétienne, & je mourrai telle, pourvu que quelqu'un veuille ſeconder le zele que je me ſens pour cela, en me tirant d'un lieu où je ne ſaurois me déclarer ſans riſque, & me menant dans ceux où je pourrai avoir une plus parfaite connoiſſance des vérités que j'ai toujours révérées dans le fond de mon cœur. Si cela vous convient, je vous donnerai les moyens d'exécuter ce projet. Je me ſuis déja nantie d'un

bon nombre de pierreries, avec quoi il ſera aiſé d'avoir de l'argent, & vous profiterez des ſoins & des dépenſes qu'un autre a faites pour mon évaſion. Le Viſir *Kiuperli* m'aime, & moins ſcrupuleux que vous ſur le chapitre du *Sultan*, il a tâché de me perſuader de ſortir du *Serrail*, pour me mettre ſous ſa conduite, ſe flattant de pouvoir me cacher, & dérober ma fuite aux yeux de tous nos ſurveillants : après quoi il m'offre de me faire ſa femme, & de me mettre en état de n'avoir aucun regret à tout ce que je ferai pour lui. J'ai feint de me rendre à ſes perſécutions, & les choſes ſont préſentement en l'état qu'il faut, pour que vous profitiez de la conjoncture : une barque derriere ces murs m'attend demain matin : j'ai le mot du guet, que je vous donnerai, vous n'aurez qu'à vous en aſſurer, & me venir prendre une heure avant celle que j'ai donnée au Viſir, & lorſque nous ſerons en lieu de ſûreté, j'ôterai ce voile qui vous gêne : vous verrez mon viſage, & s'il n'a pas

autant d'agrément que vous pourriez le ſouhaiter, vous ne ſerez engagé à rien : je vous ſerai toujours obligée de ma liberté, & vous aurez lieu de vous applaudir de cette bonne œuvre. Le Comte qui vit bien que c'étoit-là ce qu'on appelle un marché ſans peur, accepta le parti ; & comme il eut le lendemain matin ſon Audience de congé, après avoir été recevoir les ordres de *Sa Hauteſſe*, il ſe diſpoſa à partir, & laiſſa à ſa charmante Sultane le ſoin de plier ſans bruit ſa toilette. Tout réuſſit comme elle l'avoit projetté, & le pauvre Viſir fut pris pour dupe. Je m'imagine qu'il pouſſa bien des regrets : mais ne ſachant à qui ſe prendre de ſon malheur, il ne ſut pas non-plus ſur qui faire tomber ſa vengeance. La *Sultane* avoit emmené ſa vieille avec elle ; & celles de ſes femmes qui étoient dans les intérêts du Viſir, ne purent jamais lui donner des nouvelles de ce qu'il cherchoit : ainſi ſes plaintes ne ſervirent qu'à découvrir ſon intrigue ; & lorſque le *Sultan* fut informé de ce qui ſe paſſoit, on ne

manqua pas de lui dire que le Visir en étoit l'auteur. Il sut toutes les intelligences qu'il avoit eues avec la *Sultane*; & quelque tour que ce pauvre Ministre pût y donner, il y en eut assez pour causer sa disgrace, que le public a imputée à des raisons d'État & de politique : tant il est vrai qu'on se trompe souvent sur les jugements que l'on fait. L'amour a toujours part dans les révolutions ; & si celui du Grand Seigneur pour la *Sultane Zaïde*, (c'est ainsi que s'appelloit celle dont il est question,) avoit été dans sa premiere force, un soupçon comme celui-là auroit dû coûter la vie au Visir. Mais les Turcs ne sont pas capables d'une fort grande constance, & la diversité des objets les empêche de prendre de fort grands attachements. Pendant que le Visir pleuroit la perte de sa fortune & de sa maîtresse, elle voguoit sans péril avec son nouvel amant. La chaloupe avoit été joindre les Vaisseaux qui le conduisoient, les Matelots étoient enfermés à fond de calle, & l'on avoit eu soin de

ne rien laiſſer qui pût découvrir la marche. Ce fut alors que revenue de toutes ſes alarmes, la belle *Zaïde* ſe laiſſa voir au Comte de ***, qui, ébloui par ſa beauté, ſe jetta à ſes pieds pour lui marquer ſa reconnoiſſance, & l'aſſura d'une tendreſſe éternelle. Ils commencerent dès ce moment à former la plus belle paſſion du monde, que l'hymen n'a point altérée, quoiqu'il faſſe ordinairement cet effet. Le Comte l'a emmenée dans ſes Terres, où après l'avoir fait ſuffiſamment inſtruire dans la Religion Chrétienne, & après qu'elle l'a eu embraſſée, il en a fait ſa femme. Elle lui a apporté en dot pour plus de cent mille écus de pierreries, & un mérite infini. Pendant leur navigation, elle eut le temps de lui conter toute ſon hiſtoire : il ſut qu'elle étoit Georgienne, Pays où le ſang eſt le plus beau du monde, & qu'elle avoit été compriſe dans le tribut que ces malheureux peuples ſont obligés de donner au Grand Seigneur, & deſtinée pour ſes plaiſirs ; que le Viſir à qui on l'avoit d'abord remiſe en

arrivant à *Conſtantinople*, avoit pris ſoin de ſon enfance, par ordre du Grand Seigneur, & que lorſqu'elle avoit été en âge à pouvoir entrer dans le *Serrail*, elle y avoit été conduite par ce Miniſtre, qui s'étoit toujours conſervé une eſpece de droit, & qui comme ſon précepteur, avoit eu permiſſion de la voir de temps en temps. C'étoit de lui qu'elle avoit ſu comment elle avoit été amenée toute jeune : & enfin lorſqu'il avoit pu compter ſur ſa diſcrétion, il lui avoit déclaré la paſſion qu'il avoit pour elle, & lui avoit propoſé l'enlévement, l'aſſurant que le *Sultan*, qui étoit extrêmement diſſipé, ne s'en mettroit pas beaucoup en peine, & qu'en tout cas il lui ſeroit impoſſible de ſavoir quelle route elle auroit priſe. Elle ajouta que, quoiqu'elle ne fût pas d'humeur d'accepter les offres du Viſir, elle avoit pourtant cru devoir le ménager : que c'étoit par lui qu'elle s'étoit acquis tant de crédit ſur l'eſprit du *Sultan*, qui n'étoit pas aſſez galant pour déférer aux ſentiments d'une maîtreſſe, ſi ſon pre-

mier Miniſtre n'avoit pas ſu tourner ſon eſprit par de prétendues raiſons de politique. C'eſt par ſon moyen, continua-t-elle, que je vous ai rendu tant de bons offices auprès du *Sultan*; & c'eſt par-là auſſi que je me ſuis attirée, quoique fort mal-à-propos, la réputation de *Sultane favorite*. Avantage que je n'ai jamais ambitionné, & que je ſacrifierai de bon cœur au plaiſir de vous ſuivre, puiſque je ſuis en même-temps mon inclination & les mouvements de ma conſcience. Ils acheverent leur voyage le plus heureuſement du monde; & celui qui m'a conté cette hiſtoire m'a aſſuré qu'il n'y avoit jamais eu de mariage mieux uni. C'eſt d'un Seigneur *Suédois*, ami & couſin du Comte, que j'ai ſu toute cette aventure, dont les particularités ont été ignorées par-tout : car on ne ſait pas même en *Suede* de quel Pays eſt Madame la Comteſſe de ***, dont le mérite & la beauté font l'admiration de toutes les perſonnes qui la connoiſſent.

On avoit cru ici que la levée du dixieme denier exempteroit d'une partie

de la Taille : le Roi s'en étoit expliqué ; mais il vient de s'en dédire par une nouvelle Déclaration, par laquelle il donne commiſſion de lever les Tailles de l'année 1711 comme on a fait les précédentes : il remet au Ciel le ſoin de dédommager ſes Peuples par une abondante récolte dont il les flatte par avance. Ainſi voilà charge ſur charge, & mal ſur mal. Il ne faudra plus dire à l'avenir, *parole de Roi*, quand on voudra que les gens comptent ſur quelque choſe : car depuis long-temps Sa Majeſté a eu le malheur d'être dans la néceſſité de manquer à la ſienne : & c'étoit ce qui avoit obligé le Prince d'*Orange* de dire au Comte d'*Avaux*, qu'il ne vouloit point traiter avec le Roi, à moins qu'il ne lui donnât caution bourgeoiſe : ſes Sujets n'oſeroient pas faire de pareilles propoſitions, quand ils lui prêtent leur argent. Et après tout, ils n'en ſeroient guere plus avancés, & les cautions deviendroient inſolvables, comme a fait *Samuel Bernard*, dont la banqueroute a ruiné tant

de gens dedans & dehors le Royaume. On écrit de *Montpellier*, que le Duc de *Roquelaure*, qui commande en *Languedoc*, ayant été averti que les nommés *Claris* & *Abraham Mosel*, fameux Chefs des *Camisards*, rodoient encore dans les *Cevennes*, pour tâcher d'émouvoir les Peuples, & de causer des soulévements en prêchant la liberté, cet habile Général, par ses soins & sa vigilance, avoit enfin découvert leur marche, & les avoit fait investir à *Usez*, dans la maison d'un riche Marchand nommé la *Coste*. Les assiégés se défendirent vigoureusement, blessèrent deux Officiers, tuerent plusieurs Soldats : mais enfin la place fut emportée d'assaut, & les deux Camisards surpris dans un grenier où ils s'étoient retranchés, & où ils aimerent mieux se faire tuer que de se laisser prendre. On dit qu'on trouva dans les poches d'*Abraham* des lettres qui marquoient qu'il avoit des intelligences avec les Ennemis, & qu'il leur promettoit de faire soulever le *Vivarais* & les *Cevennes* au Printemps

prochain. L'habileté du Duc de *Roquelaure* a garanti la *France* de ce nouveau malheur dont elle étoit menacée ; ainſi la Chanſon ſe trouve juſte :

Roquelaure eſt bon Général,
Il eſt ſans négligence ;
Il eſt ſans nez,
Il eſt ſans nez,
Il eſt ſans négligence, ſans nez,
Il eſt ſans négligence.

Il y a apparence que la Cour reconnoîtra un ſervice auſſi important. Sa victoire fut ſi complette, qu'après avoir fait tirer ſur ces deux pauvres malheureux, il força encore le Maître de la maiſon à ſe rendre à diſcrétion, & le fit enſuite rouer à *Montpellier* : ainſi, ſi nous perdons des batailles en *Eſpagne* & en *Flandres*, le malheur ne nous accompagne pas par-tout, puiſque nous triomphons en *Languedoc*, & que la valeur de ce Maréchal nous fait remporter à *Cete* & à *Uſez* des avantages conſidérables. Il eſt vrai auſſi que ce ſont les ſeuls dont nous puiſſions nous vanter. De ces deux *Camiſards* qui viennent d'être

d'être exterminés, on prétend que l'un, appellé *Abraham Moſel*, a été le premier qui a pris autrefois les armes en *Cevennes*, & le Chef des ſoulévements qu'on a vus dans ce Pays; & que ſon camarade nommé *Claris*, a ſouffert l'épreuve du feu, & eſt ſorti du milieu des flammes ſans qu'un ſeul de ſes cheveux ait ſenti le rouſſi. Quoiqu'il en ſoit, il n'a pas été à l'épreuve de la mort : un coup de fuſil lui a brûlé la cervelle, c'eſt ce qu'il y a de ſûr : ainſi voilà la Province du *Languedoc* en repos.

Mais c'eſt aſſez copié du Mercure pour le coup ; j'en demeure à la page 82, & je reprendrai les choſes à l'endroit où je les quitte. Adieu donc, juſqu'à une autre fois ; cette Lettre eſt déja aſſez longue, & je ne crois pas que j'y puiſſe rien mettre du mien ; auſſi n'aurai-je pas beaucoup de nouvelles à vous conter. Il n'y a que la mort du Marquis *de Paſcal*, Général de l'Infanterie du Roi *Charles*, & Gouverneur de la Ville de *Bruxelles* ; ce fut lui qui fit lever le ſiege de cette Ville,

& qui obligea l'Electeur de *Boviere* à ſe retirer. Les Alliés perdent en lui un bon Général, & le monde un des plus honnêtes hommes qu'il y eût ; je n'en ai jamais connu qui fût ſi généralement aimé & eſtimé : on n'entend par-tout que regrets ſur ſa perte. Il eſt mort à *Anvers*, en allant de la *Haye* à *Bruxelles*, âgé environ de cinquante ans. Vous verrez ſon portrait en raccourci dans l'Epitaphe ſuivante.

EPITAPHE.

PASCAL, l'appui des Pays-Bas,
Qui ſignala ſi bien ſon courage & ſon zele
Dans la défenſe de *Bruxelles*,
Et dans les plus ſanglants combats :
Paſcal, que cent vertus rendront toujours illuſtre,
Vient de finir ſes jours dans ſon dixieme luſtre,
Et ſubir les loix du trépas.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'une ſi belle vie,
Sur laquelle la noire envie
N'oſa répandre ſon venin,
Au milieu de ſon cours ait rencontré ſa fin ?

Je ſuis fâchée d'avoir fini ma Lettre par une Epitaphe ; c'eſt un endroit bien triſte ; mais je ne ſaurois faire mieux. Adieu, Madame, je ſuis, &c. *A Aix-la-Chapelle ce.*

LETTRE LXXX.

JE ſuis obligée, Madame, de commencer ma Lettre par un endroit bien triſte; & la mort de *Monſeigneur*, que les Gazettes vous ont ſans doute déja annoncée, me fournit un ſujet bien douloureux de vous entretenir. Vous ſavez combien ce cher *Dauphin* étoit aimé; & vous pouvez juger combien on eſt affligé de ſa perte : c'eſt un deuil général dans *Paris*; on doute même que Sa Majeſté puiſſe y ſurvivre, quoique ſa piété lui ait fait prendre la choſe avec beaucoup de fermeté. Mais ces efforts coûtent à un cœur véritablement touché, & la nature y ſuccombe quelquefois. On fait pourtant ce qu'on peut pour le diſſiper, & vous croyez bien que Madame de *Maintenon* ne s'oublie pas dans cette occaſion, & qu'elle fait de ſon mieux pour le conſoler. Il n'y a perſonne qui ſoit plus propre à cela

qu'elle l'eſt. C'eſt la petite vérole qui en quatre ou cinq jours de temps nous a enlevé ce cher Prince, l'amour & l'eſpérance de tout le Royaume. Il en fut attaqué à *Meudon*, qui étoit ſa maiſon de plaiſir, & pour laquelle il avoit donné *Choiſi* à Madame de *Louvois*. Vous ſavez que feue Mademoiſelle de *Montpenſier* avoit donné en mourant la Terre de *Choiſi* à *Monſeigneur*, & que cela avoit donné lieu à certaine plaiſanterie équivoque : car après que cette Princeſſe fut morte, on diſoit : de tous les biens de Mademoiſelle de *Montpenſier*, *Monſeigneur* a *Choiſi*. Ce fut pourtant Monſieur le Duc *du Maine* qui eut le gros lot, & qui hérita de la Principauté de *Dombes*, & de quantité d'autres Terres. Quoiqu'il en ſoit, *Choiſi* fut échangé contre *Meudon*, parce que le Roi vouloit avoit ſon fils dans ſon voiſinage, & c'étoit à *Meudon* que *Monſeigneur* faiſoit toutes ſes petites parties de plaiſir, & qu'il ſe retiroit ſouvent avec ſa petite Cour. Ce fut-là que cette malheureuſe maladie le prit. On crut d'abord

que ce ne ſeroit rien, & les ſymptômes n'en paroiſſoient pas dangereux : mais le venin ſe découvrit bientôt après, & notre cher Prince, l'unique eſpérance de ce Royaume, en a été ſuffoqué le cinquieme jour : il eſt mort le dixieme d'Avril ſur les onze heures du ſoir. Quelques Médecins prétendent que ce n'eſt pas à la petite vérole ſeule que la France doit imputer ce malheur, & qu'une attaque d'apoplexie, dont le *Dauphin*, (comme vous ſavez,) avoit déja été menacé, s'eſt jointe de ſurcroît à ſon mal. Quoi qu'il en ſoit, le venin étoit ſi fort, que deux heures après on ne pouvoit pas durer dans ſa chambre ; & qu'on fut obligé d'aller chercher des *Sœurs griſes* pour l'enſévelir. Quel ſujet d'humiliation pour la nature humaine ! Il n'y a pas eu non-plus moyen de l'expoſer dans un lit de parade, & il fut porté de nuit à *S. Denis*, ſans pompe, & comme ſi ce n'avoit été qu'un particulier. Il n'y avoit même aucun de ſes Aumôniers dans le carroſſe où l'on mit ſon corps ; car la mauvaiſe odeur ne leur

auroit pas permis d'y entrer. On l'a mis en dépôt dans cette Egliſe, le rendez-vous de toute la Famille Royale, & dans quelque temps on lui ſera des obſeques convenables. La Princeſſe de *Conti* n'a rien ménagé dans cette occaſion; & voulant partager le péril auquel ce cher frere étoit expoſé, elle a toujours reſté auprès de lui, & lui a rendu les ſoins les plus tendres & les plus affectionnés, juſques à ſon dernier ſoupir. Voilà ce qui s'appelle pouſſer la belle amitié juſques où elle doit aller. On croit qu'elle ſuivra le *Dauphin* au tombeau, & l'on dit déja que le venin a fait impreſſion ſur elle, & qu'elle a actuellement la petite vérole, quoiqu'elle l'eût eue aſſez cruellement dans le temps qu'elle fut funeſte au Prince de *Conti* ſon époux. Elle fut même en quelque maniere fatale à ſa beauté; & l'on n'auroit pas cru, à voir comment elle en avoit été marquée, qu'elle eût dû l'avoir encore une fois. Ce qui fait bien voir que la force du venin a été terrible. La douleur y a ſans doute auſſi

contribué : car on dit que cette Princeſſe a paru inconſolable de la mort de cet aimable frere. Le Duc de *Berri* en eſt auſſi extrêmement touché, & il en a même été malade. Le Roi a nommé dans le moment Monſieur le Duc & Madame la Ducheſſe de *Bourgogne*, Dauphin & Dauphine, & ils ont reçu en cette nouvelle qualité les complimens de condoléance qu'on a été obligé de leur faire. Le *Dauphin* a fait en mourant un Teſtament verbal, c'eſt-à-dire qu'il a prié le Roi de partager ſa ſucceſſion entre les trois Princes ſes fils, voulant que le Roi d'*Eſpagne*, qui avoit toujours été ſon enfant chéri, ne fût point exclus du partage. Son intention a été exécutée : on a envoyé un million à *Philippe* : il y en a eu un pour le Duc de *Berri* ; & le *Dauphin*, qui, en faveur de ſon droit d'aîné, eut le choix des portions, a pris pour ſa part *Meudon* & toutes les Terres qui en dépendent. Voilà à quoi s'eſt monté l'inventaire du fils unique du Roi, & de l'héritier préſomptif de la Couronne. Je

crois que la dépouille de *Bourvalais*, ou de quelqu'autre Maltotier, ſeroit plus conſidérable. Je ne ſais ſi ceux qui feront l'oraiſon funebre de notre cher *Dauphin* mettront bien toutes ſes Vertus dans leur jour ; mais il eſt ſûr que c'étoit un Prince accompli, bon, vertueux, équitable. Son diſcernement a paru dans le choix qu'il a fait de ſes favoris ; ſon bon naturel, dans la déférence qu'il a toujours eue pour les volontés du Roi ; & s'il ne s'eſt pas beaucoup mêlé des affaires du Gouvernement, c'eſt parce qu'il n'a pas voulu avoir part aux injuſtices qui ſe ſont commiſes depuis un certain temps, par les mauvais conſeils qu'on a donnés à notre Monarque. Vous pouvez voir ſon caractere dans ces Vers qu'on a faits ſur ſa mort.

Europe, unis tes pleurs avec ceux de la *France*,
Son cher *Titus* vient d'expirer :
Cet aimable *Dauphin*, ſon unique eſpérance,
Sur qui l'on pouvoit aſſurer
D'un regne heureux la douce jouiſſance ;
Ce cher *Dauphin* vient d'expirer.
Europe, unis tes pleurs avec ceux de la *France* !

Bon fils, plein de soumission,
Il respecta toujours un grand Roi dans son Pere;
Ennemi de l'oppression,
Il n'eut pas dans aucune affaire,
En respectant toujours son Pere dans son Roi.
Faut-il que de la mort l'inévitable loi
Nous le ravisse, hélas! sans aucune espérance,
En nous privant d'un Prince aussi juste, aussi doux?
Ciel! reste-t-il encor de traits à ta vengeance?
Non, c'est le dernier de tes coups:
Et si, propice à nos offenses,
Touché d'un si grand mal, tu veux le réparer,
Il faudra te servir de toute ta clémence.
Ce cher *Dauphin* vient d'expirer,
Europe, unis tes pleurs avec ceux de la *France*.

Ce qui augmente la douleur des *François*, c'est qu'on a des préventions, qui peut-être sont mal fondées, contre M. le Duc de *Bourgogne*. On s'est imaginé, (je ne sais sur quoi,) que ce Prince n'avoit pas autant de bonté que son illustre Pere, & que, suivant le même esprit & le même caractere qui domine à présent, son regne n'apporteroit aucun changement avantageux. Je crois pourtant qu'on a une fausse idée de ce Prince; il ne seroit pas possible qu'un éleve de l'Archevêque de *Cambrai* & du Duc de *Beauvilliers*, n'eût pas des sen-

timents équitables. D'ailleurs il a paru, dès la plus tendre enfance de ce *Prince*, qu'il avoit beaucoup d'eſprit & de raiſon; il y a de grandes reſſources auprès des gens raiſonnables. L'événement fera voir leſquels des divers raiſonnements qu'on a faits ſur ſon chapitre, auront été les plus juſtes : & il y a bien des diamants qui augmentent de prix lorſqu'ils ſont mis en œuvre. Dieu veuille qu'on ne s'éclairciſſe que tard là-deſſus; car nous payerions trop cher la connoiſſance du mérite de ce Prince, ſi nous l'achetions aux dépens de la vie de notre Monarque : & quoique ces derniers temps ſoient un peu durs, c'eſt moins au Roi qu'il faut s'en prendre, qu'aux mauvais conſeils qu'on lui a donnés, & à notre malheureuſe deſtinée : car le Roi a toujours eu le cœur bon; & s'il n'avoit jamais ſuivi que ſes mouvements, nous en ſerions mieux & lui auſſi. Quoi qu'il en ſoit, je ne ſaurois m'empêcher de conſerver pour lui les ſentiments de reſpect & de tendreſſe que j'ai toujours eus; & je prends part à la dou-

leur qu'il reſſent, qui ne peut être que très-grande, ſi on en juge par rapport à celle de ſes Sujets. Voici d'autres Vers ſur la mort du *Dauphin*.

Orné de toutes les vertus
Qui jadis des Romains firent chérir *Titus*;
Je nâquis pour régner, & les Peuples de *France*
Sur mon regne fondoient leur plus douce eſpérance.
Mais le Ciel irrité contre le genre humain,
N'a pas laiſſé paſſer le Sceptre dans ma main;
Pour punir les *François*, il hâte mon trépas.
Le Trône fut pour moi cette Terre promiſe,
Que le Seigneur fit voir autrefois à *Moïſe*.
Je l'ai vu de bien près, mais je n'y monte pas.

C'eſt une Dame que vous connoiſſez qui a fait ces Vers; je vous les envoie parce qu'on en a été content à la Cour, & qu'on les a trouvés très-juſtes. Voici une Lettre bien lugubre; c'eſt pourquoi, Madame, je me hâte de finir, de peur de vous faire faire des réflexions trop triſtes; car enfin, quoiqu'abſente de votre patrie, je ſuis perſuadée que vous ne laiſſez pas d'être ſenſible à la perte qu'elle fait. D'ailleurs vous connoiſſez auſſi bien que moi tout le mérite du Prince que nous pleurons:

ainſi pour ne vous pas obliger d'y faire de trop longues attentions, je vais vous ſouhaiter le bon ſoir ; & pour vous diſſiper un peu, je vous prie de me donner la continuation de votre Mercure. Ce que j'en ai déja vu m'a fait beaucoup de plaiſir, & m'a donné envie d'en voir davantage. J'eſpere que vous ne ferez pas les choſes à demi, & que vous voudrez bien ſatisfaire entiérement ma curioſité là-deſſus. Adieu, je ne crois pas qu'il y ait au monde un endroit plus triſte que *Paris* l'eſt à préſent : toutes ſortes de divertiſſements y ſont interdits ; & le grand deuil qu'on eſt obligé de prendre, joint à celui qu'on a dans le cœur, nous fait un fonds de mélancolie le plus accablant du monde : vous êtes heureuſe d'être en lieu où tant d'objets lugubres ne ſe préſentent pas à votre vue, & où vous en pouvez trouver qui charment un peu votre douleur. Adieu, Madame, je ſuis, &c. *A Paris ce.*

LETTRE

LETTRE LXXXI.

VOUS avez raiſon, Madame, quand vous croyez que je partage la douleur de mes compatriotes, ſur la mort de Monſeigneur le *Dauphin*. Nous perdons un Prince qui méritoit toute notre tendreſſe, & ſans me mêler de faire des pronoſtics pour l'avenir, je ſens une véritable affliction de ſa perte. Je connoiſſois auſſi bien que vous tout ce qu'il valoit, & je ſavois qu'on pouvoit mettre au nombre de ſes vertus ce que bien des gens lui imputoient comme des défauts & des péchés d'omiſſion; j'entends ce que vos Vers veulent dire. Mais, Madame, vous vous trompez, quand vous vous imaginez que nous avons ici des objets plus réjouiſſants que ceux que vous avez à *Paris*, & que je puis y trouver des occaſions de charmer mon chagrin. Non, ſans doute; car par une conſtellation malheureuſe pour les Sou-

verains, la mort de l'*Empereur* a ſuivi de près celle du *Dauphin*. Il eſt mort le 17 d'Avril, c'eſt-à-dire trois jours après notre cher Prince : & ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt qu'il eſt mort auſſi de la petite vérole. On ne croyoit pas qu'elle dût avoir une ſuite auſſi funeſte ; ſon venin cependant l'a emporté au plus beau de ſes jours, puiſqu'il n'étoit que dans ſa trente-deuxieme année. On dit que c'étoit un Prince fort aimable, & qui avoit mille belles qualités. Vous pouvez croire qu'*Aix-la-Chapelle* étant une Ville Impériale, la mort de l'*Empereur* doit y avoir répandu de la triſteſſe. Bien-loin de chercher à me diſſiper par les occaſions de me divertir & de charmer mon chagrin, je vous aſſure que je me plais dans ma douleur, & que je ſuis bien aiſe de me trouver en lieu où je puiſſe la nourrir, & confondre les larmes que je donne au *Dauphin*, avec celles qu'on répand ici pour la mort de l'*Empereur*. Outre le chagrin qu'on a eu de ſa perte, on a craint d'abord qu'elle ne cauſât quelque changement déſavan-

tageux pour les Alliés ; mais ils ont pris de ſi juſtes meſures, qu'il ne paroîtra pas que le Trône Impérial ait été vacant. Les *Hollandois* ont déja envoyé des Miniſtres à tous les Electeurs, pour leur demander leur ſuffrage en faveur du Roi *Charles*. La Reine d'*Angleterre* eſt de concert avec eux pour élever ce Prince au Trône de ſes Ancêtres. L'élection ſe doit faire à *Francfort* le 20 de Juillet. Elle a été anticipée d'un mois, & l'on ne doute point qu'elle ne ſoit favorable à *Charles III*; ainſi la maiſon d'*Autriche* ſera toujours puiſſante, & les Alliés auront toujours les mêmes intérêts à y demeurer unis ; & c'eſt leur union qui nous eſt fatale. Voici des Vers qu'on a faits ſur la mort de l'Empereur, & qui ne me paroiſſent pas auſſi bons que ceux que vous m'avez envoyés.

L'Empereur vient de rendre l'ame ;
La mort vient de couper ſa trame
Au milieu de ſes plus beaux jours :
Triſte accident ! Tu nous fais bien connoître
Qu'ici bas les grandeurs ſont de foibles ſecours,
Et qu'au décret du Ciel chacun doit ſe ſoumettre.

Cet Empereur ſi redoutable,
Dont la perſonne étoit aimable,
Dont les plaiſirs ſuivoient les pas,
Malgre ſon pouvoir formidable,
Eſt ujet aux loix du trépas,
Et voit trancher ſa deſtinée
Dès ſa trente-deuxieme année.

L'Empereur ne laiſſe que des filles, & le gouvernement des affaires à l'Impératrice ſa mere, qu'on appelle à préſent l'Impératrice Régente. Elle a pris en main les rênes de l'Etat : l'on dit qu'elle fait des merveilles, malgré la douleur qu'elle a de la perte de ſon fils. Le Prince *Eugene* qui doit, ſelon les dernieres volontés de l'Empereur, l'aider de ſes ſoins & de ſes conſeils, s'eſt rendu en poſte dans tous les lieux où ſa préſence étoit néceſſaire ; & de la maniere dont il s'y prend, je doute fort que nous puiſſions profiter de cet accident, ni y trouver matiere à nous conſoler de la mort du *Dauphin*. J'ai été fort touchée de cet endroit de votre Lettre, où vous dites que perſonne ne pouvoit approcher du corps de ce Prince ſi cher & ſi couru pendant ſa vie.

Cela fait bien voir que la mort rend les gens égaux, puiſque le Trône, du moins en perſpective, n'exempte point de la corruption & de toutes les infirmités auxquelles la nature humaine eſt ſujette. *Alexandre* fit l'épreuve de cette vérité, lorſqu'il ne put point déméler les cendres de ſon pere *Philippe* d'avec celles d'un particulier qui avoit été enterré auprés de lui. Mais c'eſt aſſez vous faire errer autour des tombeaux, il eſt temps de continuer la lecture du Mercure : je vois que vous attendez après, & je m'en vais prendre l'endroit où je quittai la derniere fois : c'eſt à la page 82.

Continuation du Mercure.

VOILA la Province du *Languedoc* en repos ; elle va auſſi être en argent comptant ; car le Roi lui permet, par des Lettres Patentes regiſtrées en Parlement le 24 d'Octobre, d'emprunter trois cens mille livres à conſtitution de rente au denier douze. Cette nouvelle opulence la mettra en état de donner ce

qu'on appelle le don gratuit, & qu'on devroit plutôt appeller le don forcé; car le Roi le fait demander tous les ans aux Etats de cette Province, d'une maniere à n'être pas refuſé; & ce qui n'étoit autrefois qu'un petit tribut, eſt à préſent une très-forte contribution. La Reine d'*Eſpagne* auroit bien beſoin de pouvoir en exiger de pareilles de ſes Sujets; car elle a été obligée, pour ſecourir ſon époux, d'envoyer ſes pierreries & ſa vaiſſelle d'argent à *Bayonne*, pour ſubvenir aux dépenſes de *Philippe V*, qui n'a point reçu de *Séville* l'argent qu'il lui avoit fait demander. Cette ſituation eſt bien triſte; il ſembleroit que les Têtes couronnées ne devroient pas être expoſées à des beſoins auſſi preſſants, & que l'élévation au Trône devroit les en garantir. Cependant la Reine d'*Eſpagne* n'eſt pas la premiere à qui pareille choſe eſt arrivée, & *Marie de Médicis*, veuve, mere & belle-mere des Rois, eſt morte ſi miſérable à *Cologne*, que n'ayant pas en mourant de quoi récompenſer la fidélité de quel-

ques-unes de ſes femmes qui ne l'avoient point abandonnée dans ſa mauvaiſe fortune, elle les fit approcher de ſon lit, & après avoir demandé des ciſeaux, leur partagea un petit manteau royal, reſte infortuné de ſa premiere grandeur, & la ſeule marque qu'elle en avoit conſervée. J'ai ſu cette circonſtance de ſes malheurs par des perſonnes dignes de foi; & ſi l'on trouve qu'elle ne ſoit pas aſſez nouvelle pour être placée dans un Mercure Galant, je répondrai que la converſion *d'Aglaé* eſt encore plus ancienne & moins intéreſſante, puiſque c'eſt une affaire de dévotion, & que les dévots ne ſont pas le plus grand nombre des liſeurs de Mercure Galant.

Puiſque M. *du Freſny* nous apprend que le Général *Hommpeſch* a été nommé par nos Ennemis au Gouvernement de *Douay*, je puis bien vous dire, à ſon exemple, qu'ils deſtinent celui d'*Aire* au Comte de *Naſſau-Woudembourg*, autrement dit le Comte *Corneille*, fils de feu M. d'*Owerkerque*.

L'expérience touchant le Vitriol,

dont M. du *Freſny* nous parle enſuite, & la méthode qu'il nous donne pour en faire de toutes les couleurs, ne m'enhardit point aſſez pour oſer vous parler de Chymie, & vous annoncer le ſieur *Porcheron*, qui s'eſt fait afficher ici, & qui ſe vante de guérir toutes ſortes de rhumatiſmes & de gouttes, quelque invétérées que puiſſent être ces ſortes de maladies, & cela par le moyen d'une pommade compoſée de ſimples. Le Doyen de la Faculté de *Paris* a fait l'épreuve de ce remede, & a donné ſon Attache pour que le débit en ſoit permis. Je ne vous en dirai pas davantage là-deſſus, & j'imiterai M. du *Freſny*, qui, après nous avoir annoncé un ſpécifique infaillible pour allonger la vie de l'homme, en abrégeant les maladies, aime mieux nous dire une Chanſon, que de nous enſeigner un ſi beau ſecret. Ainſi je laiſſerai le ſieur *Porcheron* avec ſa pommade, pour vous donner cette petite Chanſon qui eſt d'un très-bon Auteur, & qui a été faite pour Madame la Comteſſe de ***.

CHANSON.

QUELLE bouche ! quels yeux ! quel teint ! quelle fraîcheur !
Quel brillant dans l'eſprit ! quel charme dans l'humeur !
Mais, *Iris*, ce n'eſt rien, ſi le cœur n'eſt pas tendre.
Sur ce doute important, Amour, viens m'éclairer.
Mais non, il vaut mieux l'ignorer ;
Je payerois trop cher le plaiſir de l'apprendre.

Autre du même Auteur.

ROSSIGNOLS dont la voix étoit toute occupée
A chanter nuit & jour vos tranſports amoureux,
Vous n'avez plus que des cris douloureux,
Et qu'une plainte entrecoupée.
A la conſtance de vos feux,
Ne préfére-t-on point une flamme nouvelle ?
Auriez-vous comme moi trouvé quelqu'infidele ?

CHANSON A BOIRE.

DANS ce ſéjour où tout abonde,
Où l'on voit briller les attraits
Et de la brune & de la blonde ;
Où d'excellents vins ſont au frais,
Ami je te céde la gloire
De faire à ces belles la cour :
Je te verrai faire l'amour,
faire l'amour,
Tandis que tu me verras boire.

AUTRE.

QUE l'Amour eſt un mauvais maître !
Qu'il eſt difficile à ſervir !
Hélas ! vous n'avez qu'à vieillir,
Il vous enverra bientôt paître.
Mais *Bacchus* eſt bien plus commode ;
Car à ſa cour, jeunes ou vieux,
Buvez, chantez, ſoyez joyeux,
Vous êtes toujours à la mode.

Je crois que voilà à peu près autant de Chanſons qu'il en doit entrer dans un Mercure Galant ; & puiſqu'il eſt auſſi de l'eſſence de propoſer des queſtions, & qu'il faut ſe conformer à l'uſage que M. de *Viſé* avoit établi, & que M. du *Freſny* veut ſuivre, en voici.

I. Queſtion. On demande quelle eſt la femme la moins à plaindre, de celle qui épouſe un mari dont elle eſt aimée & qu'elle n'aime pas, ou de celle qui en prend un qu'elle aime, & duquel elle n'eſt point aimée.

II. Queſtion. On demande lequel vaut mieux d'une grande fortune qu'on n'a pas méritée, ou d'un grand mérite mal récompenſé.

III. Queſtion. On demande encore s'il eſt plus heureux de faire parler de soi d'une maniere déſavantageuſe, que l'être dans l'obſcurité & dans l'oubli. Celui qui brûla le Temple de *Diane* à *Epheſe* fit contre ſon goût ; il ſemble que *Boileau* l'autoriſe, puiſqu'il prétend que l'Abbé *Cotin* doit lui tenir compte de ce qu'il l'a tourné en ridicule :

Eh ! qui ſauroit ſans moi que Cotin a prêché ?

Monſieur du *Freſny* nous donne enſuite un extrait de la Harangue que l'Evêque de *Troyes* fit au Roi le 20 de Juillet paſſé, au nom du Clergé, dont il étoit un des Députés. Cette Harangue eſt remplie d'éloges & de flatteries. Le Regne de Dieu eſt, dit-on, le modele de celui de Sa Majeſté : ſon amour pour l'Egliſe eſt le principal motif qui raſſemble & qui arme tant de Peuples contre le deſtructeur de l'héréſie qu'ils voudroient relever, & contre les défenſeurs de la Majeſté Royale, & l'unique aſyle des Rois perſécutés pour la Foi. Ce ne ſont enſuite que ſouhaits

pour le bonheur de la France, & pour la conſervation du plus grand & du meilleur des Rois. Tout cela eſt beau & flatteur, c'eſt pourquoi on nous le rapporte ; mais on n'a garde de nous parler du Sermon d'un Jéſuite appellé le Pere de la *Rue*, dont l'éloquence fut admirée à l'Oraiſon funebre du Maréchal de *Luxembourg*. Ce célébre Prédicateur apoſtrophant le Roi : » Votre »Majeſté, lui dit-il, ſait que les com»mencements de ſon regne ont été dif»ficiles : la fin en eſt rude & épineuſe : »le milieu étoit ſemé de lys & de roſes : »peut-être, *Sire*, ne les avez-vous pas »offertes à Dieu ; c'eſt pourquoi il vous »fait à préſent ſentir les effets de ſa »colere, en affligeant votre Royaume »par des guerres, des maladies & une »diſette générale de toutes choſes. Heu»reux encore ſi tant de malheurs vous »obligent de retourner à lui, & de dé»ſarmer ſa colere en lui conſacrant le »peu de jours qui vous reſtent ! » Ces paroles étoient rudes à ouir. Elles ont pourtant été prononcées devant le Roi, qui

qui étoit préſent à ce Sermon ; & on n'a pas entendu dire que le Pere de la *Rue* ait été blâmé de ſa hardieſſe. Il eſt vrai que les Jéſuites ſe tirent toujours mieux d'affaire que les autres gens. Quoique le Décret qui fut donné à *Rome* le premier d'*Octobre*, au ſujet des cérémonies Chinoiſes, ne leur fût pas favorable, on prétend qu'ils ont trouvé le ſecret d'y donner un tour qui paroît leur être avantageux, & que c'eſt là-deſſus que le Saint Pere a ordonné à l'Aſſeſſeur du Saint *Office* de leur écrire la Lettre ſuivante, datée du 11 d'*Octobre*.

» Pour arrêter le cours des interpré-» tations fauſſes & contraires aux inten-» tions de Notre Saint Pere le Pape, » que quelques-uns donnent au Décret » publié depuis peu, touchant l'affaire » des cultes Chinois, comme ſi la ſe-» conde partie de ce Décret détruiſoit » tout ce qui eſt réglé dans la premiere, » je vous déclarai la ſemaine paſſée, » par ordre de Sa Sainteté, que comme » elle n'a jamais cru que ſon Décret de » l'année 1704 fût conditionnel, de ma-

» niere qu'il fût libre de l'obſerver, ou
» de ne pas l'obſerver, ſelon qu'on croiroit
» ou qu'on ne croiroit pas l'expoſé con-
» forme à la vérité ; de même Sa Sain-
» teté ne veut pas qu'on puiſſe ſous un
» tel prétexte ſe diſpenſer d'obſerver
» exactement le Décret de 1704 & le
» Mandement de Monſieur le Cardinal
» de *Tournon*, ſous les peines contenues
» dans ledit Mandement, dont l'exécu-
» tion eſt étroitement ordonnée dans le
» dernier Décret. J'ajoute à cela que,
» comme je vous l'ai dit, c'eſt principa-
» lement à deſſein d'ôter tout prétexte
» de donner ce prétendu ſens condition-
» nel au premier Décret, que Sa Sain-
» teté avoit ordonné qu'on mît dans le
» dernier ces mots : *quovis contra faciendi*
» *quæſito colore, ſeu prætextu penitus*
» *ſublato.* J'obéis préſentement à un
» nouveau commandement de Sa Sain-
» teté, en vous avertiſſant, comme je
» le fais, qu'attendu que c'eſt aujourd-
» d'hui jour de poſte, vous preniez oc-
» caſion, en envoyant le ſuſdit Décret
» à vos Religieux qui ſont à la Chine,

» de leur donner auſſi connoiſſance de
» la déclaration que je vous ai faite ,
» afin que , ſelon la pleine confiance
» qu'en a Sa Sainteté , il n'arrive de leur
» part aucun retardement à l'exécution
» ponctuelle dudit Décret que ſa Sain-
» teté , comme vous le ſavez , a ſi fort
» à cœur. »

Le Général des *Jéſuites* a répondu en promettant une obéiſſance entiere de la part de tous ſes Religieux , tant au Décret du Pape , qu'au Mandement publié à la *Chine* par le Légat , dont les Jéſuites avoient appellé. Leur appel a été mis au néant par le dernier Décret , & le Pape a ordonné que la Lettre de l'Aſſeſſeur , & la réponſe du Général , fuſſent inſérées dans les regiſtres du Saint *Office*. Ce qui me fait croire que ces deux pieces , ou du moins l'une , & le ſens de l'autre , méritent de trouver leur place dans ce Mercure. On peut voir par-là que les Jéſuites ſont gens très-habiles , qui ſavent profiter de leurs avantages ; & pourtant aſſez politiques pour céder au temps , quand ils ne peu-

vent pas faire mieux. Mais ils n'y cedent que par proviſion, & en attendant que l'orage ſoit paſſé, après quoi ils trouvent toujours des prétextes pour ſe relever de tout ce qu'ils ont promis, & pour en appeller comme d'abus. Nous avons appris ici que Monſieur le Grand-Prieur de *Vendôme*, allant de *Veniſe* en *Suiſſe*, où il comptoit de faire quelque ſéjour, avoit été arrêté dans le Pays des *Griſons* par Monſieur *Maſner* de *Coire*, qui a cru devoir uſer de repréſailles, parce qu'on continue à retenir ſon fils en *France*, à qui le Comte du *Luc*, notre Ambaſſadeur en *Suiſſe*, avoit donné parole qu'il ſeroit relâché dès que le Secrétaire *Merveilleux*, arrêté par ledit ſieur *Maſner*, ſeroit mis en liberté. *Maſner* le rendit ſur le champ; & chagrin de ce qu'on ne lui a pas tenu parole ſur le chapitre de ſon fils, il a été alerte pour tâcher de ſe venger, en faiſant quelque capture conſidérable, & il a été aſſez heureux pour que le *Grand-Prieur* ait donné dans ſon embuſcade. Il ne connoiſſoit pas même l'im-

portance de ſa priſe, & ce fut ce Prince qui la lui apprit ; car lorſqu'il lui demanda s'il étoit *François*, il lui répondit : oui, & de plus, Grand-Prieur de *France* : & moi, dit l'autre, je ſuis *Maſner*, & je vous arrête, parce qu'on retient mon fils en *France*, & que l'Ambaſſadeur ne l'a pas fait relâcher, quoiqu'il l'eût promis poſitivement. Après cela il fit conduire le *Grand-Prieur* à *Balbes*, qui eſt un Château appartenant à l'Empereur, & on le conſigna à un des Officiers de Sa Majeſté Impériale. Il dépêcha d'abord ſon Capitaine des Gardes à notre Ambaſſadeur à *Soleure*, qui a envoyé ici un Courier pour informer la Cour de cette affaire, & lui demander ſes ordres là-deſſus. Il faut eſpérer que la captivité de ce Prince ne ſera pas longue. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il la ſupportera moins impatiemment qu'il ne l'auroit fait dans le temps qu'il étoit amoureux de *Fanchon Moreau* ; car on n'a pas entendu dire que la place que cette belle Chanteuſe avoit dans ſon cœur ait été remplie depuis qu'elle

eſt, mariée : ainſi n'étant point amoureux il en eſt moins à plaindre de la moitié. Le Prince *Charles-Théodore-Otton* de *Salm* eſt mort le dixieme de Novembre à *Aix-la-Chapelle*, où il s'étoit retiré depuis quinze mois, pour ſonger à ſon ſalut, & pour tâcher de trouver quelque ſoulagement à ſes maux. Il étoit âgé de ſoixante-ſix ans, & poſſédoit les premieres Charges à la Cour de l'Empereur, dont il avoit eu l'honneur d'être le Gouverneur : éducation dont il avoit lieu de ſe glorifier, comme chacun voit. Il étoit du Conſeil Privé de ce Prince, & Grand-Maître de ſa Maiſon. Sa mort a été en édification dans ce Pays, où les exemples de piété ſont plus rares que les aventures amoureuſes. La quantité de perſonnes de tous Pays & de tous ſexes que les eaux y attirent, forme une diverſité agréable ; & ſous prétexte que la joie eſt néceſſaire à la ſanté, on n'y reſpire que plaiſir ; & la ſanté ſert ſouvent de prétexte à ceux qui ne cherchent que les occaſions de ſe réjouir : les joueurs y trou-

vent celle de déniaiſer quantité d'Etrangers, & chacun y trouve à peu près de quoi contenter toutes ſes paſſions. Comme nous avons à *Paris* des perſonnes qui y vont tous les ans, nous ſommes inſtruits des choſes qui s'y paſſent ; & j'ai ſu depuis peu une aventure aſſez plaiſante qui eſt arrivée au Prince de ***, qui commande un corps chez les Alliés. Il étoit allé faire un petit tour à *Aix-la-Chapelle*, après la priſe de *Douay*, & les attraits de Madame de *** lui avoient donné dans la vue. Comme les Grands ne ſont pas d'humeur de filer le parfait amour, & que même ils n'en ont pas le temps, Son Alteſſe voulut bruſquer promptement l'aventure ; & après une déclaration à la dragone, qui avoit plus l'air d'une ſommation de ſe rendre, que d'une ſoumiſſion amoureuſe, il crut devoir l'obliger à battre la chamade, s'imaginant qu'une femme, & une femme de *Paris*, ne pouvoit pas réſiſter à cette premiere attaque. Elle fit pourtant bien plus de façon, & le Prince fut contraint

d'entrer en pour-parler, & tâcher de capituler. Il lui donna des bals & des cadeaux, & pria certain Abbé qui s'étoit introduit chez lui, & qui étoit un vrai redreſſeur, de lui aider à expédier ſes affaires. L'Abbé promit monts & merveilles, mangea & but toujours à bon compte, & propoſa de nouvelles parties de plaiſir & de promenade : enfin le Prince crut devoir à ſes ſoins & à ſon éloquence les faveurs qu'il reçut de la belle, que quelques préſents acheverent de déterminer : il ne fut plus queſtion que de profiter d'une bonne fortune dont on ne pouvoit pas jouir long-temps : ainſi le Prince ſe dépêchoit, autant qu'il le pouvoit, d'être heureux, en tenant fidele compagnie à ſa belle : il ne la quittoit preſque point ; & ſes empreſſements redoublant lorſqu'il fut prêt de s'en ſéparer, il eut toutes les peines du monde à partir, & n'auroit pas même pu s'y déterminer, ſi ſon devoir & l'amour de la gloire ne l'avoient rappellé à l'Armée. Malgré tout cela, un retour de tendreſſe l'o-

bligea à revenir ſur ſes pas, pour lui dire un nouvel adieu, & il voulut bien faire quelques heures de chemin pour ſe procurer quelques moments de plaiſir : mais il trouva toute autre choſe que ce qu'il cherchoit ; car comme on ne l'attendoit pas, & qu'on le croyoit déja bien loin, on ſe divertiſſoit à ſes dépens, & M. l'Abbé étoit chez Madame de *** où il faiſoit la plus jolie vie du monde ; partageoit les préſents du Prince ; & comme on ne s'étoit pas précautionné contre la ſurpriſe, il trouva qu'on partageoit auſſi les faveurs, & que M. l'Abbé en recevoit de fort tendres de la Dame. Le Prince perdit patience à cet aſpect : il voulut mettre le feu à la maiſon, & immoler tout à ſa vengeance, dont l'Abbé trouva bon de ſe garantir par la fuite. La belle reſta ſans ſe déconcerter ; & lorſque cet amant outragé voulut lui reprocher ſon infidélité & ſa mauvaiſe conduite, elle lui dit d'un grand ſens froid : quoi ! Monſieur, vous avez donc été aſſez fou pour croire qu'on feroit pour vous ce

qu'on ne ſeroit pas capable de faire pour d'autres ? Sur quoi fondez-vous, s'il vous plaît, une opinion comme celle-là ? Sur votre rang ? Ce n'eſt pas toujours ce qui plaît le plus en amour, où le caprice décide ordinairement. Croyez-vous avoir plus de mérite que le reſte des hommes ? Ce ſeroit vous flatter un peu trop. Rendez-vous donc plus de juſtice, & ſoyez perſuadé que ſi j'avois été véritablement vertueuſe, vous n'auriez jamais rien obtenu de moi ; & que puiſque je ne le ſuis pas, il n'eſt pas étonnant que je faſſe pour un autre ce que j'ai fait pour vous. Le Prince n'eut pas le petit mot à dire : il n'étoit point préparé à ce *qui va-là*. Auſſi ne répondit-il rien ; & ſe hâtant de remonter à cheval, il retourna au plus vîte à l'Armée, où il emporta une fort vilaine idée des femmes de *Paris*. Il conta ſon hiſtoire à tous les Généraux des Alliés : ſi bien que nous voilà en mauvaiſe eſtime chez ces Meſſieurs, & voilà l'obligation que les femmes raiſonnables ont à celles qui ne le ſont pas.

La femme d'un Traitant, dont le mari a jugé à propos de s'abſenter pour ne pas payer ſes créanciers, vient de donner ici une ſcene qui ne fait pas nonplus beaucoup d'honneur à notre ſexe. Il eſt vrai qu'elle a été bien punie de ſa mauvaiſe conduite, par l'ingratitude de celui qui cauſoit ſa foibleſſe. C'étoit un Petit-Maître des plus étourdis, qui, après lui avoir mangé tout ſon bien, la planta-là. Elle voulut le rappeller; & ne le pouvant point, elle lui fit demander l'argent qu'elle lui avoit prêté dans ſes beſoins. Il répondit en turlupinant, qu'elle ſe moquoit de lui, & qu'il l'avoit bien gagné. Cette réponſe outra l'amante délaiſſée; & comme elle avoit des billets des ſommes qu'elle avoit prêtées à cet infidele, elle lui intenta un Procès, & il n'auroit pas pu éviter d'être condamné, s'il ne s'étoit aviſé d'un moyen un peu indigne, par lequel il a trouvé celui d'éluder ſes pourſuites. Il a fait avertir les créanciers du mari de cette femme, & a prétendu leur prouver qu'elle avoit volé la caiſſe, puiſque,

de ſon propre aveu, elle avoit été en état de placer de l'argent, après la banqueroute de ce mari. Les créanciers ont voulu pourſuivre cette pauvre malheureuſe criminellement, & elle a été obligée de ſe cacher & de ſe refugier au Palais Royal, où on lui a donné un aſyle, & où elle pleure nuit & jour la perte de ſon amant, celle de ſon argent & de ſa réputation.

On vient de me dire que la Ville d'*Aire* s'eſt rendue aux Alliés. Je crois franchement qu'ils ne nous en laiſſeront pas une. Ils ont bien leur tour à préſent, & ils ſe dédommagent avec uſure des conquêtes que le Roi fit en ſoixante & douze. Auſſi a-t-on fait là-deſſus une Parodie de certains Vers qui furent faits à la gloire du Roi dans ces heureux temps, à préſent ſi fort changés.

Voici les premiers Vers.

BATTRE ſes Ennemis, en joncher la campagne;
Porter en tous lieux la terreur;
Conquérir tant d'Etats, avec tant de valeur;
Ravager la *Hollande*, & l'*Empire*, & l'*Eſpagne*;
Faire enfin tout trembler, par des faits inouis:
Ce ſont-là les exploits du Monarque *Louis*.

PARODIE.

PARODIE.

N'OSER plus venir en campagne,
Depuis que nos Guerriers répandant la terreur,
Et font redouter leur valeur
Dans les Pays conquis, en *Provence*, en *Eſpagne*,
C'eſt un de ces revers accablants, inouis,
Où ne s'attendoit point le Monarque *Louis*.
Quel changement, ô Ciel! quelle viciſſitude!
Que le deſtin de l'homme eſt plein d'incertitude!

Comme dit *Arlequin Titus*, je voudrois bien pouvoir vous donner de meilleures nouvelles; mais j'ai juré d'être ſincere. A quoi bon ſe flatter? Nous ſommes dans un triſte état; & notre deſtinée eſt à peu près pareille à celle de ces peuples que les Iſraélites ſubjuguoient avec tant de facilité: car il ſemble que nous n'ayons plus ni force, ni courage. J'eſpere que le commencement de l'année prochaine me fournira quelque choſe de plus agréable à dire. Le Roi donnera des Charges & des Bénéfices: tout cela ne laiſſe pas de réjouir. M. du *Freſny* nous donne une longue liſte de ces ſortes de nominations dans ſon Mercure; & quoiqu'il proteſte qu'il

ne veut pas s'ériger en Généalogiſte, il ne laiſſe pas de dire quelque choſe à l'avantage des familles qui lui tiennent ſans doute le plus au cœur. J'ajouterai encore à ce qu'il dit de celle du nouveau Premier Préſident de Toulouſe, que de tant d'Evêques que la maiſon de Bertier a donnés à l'Egliſe, il y en a deux qui ſont encore vivants, dont l'un eſt l'Evêque de *Rieux*, oncle du Premier Préſident en queſtion, & l'autre l'Evêque de *Blois*, frere de ce Magiſtrat. L'Abbé de *Polignac* eſt aſſez de bonne maiſon pour avoir dû mériter une petite digreſſion de cette nature : le Vicomte de *Polignac* eſt un des plus anciens Barons des Etats du *Languedoc*. La vieille tradition du Pays prétend que ces Meſſieurs deſcendent d'*Apollon*, & que c'eſt delà que dérive le nom de *Polignac*, qui s'eſt corrompu par la ſuite des temps. Ce qui fortifie cette opinion, c'eſt qu'il y a dans *Polignac* une ſtatue de ce Dieu lumineux, pour laquelle les habitans ont toujours eu une eſpece de vénération ; & ſi forte, que le grand-pere de l'Abbé

de *Polignac*, craignant que cela ne dégénérât en ſuperſtition, fit tirer des coups de fuſil dans le viſage de cette ſtatue, afin qu'étant défigurée, on n'eût plus pour elle les mêmes égards, que lorſqu'on l'avoit vue toute rayonnante. Car on dit qu'elle étoit faite de maniere que lorſque le Soleil donnoit deſſus, elle ne rendoit pas à la vérité un ſon harmonieux comme celle de Memnon, mais elle paroiſſoit jetter des rayons; & les peuples, toujours portés à donner dans le merveilleux, n'avoient garde d'attribuer cela à l'adreſſe de l'ouvrier. M. le Vicomte de *Polignac* aima mieux manquer de reſpect pour l'effigie de cet auteur prétendu de ſa race, que de ſouffrir qu'elle donnât lieu à des abus qu'il ne vouloit point tolérer. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que, ſans avoir recours à la fable, la maiſon de *Polignac* eſt une des plus anciennes de la Province, & des mieux alliées. La mere de l'Abbé en queſtion étoit ſœur du Comte du *Roure*; ſon frere ainé a épouſé en premieres nôces Mademoi-

ſelle de *Rambure*, & en ſecondes, Mademoiſelle de *Mailly*, recommandable par ſa naiſſance, ſon mérite perſonnel, & ſa proximité avec Madame de *Maintenon*.

La chronique ſcandaleuſe veut que notre Monarque, quoique dévot & ſeptuagénaire, ſe mêle encore de faire l'amour, & qu'il ait donné depuis peu des marques parlantes de ſes proueſſes. On prétend même qu'il s'eſt adreſſé pour cela à une parente de Madame de *Maintenon*, ne voulant pas mêler le Sang Royal avec d'autre que celui de cette Héroïne. Les Gazettes ont eu la hardieſſe de débiter cette ridicule nouvelle, laquelle, à vous parler franchement, je crois très-fauſſe; & il s'eſt trouvé des gens aſſez malins, pour faire là-deſſus un Sonnet que je vous envoie, quoique je ſois perſuadée que le ſujet a ſon fondement dans la fable plutôt que dans l'hiſtoire.

SONNET.

ADIS je fus fameux en deux ſortes de guerre:
ans la guerre de Mars & dans celle d'Amour.
es faits de celle-là me conquéroient la terre;
es faits de celle-ci je groſſiſſois ma cour.
préſent, je l'avoue, une ligue m'atterre,
eux que j'avois battu me battent à leur tour.
ugene & *Marlbourough*, plus craints que le tonnerre,
rappent mes légions, les défont ſans retour.
n ne me ravit pas pourtant toute ma gloire:
on, j'en conſerverai la moitié dans l'hiſtoire.
engendre encor, malgré mes cheveux tout chenus.
eſſez donc, ennemis, d'inſulter ma perſonne.
i vous me ſurpaſſez au métier de *Bellone*,
e vous ſurpaſſe au moins au métier de *Venus*.

Les Poëtes du *Pont-Neuf* s'en ſont auſſi mêlés, & ont célébré cette chimérique aventure par ce Vaudeville.

Chantons les Exploits inouis
De notre invincible *Louis*,
Qui, ſeptuagénaire,
Hé bien!
S'aviſe encor de faire,
Vous m'entendez bien.

Les malheurs de ſon Petit-Fils,
Nos pertes, ni ſes cheveux gris,
N'ont encor pû l'abattre,

Hé bien !
Il eſt vif comme quatre,
Vous m'entendez bien.

Quoique devenu Biſaïeul,
Et près d'entrer dans le cercueil,
Il a fait à la niece,
Hé bien !
De ſa vieille maîtreſſe,
Vous m'entendez bien.

La maniere dont on traite ici le Prince de la *Riccia*, l'un des premiers Seigneurs du Royaume de *Naples*, ſcandaliſe beaucoup les étrangers. On lui fait ſouffrir tous les maux imaginables à la *Baſtille*. Cruauté inouie, & qu'on n'a point accoutumé d'exercer contre les priſonniers de Guerre & d'Etat ! Le Baron de *Koch* qui vient d'être délivré, a fait une deſcription ſi touchante de l'état de ce pauvre Prince, que l'Empereur ſachant bien que le zele qu'il a toujours témoigné pour la Maiſon d'*Autriche* eſt ce qui fait ſon crime, met ici tout en œuvre pour lui procurer ſa liberté. Il a propoſé pour cela l'échange de quelques priſonniers faits dans le *Milanez*; & l'on attend avec impatien-

ce, à la Cour de *Vienne*, la résolution de celle-ci là-dessus ; on y est aussi fort inquiet pour la maladie de l'Impératrice régnante, qui est tombée en rechûte.

Le Marquis de *Goësbriand* est venu ici, au sortir d'*Aire*, recevoir les éloges qu'il a mérités pour la vigoureuse défense de cette place : & quoique vaincu, peu s'en est fallu qu'on ne lui ait décerné le triomphe. Cela s'appelle rendre justice au vrai mérite, indépendamment du bonheur, & faire à mauvais jeu bonne mine. C'est l'effet du sang gascon qui nous est venu du *Bearn*, & qui influe jusques sur la troisieme génération. Cela vaut mieux que de s'ériger en plaignants. Il n'en est ni plus ni moins : & l'on acheveroit d'intimider les peuples, en marquant trop d'abattement ; ainsi on fait beaucoup mieux de se réjouir. Il seroit à souhaiter que quelque nôce de Cour nous fournît des plaisirs pour le prochain carnaval : mais toute la Maison Royale est déja pourvue. *Monseigneur*, quoiqu'encore jeune & vigoureux, est condamné au célibat

par des motifs qui ſentent plus la politique que la conſcience. Il ne reſte que le Comte de *Toulouſe*, dernier fruit des amours du Roi & de Madame de *Monteſpan*; c'eſt le ſeul qui n'a pas encore donné dans l'hymen, parce qu'on n'a pas voulu lui laiſſer contenter ſon goût là-deſſus. Il eſt amoureux depuis bien des années de la belle Mademoiſelle d'*Armagnac*, qu'il pourroit à coup ſûr épouſer ſans craindre de ſe méſallier, puiſqu'elle eſt du beau ſang de *Lorraine*. Notre Monarque n'a pourtant pas été de cet avis; & ne voulant s'allier que dans ſa Tribu, il avoit deſtiné la fille du Prince de *Conti* au Comte de *Toulouſe*, qui ayant le cœur pris ailleurs, a mieux aimé ne pas ſe marier. Mademoiſelle d'*Armagnac* a refuſé auſſi tous les établiſſements qu'on lui a propoſés, & l'on prétend qu'ils attendent tous deux un temps plus favorable à leurs amours. M. le Comte de *Toulouſe* a pourtant été accuſé d'infidélité depuis quelque temps, & l'on a cru que Mademoiſelle de *Villefranche* avoit fait di-

ersion dans son cœur. Mais ceux qui avent mieux la carte, assurent que cette Demoiselle n'a jamais servi que de prétexte à ces deux amants, & que c'est de concert avec Mademoiselle d'*Armagnac*, que le Comte s'est attaché à elle, pour dépayser les gens, & donner le change au Roi, qui se rendra peut-être à la fin, & couronnera une si belle constance. Je voudrois de tout mon cœur que la fête s'en fît cet hiver; car, comme je l'ai déja dit, c'est la derniere ressource de plaisir qui nous reste. La Duchesse de *** donna l'autre jour ici une scene assez plaisante, ou du moins en fournit l'occasion. Madame la Duchesse de *Bourgogne* entendit vanter les gentillesses du perroquet de cette Dame, & souhaita de le voir. On dépêcha promptement un Page pour l'aller chercher. Il pleuvoit, & il y avoit loin à aller; tout cela rendit la commission fort désagréable au Page. Il fallut pourtant obéir. On couvrit la cage du perroquet, pour le garantir des injures de l'air, & le Page qui y étoit exposé ne fit que ju-

rer pendant tout le chemin. Le perroquet ne perdit pas un mot de ce beau discours, qu'il prit pour une leçon, d'autant mieux qu'il étoit couvert, & qu'on avoit accoutumé de le couvrir pour lui faire apprendre ses rôles ; ainsi comme il étoit fort docile, il ne manqua pas de les répéter ; & dès qu'on l'eut posé dans la chambre de Madame la Ducheſſe de *Bourgogne*, & que tout le monde eut entouré la table sur laquelle il étoit, il s'écria, quand on eut ôté le tapis qui étoit sur sa cage : *jarni des garces qui sont cause que je me suis tout mouillé*, & redit toutes les autres impertinences que le Page s'étoit donné la liberté de dire en chemin, parmi lesquelles il y avoit quantité d'ordures. Madame la Ducheſſe de *Bourgogne* en fut scandalisée, & se tournant vers la Ducheſſe de *** : est-ce ainsi, Madame, lui dit-elle, que vous instruisez votre perroquet ? L'autre protesta, toute déconcertée, que c'étoit une nouvelle leçon qu'on lui avoit donnée ; & on sut ensuite que c'étoit le Page qui avoit été

on précepteur. On en rit beaucoup. Mais ce ſont-là de ces petits plaiſirs d'un moment qu'il faut pourtant prendre en paſſant, faute de mieux. Adieu, juſques au mois prochain.

Fin du Mercure de Novembre 1710.

Voilà ma commiſſion remplie. Je crois, Madame, que cette Lettre l'eſt aſſez, & qu'il eſt temps de vous ſouhaiter le bon ſoir. Si ce premier Mercure vous fait plaiſir, j'en ai encore un autre à votre ſervice : mais voilà tout ; car le Libraire eſt mort après avoir imprimé le ſecond ; ainſi cet ouvrage n'a pas eu une plus longue ſuite. Je ſuis votre, &c.
A Aix-la-Chapelle ce.

LETTRE LXXXII.

VOUS avez beau dire, Madame, que nous ne nous prévaudrons point de la mort de l'Empereur. On eſpere pour-

tant que l'Electeur de *Baviere* prétend faire une terrible diverſion en *Allemagne*, & rentrer dans ſes Etats, à la tête d'une Armée dont le Roi lui donne le commandement. Il prétend auſſi ſe faire relever du Ban de l'Empire, où il croit avoir été mis mal-à-propos, auſſi bien que l'Electeur de *Cologne* ſon frere. Ils ont écrit là-deſſus l'un & l'autre au Pape, pour lui demander ſon interceſſion auprès des autres Electeurs leurs confreres, & pour engager le Saint *Pere* à entrer dans leurs intérêts. Ils font de leur affaire une affaire de religion, diſant que s'ils n'ont pas voix en Chapitre, le parti huguenot pourroit bien devenir le plus fort en *Allemagne*. Nous verrons quelle attention Sa Sainteté fera à leurs remontrances, & il eſt très-ſûr que ſi ces deux Electeurs rentrent dans leurs anciens droits, *Charles III.* ne ſera pas auſſi près du Trône Impérial que vous le croyez; & de quelque maniere que la choſe tourne, nous ne pouvons que nous prévaloir de la conjoncture: car pendant que nous aurons une puiſ-

inte Armée ſur le *Rhin*, les Alliés ſe-
ont obligés d'affoiblir celle qu'ils ont
n *Flandres*, pour s'oppoſer au paſſage
u Duc de *Baviere*, & l'empêcher d'en-
rer dans ſes anciens Etats; ainſi, ou
'un côté, ou de l'autre, nous leur don-
erons de la tablature. D'ailleurs, par
os intrigues nous tâcherons de ſemer
'envie & la diſcorde entre les Electeurs;
& pendant que nous brouillerons les
hoſes au dedans, notre Armée s'appro-
hera du lieu où l'élection ſe doit faire,
âchera de la troubler, en répandant la
erreur dans le Pays : & enfin, ſi tout
ela ne nous réuſſit point, & que, con-
re vent & marée, *Charles* ſoit élu Em-
ereur, notre derniere reſſource eſt de
ous emparer de l'*Eſpagne*, pendant
u'il ira ſe mettre en poſſeſſion de la
Couronne Impériale. Voilà, Madame,
e raiſonnement de nos Politiques; car
our moi j'attends fort patiemment que
la deſtinée en décide, & je ne prends
nul parti. Je ſuis encore moins capable
de me réjouir de la mort de l'Empereur,
quand même elle nous devroit être plus

avantageuſe ; & je blâme le zele indiſcret de certaines gens qui ont fait éclater leur joie, & qui en ont fait matiere à des actions de graces : car outre que ces ſentiments ne ſont ni humains ni chrétiens, c'eſt auſſi en quelque maniere faire trop de fonds ſur le bras de la chair, & preſcrire des moyens à Dieu, qui en a mille en main pour nous relever, ou pour nous accabler, ſans que nos foibles lumieres & nos efforts impuiſſants s'en mêlent : ainſi, ſans examiner les ſuites de cet accident, je ne conſulte que la ſenſibilité de mon cœur, qui me fait prendre part à la mort d'un Prince qui avoit mille belles qualités, de l'aveu de ſes Ennemis, & que le Ciel & ſa naiſſance avoient placé ſur le Trône de l'Empire Chrétien. Je me ſuis fait même une ſi grande habitude de regretter les morts, que je plains juſques au Libraire qui a imprimé le Mercure dont vous m'avez fait part. Il eſt vrai que l'amour propre peut quelque choſe dans des ſentiments ſi compâtiſſants : car je voudrois bien que le bon homme eût

ıſſez vécu pour continuer d'imprimer
ın Ouvrage auſſi agréable. Je ſuis au
léſeſpoir qu'il en ſoit demeuré au ſe-
:ond, & que ſa mort nous prive de la
ıite. Mais tous les Libraires ne ſont
›as morts dans ce Pays : eſt-il poſſible
ıu'il ne s'en ſoit point trouvé qui ait pu
ui ſuccéder, ſuppoſé que l'Auteur ſoit
oujours d'humeur de continuer ce qu'il
ı ſi bien commencé ? Ce que j'en ai vu
ne plaît extrêmement, & vous jugez
›ien que j'accepte l'offre que vous me
aites de ce qui vous reſte. Faites-m'en
lonc part, s'il vous plaît ; car je vous
ıſſure que je n'ai jamais rien vu de plus
oli en ce genre. Je ne ſais ſi je le trou-
'erois de même d'une autre main que
le la vôtre, qui trouve le ſecret d'em-
›ellir tout ce qu'elle touche ; &, à vous
›arler franchement, je vous croirois
ort capable de ſuppléer au texte, &
l'avoir un peu aidé à cette prétendue
Comteſſe de L. M. qui voudroit bien
ıous en donner à garder, en nous fai-
ant croire qu'elle écrit de *Verſailles*.
Elle a beau dire, ce ſeroit mal prendre

ſon champ de bataille, & j'ai bien plus de penchant à croire qu'elle veut dépayſer la ſcene; & pour parler avec autant de liberté, il faut être en lieu ſûr. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe trouve ici des gens aſſez hardis pour riſquer des choſes plus fortes que cela; car, par exemple, on a vu ſur la porte du *Louvre* : *maiſon à louer* : & après la perte de la bataille à *Ramillies*, on afficha dans certains carrefours de *Paris* : *il s'eſt perdu une Armée de cinquante mille hommes le jour de la Pentecôte; il y aura mille louis pour ceux qui pourront en donner des nouvelles, & ils ſeront payés moitié argent comptant, moitié en billets de monnoie.* Une autre affiche avertiſſoit le public, *de ſe nantir de caroſſes, parce qu'on les loueroit bien cher à l'entrée du Roi d'Eſpagne à Paris.* Tous ces faiſeurs de paſquinades riſquent; mais cela eſt bientôt dit. D'ailleurs ils peuvent peut-être dire ce qui a été dit autrefois : *tu ne le ſauras pas*, Louis, *car j'étois ſeul quand je le fis*; au lieu que l'Auteur de votre Mercure a beſoin du miniſtere

d'autrui, & par conſéquent ne peut pas être ſûr que ſon ſecret ne ſera pas révélé ; & delà je conclus qu'il faut que cet Auteur, ſoit mâle, ſoit femelle, écrive dans les Pays étrangers, où l'on a plus de facilité de faire imprimer ce qu'on veut. Mais tout cela ne fait rien à l'affaire ; & quel qu'il ſoit, & d'où qu'il écrive, il écrit très-joliment, ſelon moi. Je ne fais point de parallele entre ce Mercure & celui de M. du *Freſny* : ils ſont d'un caractere ſi différent, qu'ils ne ſe déparent point l'un l'autre. M. du *Freſny* ſera plus du goût des ſavants, & moi qui aime qu'on appelle *un chat un chat*, & qui ne cherche que des galanteries dans un Mercure Galant, je déciderai pour celui de Madame de L. M. parce qu'il me ſemble qu'il remplit mieux ſon titre ; & parce que, graces à la médiocrité de mon génie, je ſuis bien moins curieuſe des mœurs & coûtumes de la *République des fourmis*, & de l'habileté des araignées & des chenilles, quoique ces obſervations ſoient très-belles & plus curieuſes, que je ne le ſuis du dé-

nouement de quelque intrigue galante ; & votre Baron Danois, votre Comte Suédois, & les autres héros du Mercure imprimé en Hollande, m'intéreſſent beaucoup plus que toutes les découvertes de l'Académie des Sciences, quelque utiles qu'elles puiſſent être. Cela ne m'empêche pourtant pas de rendre juſtice à qui elle eſt due, & d'eſtimer les choſes ce qu'elles valent : & pour vous faire voir que j'en connois le prix, je vous dirai que, ſelon moi, le Livre de M. du *Freſny* méritoit quelque choſe de plus que le nom de Mercure Galant, & que, par rapport aux choſes dont il traite, on devroit le mettre au rang du Journal des Savants. Vous voyez que quoique je faſſe un choix proportionné à ma portée, je ne laiſſe pas d'avoir en quelque maniere l'eſprit de diſcernement. Quoi qu'il en ſoit, donnez-moi votre ſecond Mercure ; je m'attends à en trouver une bonne partie dans la premiere Lettre que vous m'écrirez, & je vais me hâter de finir celle-ci, afin de vous obliger à commencer plus

promptement la votre; auſſi-bien je n'ai que de triſtes nouvelles à vous donner : on ne parle ici que de Services & de pompes funébres. La petite vérole qui continue à ravager la Cour, vient d'enlever un de ſes plus beaux ornements ; c'eſt l'aimable Ducheſſe de *Villeroi*, fille de feu M. de *Louvois*. Elle avoit trente-trois ans, & étoit toute charmante. Enfin on ne voit ici que funérailles, & l'on n'y chante que *De profundis*. Nous avons pourtant paré un beau coup ; car la belle Princeſſe de *Conti* eſt revenue des bords du tombeau, & jouit à préſent d'une bonne ſanté. Voici des couplets d'une Chanſon qu'on a faits ſur ſa convaleſcence, & que vous pourrez chanter ſur cet air de l'Opéra d'*Atis* : *Quand le péril eſt agréable*, &c.

Suſpendons le cours de nos larmes,
Faiſons treve au *De profundis*,
Nous verrons l'illuſtre *Conti*
Revivre avec ſes charmes.
La mort d'un Frere incomparable
La faiſoit courir au trépas ;
Mais le Ciel nous rend ſes appas

Par ſon ſoin charitable.
L'Amour étoit inconſolable :
Les Grâces avoient pris le deuil,
Et prétendoient ſuivre au cercueil
Leur Maîtreſſe adorable.
Revenez, divine Princeſſe,
Revenez briller à la Cour,
Et par votre charmant retour,
Calmer notre triſteſſe.

C'eſt, Madame, tout ce que je puis vous dire de plus réjouiſſant ; encore faut-il qu'il s'agiſſe de la ſanté d'une Princeſſe autant aimée que l'eſt Madame la Douairiere de *Conti*, pour qu'on puiſſe être capable de quelque mouvement de joie, au milieu de tant de douleurs, & au travers de tant d'objets lugubres. Ce qui nous conſole un peu, c'eſt que le Roi ſe porte à merveille, & qu'il ſoutient cette épreuve avec une fermeté toute héroïque. Le Duc de *Berri* eſt beaucoup mieux, & le nouveau *Dauphin* donne déja des marques de ſon habileté. On dit qu'il commence à vouloir prendre connoiſſance des affaires, & que Madame de *Maintenon* s'étant formaliſée de ce qu'il prenoit des manieres différentes de celles de

ón Pere, le Roi lui dit : il eſt naturel, Madame, qu'il cherche à s'inſtruire de non vivant des choſes qui le regardent l'auſſi près, afin que montant ſur le Trône avec connoiſſance de cauſe, il ne ſoit pas expoſé à être trompé par ſes Miniſtres ; & que, voyant par ſes propres yeux, ſon Royaume en ſoit mieux réglé, & les Peuples dont il doit être le Pere, mieux gouvernés. Il n'y avoit rien à répliquer à cela ; auſſi n'y répliqua-t-on point, Madame de *Maintenon* étant trop raiſonnable pour ne pas approuver des ſentiments auſſi juſtes, & trop attentive à tout ce qui peut faire plaiſir au Roi, pour s'oppoſer à ſes volontés : ainſi Monſieur le *Dauphin* va s'appliquer, dit-on, à régler les Finances. Du moins on le voit toujours enfermé avec M. *Deſmarêts* qui en eſt le Miniſtre. Adieu ; je ſuis toute à vous, & j'attends le ſecond Mercure. *A Paris ce.*

LETTRE LXXXIII.

PUISQUE vous voulez abſolument voir le ſecond Mercure, il faut vous donner contentement; & pour répondre à l'impatience que vous marquez là-deſſus, je m'en vais débuter par-là: écoutez donc Madame la Comteſſe de L. M. c'eſt elle qui va parler, & non pas moi. Voici ce qu'elle conte à ſon amie de Province.

Nouveau Mercure Galant des Cours de l'Europe, par Madame la Comteſſe de L. M. Décembre 1710.

JE ſuis fort aiſe, Madame, que vous ſoyez contente de mon petit Mercure. Je le ſuis beaucoup de votre approbation, & je vous aſſure que je ferai toujours tout ce que je pourrai pour la mériter. Vous jugerez, par mon exactitude, de l'envie que j'ai de vous faire

)laiſir. Je voudrois que mes nouvelles
)uſſent vous en donner : mais vous êtes
rop bonne Françoiſe pour vous réjouir
les malheurs de votre Patrie, & je n'ai
)as autre choſe à vous annoncer. La
Campagne qui vient de finir nous coûte
ios Lignes ſur la *Scarpe*, que les enne-
nis prirent d'entrée de jeu, & les Villes
le *Douay*, *Béthune*, *Saint Venant* &
Aire, dont la conquête vient de faire la
:lôture de leurs exploits en *Flandre*.
Nous n'avons pas été plus heureux en
Eſpagne, témoin la Bataille de *Sara-*
goſſe : & ſi le Duc de *Vendôme* ne
:hauge la conſtellation dans ce Pays,
ious n'y aurons bientôt plus rien à faire.
Vous voyez bien que j'avois raiſon de
vous préparer à de fâcheuſes nouvelles,
puiſque le préſent ni l'avenir ne ſau-
roient nous rien offrir d'agréable. Il faut
pourtant toujours eſpérer, fut-ce même
:ontre eſpérance ; le Ciel peut faire en-
:ore des miracles en notre faveur. Les
affaires de *Charles VII.* n'étoient pas
meilleures en *France*, lorſque la *Pu-*
celle d'*Orléans* les rétablit, que celles

de *Philippe V.* le ſont en *Eſpagne* ; & le Duc de *Vendôme* vaut bien tout au moins la *Pucelle* : ainſi attendons tout de ſa valeur ; c'eſt le démon tutélaire de la Maiſon Royale ; & *Vendôme ici*, *Vendôme là*, *par-tout Vendôme* fait des merveilles. Auſſi ſon arrivée en *Eſpagne* vient de relever le cœur à tous les bons *Philippins* ; il a même fait impreſſion ſur celui des *Philippines* ; car la Marquiſe de ***, dont le mari eſt un des plus zélés pour le parti de *Philippe V*, lui ayant entendu parler du Duc de *Vendôme* comme du reſtaurateur de la Patrie, & de celui d'où dépendoit le ſalut commun, le regarda comme un autre *Alexandre*, & prit pour lui les ſentiments de *Taleſtris*. Elle avoit ſans doute lu l'hiſtoire de ce Conquérant de l'*Aſie* ; & la lecture fait ſouvent de dangereux effets ſur l'eſprit des perſonnes renfermées comme le ſont les femmes en *Eſpagne*. Celle-ci ſe mit en tête qu'elle pouvoit faire des avances à un Héros ; & autoriſée par l'exemple de cette Reine des *Amazones*, qu'elle prenoit pour

ſon

on modele, elle ne balança point à
ller trouver le Duc. Mais comme elle
voit des mesures à garder pour cacher
ette fausse démarche à son époux, elle
ésolut de se travestir en cavalier. Une
ieille *Douegna*, qu'elle avoit su mettre
ans ses intérêts, lui fournit toutes les
hoses nécessaires pour ce déguisement,
x lui facilita les moyens de sortir par
ne porte de derriere, pendant que le
Marquis dormoit, & sans qu'aucun Do-
nestique pût s'en appercevoir. La vieil-
e se travestit aussi pour servir d'Ecuyer
a sa Maîtresse, & elles arriverent toutes
leux au quartier du Duc, sans qu'il leur
ût arrivé aucun fâcheuse aventure. Le
antôme d'Ecuyer, qui avoit plus l'air
d'un gardien de Sultanes, que d'un
homme uniforme, annonça son préten-
du Maître sous un nom supposé, mais
qui étoit pourtant connu en *Espagne*,
& le Duc de *Vendôme*, qui est extrê-
mement poli, commanda d'abord qu'on
le fît entrer, & s'excusa même sur ce
que ses indispositions ne lui permettoient
pas d'aller au-devant de lui. Il étoit au lit.

La Marquiſe s'en approcha d'un air déconcerté, qui la fit paroître encore plus belle, quoiqu'elle le ſoit beaucoup. Elle ne paroiſſoit pas avoir plus de quinze ou ſeize ans ſous cet habit d'homme; & le Duc crut voir entrer l'amour dans ſa chambre. Le prétendu cavalier lui fit ſon compliment ſur la liberté qu'il prenoit de venir ainſi troubler ſon repos dans une heure qui étoit un peu indue. Mais, Seigneur, lui dit-il, je ne ſuis pas mon maître, & j'ai pris le temps que j'ai jugé le plus propre pour me dérober à mon pere, & me jetter entre les bras de Votre Alteſſe, pour lui demander ſa protection. Mon pere quitte le parti de *Philippe V.* & veut m'entraîner avec lui dans celui de *Charles*: mais je mourrai plutôt que de manquer de fidélité pour mon légitime Souverain: c'eſt pourquoi je viens vous offrir ma perſonne, & vous prier de me donner occaſion de ſignaler mon zele, & de me défendre contre la violence de mes parents. Le Duc de *Vendôme* charmé du diſcours de ce jeune Seigneur, & plus

icore de ſa petite figure, en oublia
ndant quelques moments ſa goutte &
gravelle; & après l'avoir tendrement
nbraſſé : vos ſentiments ſont trop
aux, lui dit-il, pour ne pas mériter
on admiration; j'en rendrai compte au
oi, qui ne manquera pas de récom-
nſer votre fidélité. Cependant puiſ-
ie vous voulez bien me perſuader que
us faites quelque cas de mon amitié,
vous la donne toute entiere : mais ce
ra, s'il vous plaît, comme on dit, à
charge d'autant, & à condition que
us me donnerez auſſi la vôtre. Notre
noureuſe Marquiſe ne demandoit pas
ieux; ainſi, ſans déclarer le ſecret de
n ſexe, qu'elle croyoit que le Duc
oit pénétré, elle lui fit les proteſta-
ns du monde les plus tendres, & l'aſ-
ra d'une fidélité inviolable. Il faut,
t alors le Duc, que, pour cimenter
tre amitié, nous buvions à la ſanté
Roi; vous devez être fatigué de vo-
courſe, ainſi nous pourrons, je crois,
en faire médianoche. Là-deſſus il ſe
apporter un paté de venaiſon, des

jambons de *Laontan*, des mortadelles, & quelques autres choſes de cette nature, avec du vin de *Champagne*, & du muſcat de *Frontignan*. On but à la nouvelle connoiſſance, & le Duc fit paroître tant de joie & tant d'empreſſement que la Marquiſe en auguroit à merveilles ; & ce qui lui fit le plus de plaiſir, fut l'ordre que ce Prince donna pour qu'on dreſſât un petit lit dans la ruelle au jeune Eſpagnol, diſant qu'il vouloit veiller lui-même à ſa ſûreté. Dès que cet ordre eut été exécuté, & que le petit repas impromptu fut fini, les Valets ſe retirerent, & la Marquiſe crut que le dénouement de la piece approchoit. Il arriva effectivement bientôt après ; mais non pas comme elle l'avoit imaginé, car la connoiſſance de ſon ſexe changea de beaucoup l'eſpece chez le Duc, qui, bien loin de profiter d'une bonne fortune qui venoit ainſi ſe jetter dans ſes bras, ſentit à cet aſpect réveiller & goutte & gravelle, & qui après s'être excuſé là-deſſus auprès de la belle, lui fit un diſcours fort éloquent, pour lui faire com-

rendre les conſéquences de la démar-
he qu'elle venoit de faire, & combien
l étoit important de la réparer au plu-
ôt, en s'en retournant chez ſon mari,
ui, étant un des plus attachés au parti
le *Philippe*, ne méritoit pas d'être
raité en ennemi. L'intérêt du Roi, le
'ôtre, ni le mien, diſoit-il à cette belle
ffligée, ne permettent pas que vous
eſtiez plus long-temps ici : ce ſeroit
nettre les armes dans les mains de vo-
re époux, & lui fournir des raiſons
lus que légitimes de cauſer quelque
ouvelle révolution dans le Pays, en ſe
oignant aux Rebelles ; ainſi, Madame,
il faut, s'il vous plaît, prévenir ce mal-
heur & ceux qui pourroient vous arri-
ver à vous-même par la jalouſie de vo-
tre mari, en retournant chez vous avant
qu'il ſe ſoit apperçu de votre eſcapade :
car, encore un coup, je ne ſuis ni en
droit ni en état de vous mettre à cou-
vert de ſon reſſentiment. Vous me pro-
mettiez bien, il n'y a que quelques mo-
ments, repliqua-t-elle, de me garantir
de celui de mes parents, & de me dé-;

fendre contre toute la terre, d'où vient ce refroidiſſement ? Madame, dit le Duc, quand je vous regardois comme fils d'un ſujet rebelle, je pouvois vous protéger contre les ennemis du Roi ; mais je ne puis pas traiter de même ſes amis. D'ailleurs je ne voyois en vous qu'un fort joli cavalier, & non pas la femme d'autrui ; & tous ceux qui me connoiſſent vous diront que je ſuis fort ſcrupuleux là-deſſus, & que ce ne ſeront jamais les femmes qui cauſeront ma perte : ainſi, Madame, il ne faut pas, s'il vous plaît, balancer à prendre votre parti. La belle ſe mit à pleurer, voulut ſe poignarder, & dit les choſes du monde les plus touchantes, qui ne furent pourtant pas capables d'attendrir le Duc, ni d'ébranler ſa vertu ; & tout le tempérament qu'il apporta à la choſe, fut d'envoyer promptement un homme de confiance au Marquis de *** avec ordre de ſe faire introduire dans le moment auprès de ſon lit, & de lui dire de venir le trouver inceſſamment pour choſe très-preſſée, & de ne lui donner qu'à

peine le temps de s'habiller, ſans lui laiſſer celui de parler à perſonne, ni de ſortir de ſa chambre que pour s'en venir au plutôt, & enfin, ſous prétexte que les moments étoient précieux, de ne le point quitter qu'il ne l'eût amené. L'Envoyé s'acquitta à merveilles de ſa commiſſion : car lorſque le Marquis voulut, avant de ſortir, paſſer dans l'appartement de ſa femme pour lui dire adieu, ne ſachant pas s'il reviendroit bientôt, & ſi on ne l'enverroit point joindre quelques troupes : Seigneur, lui dit ce fidele Agent du Duc de *Vendôme*, laiſſez dormir Madame votre épouſe, vous devez être occupé d'un ſoin plus important que de celui de faire l'amour ; il s'agit de l'intérêt du Roi, & Son Alteſſe ne vous manderoit point à l'heure qu'il eſt ſi les affaires n'étoient d'une nature à ne pouvoir ſouffrir de retardement. Le Marquis n'eut garde d'inſiſter à vouloir faire le bon mari ; & aimant mieux paroître bon courtiſan, il courut au quartier du Duc. Ce Prince avoit déja fait paſſer la Marquiſe dans une autre cham-

bre avec ſon Ecuyer, & avoit donné ordre qu'on les eſcortât juſqu'au lieu où elles voudroient aller, pendant qu'il amuſeroit le mari. Il le tint très-long-temps auprès de lui, pour faciliter la retraite de ſa femme; & après l'avoir conſulté ſur des avis qu'il prétendoit avoir reçus de *Madrid*, il lui permit de faire la ſienne, quand il crut qu'il le pouvoit faire avec ſûreté. Les Dames s'étoient fait mener aſſez près du Jardin, & étoient rentrées par le même endroit par où elles étoient ſorties, & avec auſſi peu de bruit; on avoit dépouillé tous les ornements maſculins, & la Marquiſe étoit déja dans ſon lit lorſque ſon mari rentra chez lui : il fut d'abord à ſon appartement lui conter ſon aventure, & le regret qu'il avoit eu de ſortir ſans la voir. La Dame admira la prudence du Duc de *Vendôme*; & quoiqu'il l'eût renvoyée ſans conſolation, & qu'elle fût fort mal édifiée de ſa galanterie, elle ne laiſſa pas de lui ſavoir bon gré des ménagements qu'il avoit eu ſoin de garder, & convint en elle-même, que s'il

étoit mauvais amant, il étoit du moins fort honnête homme. On n'a pas jugé à propos de nommer l'endroit où cette ſcene s'eſt paſſée, de peur de démaſquer les acteurs. Cependant, malgré toutes les précautions & la diſcrétion du Duc, on n'a pas pu empêcher que l'aventure n'ait été ſue; & on me l'a écrite d'*Eſpagne*, avec toutes ſes circonſtances. On me mande même que la Marquiſe s'eſt retirée dans un Couvent, ſous quelqu'autre prétexte; mais que c'eſt pour ſe mettre à l'abri du reſſentiment de ſon époux, à qui des indiſcrets avoient conté la choſe, & qui, malgré les ſoins que le Duc de *Vendôme* avoit pris pour l'en déſabuſer, en avoit pris des ſoupçons dont la femme craignoit les ſuites. Il me ſemble même qu'elle avoit aſſez de raiſon de les craindre : car quoiqu'elle ne fût pas criminelle, comme ce n'étoit pas ſa faute, elle l'étoit toujours de volonté; & je crois que c'eſt l'intention qui fait le crime. Meſſieurs les maris ne ſont pas traitables ſur ce chapitre en *Eſpagne*, &

pour le moindre ſoupçon on ne fait pas de façon de poignarder une femme dans ce Pays : ainſi la Marquiſe de *** a fort prudemment fait de ſe mettre à couvert de l'orage ; & nous ſommes bien heureuſes de ce que les hommes ſont ici plus traitables : ſans cela, quel carnage ! & que l'on verroit de femmes poignardées à *Paris* ! Voilà tout ce que j'ai appris des nouvelles publiques & particulieres d'*Eſpagne*. Si avant d'avoir fini ce Mercure je puis en ſavoir davantage, vous pouvez compter que je vous en ferai part : il eſt temps de venir à l'Enigme de ce Mercure : voyez ſi vous la devinerez auſſi bien que celle de la *Guittarre*.

ENIGME.

MON pere me conçoit, & ma mere m'enfante,
Ainſi que *Jupiter*, du creux de ſon cerveau ;
Et pour ne perdre pas le fruit de leur attente,
Ils me couchent d'abord ſur une foible peau.
Je n'y ſubſiſte encor que par quelque peu d'eau ;
Je danſe en ma naiſſance, & parois ſi contente,
Que de mes pieds & mains plus menus qu'un fuſeau,
Je tourne inceſſamment d'une façon charmante.
Mes pas ſont meſurés, je ne vais qu'en cadence :
Cependant de mon art admirez la puiſſance,

On me court bien ſouvent ſans pouvoir m'accrocher:
On me voit, on me tient, & ſi pourtant j'échappe;
Quelquefois ſans effort le plus foible m'attrappe,
Et toujours mon deſtin me force à me cacher.

Vous n'avez qu'à exercer votre bel eſprit. On écrit d'*Irlande* qu'il y a eu un tumulte à *Dublin*, & que certaines gens ont crié dans les rues, *maudit ſoit le Docteur Sacheverel & ſes adhérents*, & cent choſes de cette nature; après quoi ils ont caſſé les vitres de ceux qui ſont de cette faction. Tout cela marque que les *Wighs* ont encore leurs partiſants dans ce Pays: on travaille à prévenir de pareils déſordres en puniſſant ceux qui les ont excités, & l'on a porté plainte là-deſſus à la Régence. Le 15 de Novembre on célébra à *Londres* le jour de la naiſſance du feu Roi *Guillaume*, & de ſa deſcente en *Angleterre*. On arbora l'Etendard Royal: on fit des feux de joie & des illuminations, & quelques jours après on recommença les mêmes réjouiſſances pour l'anniverſaire de la conſpiration des Poudres. Vous ſavez, ſans doute, ce que c'eſt que cette conſ-

piration : elle fut faite contre *Jacques I*, Biſaïeul de la Reine à préſent régnante, & contre tout le Parlement que l'on avoit réſolu de faire ſauter de compagnie, par le moyen des mines qu'on avoit pratiquées au-deſſous du lieu où ils étoient aſſemblés. La mine fut, comme on dit, éventée. Toutes ces illuſtres perſonnes échapperent au péril qui les menaçoit. L'auteur d'un attentat auſſi horrible fut pris & exécuté; & bien-loin de ſe repentir, il pouſſa la rage juſques à dire, qu'*il n'étoit pas fâché de mourir, mais de mourir ſans avoir réuſſi dans ſon projet.* Je ne vous dirai point ni qui étoit ce ſcélérat, ni d'où il venoit; car vous pouvez le ſavoir d'ailleurs; & cette aventure ne nous fait pas aſſez d'honneur pour que je doive m'attacher à la circonſtancier. Quoi qu'il en ſoit, on célébre à *Londres* le jour de cette délivrance, comme à *Genève* celui de l'*Eſcalade*, & comme les Juifs célébrent leur jour du *Purin*. Les réjouiſſances de *Londres* ne ſe ſont pas encore bornées-là, on en a fait de fort

grandes

grandes pour les heureux ſuccès des Alliés pendant la Campagne qui vient de finir : toutes les cloches ont été miſes en branle : on a tiré les canons, & fait de très-beaux feux d'artifice : la Reine revint exprès de *Hamptoncourt* au Palais de *S. James*, pour aſſiſter en perſonne à cette cérémonie.

Le 25 Novembre à onze heures & demie du ſoir, M. *Spanheim*, Ambaſſadeur extraordinaire du Roi de *Pruſſe*, mourut à *Londres* âgé de 82 ans, généralement regretté. Comme il a reſté pluſieurs années à *Paris*, on l'y regrette auſſi beaucoup ; il étoit fort eſtimé partout à cauſe de ſon intégrité, de ſon grand ſavoir, & de mille beaux talents qu'il poſſédoit, auxquels il joignoit beaucoup de piété, & une grande charité pour les pauvres ; il recommanda en mourant que ſon corps fût enterré auprès de celui de feue ſon épouſe dans l'Abbaye de *Weſtminſter*, ce qui a été exécuté. M. *Spanheim* étoit de *Geneve*, d'une famille où le ſavoir étoit annexé : il avoit un frere dont les écrits ſont

très-estimés, & qui fut un des plus célébres *Docteurs* de *Leyde*. Celui qui vient de mourir avoit passé toute sa vie dans le *Ministere* sous le défunt Electeur de *Brandebourg*, & sous le Roi de *Prusse* à présent régnant, tant à la Cour de *France*, qu'à celle d'*Angleterre*, & s'étoit également bien acquitté par-tout de ses devoirs, préférant le plaisir de faire honneur à son Maître, à celui de thésauriser. Madame la Marquise de *Montandre*, sa fille, en sera un peu moins riche; mais aussi elle a la consolation de voir que son pere a mérité les éloges de toute la terre. La Reine d'*Angleterre* a honoré sa mémoire par une marque de distinction tout-à-fait particuliere; car elle a envoyé à Madame la Marquise de *Montandre* le présent qu'elle auroit fait à M. *Spanheim*, si son Maître l'eût rappellé, prétendant que son départ pour l'autre monde devoit lui procurer le même avantage, & regardant la mort de ce *Ministre* comme son audience de congé.

On a inséré dans la Gazette de cette

/ille, un avertiſſement ſigné par M. de
. *Jean*, Secrétaire d'Etat, portant que
quelque perſonne mal intentionnée ayant
ôté & emporté de groſſes chevrettes de
er qui ſoutenoient la charpente du cin-
re occidental de l'Egliſe de *S. Paul*,
ſa Majeſté avoit eu la bonté de promet-
re le pardon de ce crime à toute per-
ſonne qui y a eu part, & qui révélera
es complices, atteints & convaincus;
& outre cela une récompenſe de cin-
quante livres ſterlings pour la décou-
verte. On dit que ceux qui ont commis
ce crime, avoient eu deſſein de faire
omber la charpente de cette Egliſe le
our du *Te Deum*, ſuppoſant que la
Reine y aſſiſteroit. Cependant pluſieurs
Architectes, & autres perſonnes entен-
lues, ayant viſité cette charpente, ont
aſſuré que quand elle ſeroit venue à
omber, elle n'auroit fait aucun mal à
ceux qui étoient dans l'Egliſe, parce
que la voute qui eſt au-deſſous eſt plus
que ſuffiſante pour la ſoutenir. Ce qui
fait croire que ceux qui ont enlevé les
chevrettes avoient un tout autre deſſein

que celui qu'on leur impute, & cet accident ſert de prétexte aux gens mal intentionnés pour faire tomber le ſoupçon d'un crime auſſi odieux ſur des perſonnes qu'ils ont tâché de rendre ſuſpectes au Gouvernement, & auxquelles ils ont deſſein de nuire ; comme cela paroît par un libelle très-malin qui a été publié, malgré la perquiſition qu'on a ordonné de faire contre tous les Auteurs des libelles ſcandaleux.

Il a paru en *Angleterre*, dans la Province de *Cantorbery*, une femme toute extraordinaire, & qui ſe vante de guérir toutes ſortes de maladies, par le moyen de quelques drogues qu'elle donne *gratis* : & ce qu'il y a de particulier, c'eſt que non-ſeulement elle ne prend point d'argent de ſes remedes, mais qu'au contraire elle fait des charités conſidérables à ſes malades, afin qu'ils puiſſent ſe nourrir commodément pendant le temps de la cure ; ce qui fait que quantité de pauvres ſe mettent entre ſes mains, & que pluſieurs s'en louent. Cette femme ne paroît pas avoir

lus de vingt ans, & en accuſe quelque ois quatre cens. Elle eſt belle comme e beau jour, parle toutes ſortes de Lan- ues, ſans qu'on puiſſe connoître à ſon ccent quelle eſt celle qui lui eſt la plus aturelle. Elle ſe dit tantôt d'un Pays, antôt d'un autre, & ne répond jamais le même lorſqu'on lui fait des queſtions; & cela parce qu'elle ne veut point dire ui elle eſt : car lorſqu'on lui fait voir u'il y a de la contradiction dans ſes ré- onſes, elle dit fort naturellement, que n'ayant pas envie de dire qui elle eſt, ni d'où elle vient, elle ſe divertit à inventer tous les jours des contes différents pour amuſer les curieux, n'étant point obligée de contenter leur curioſité. Elle eſt auſſi extraordinaire dans ſon ajuſtement que dans ſes manieres. Elle porte un juſtaucorps d'homme, avec une jupe, de même que nos Princeſſes lorſqu'elles vont à la chaſſe : mais ſous cette jupe elle a des culottes. Son juſtaucorps eſt ouvert de maniere qu'il laiſſe voir la plus belle gorge du monde: de grands cheveux blonds flottent à

groſſes boucles là-deſſus ; & lorſqu'elle ſort, elle met un voile & un chapeau ſur ſa tête. C'eſt ainſi qu'elle court les champs, comme autrefois Medée, pour cueillir des ſimples. Et quoiqu'elle ſoit tous les jours expoſée à l'ardeur du Soleil, elle a pourtant le teint d'une beauté enchantée. Trois filles la ſervent avec le même reſpect que ſi elle étoit une Reine, & lui gardent un ſecret inviolable. Cependant tout ce myſtere avoit extrêmement intrigué les peuples. Les uns, donnant dans le merveilleux, prétendoient que c'étoit-là ce qu'on appelle le *Juif-errant*, ou du moins quelque nouvelle Prophéteſſe ; d'autres, croyant raiſonner plus juſte, aſſuroient que c'étoit le Prince de *Galles*, ou du moins quelqu'un de ſa faction, qui vouloit par des bienfaits attirer le petit peuple dans ſon parti, afin de cauſer par ce moyen quelque révolution dans le Pays. Sur ces diverſes conjectures, on ſaiſit la belle Dame, & elle riſquoit d'aller au pilori, comme les Prophetes Camiſards, ſi elle n'avoit pas eu aſſez d'éloquence

pour faire voir que n'ayant fait tort à perſonne, & ne s'étant point ingérée de dogmatiſer, ni de parler d'affaires d'Etat, on ne pouvoit ſans injuſtice la retenir en priſon. Les pauvres qu'elle avoit aſſiſtés crierent hautement contre un pareil procédé; & comme on ne pouvoit point former d'accuſation contr'elle, on la mit en liberté. Elle a fait plus de ſéjour dans la Province de *Cantorbery* que dans les autres endroits d'*Angleterre*, parce qu'elle y a trouvé une plus grande quantité d'herbes qui lui ſont néceſſaires, & qui ſont toute ſon occupation : car elle paſſe preſque tout ſon temps à les cueillir, ou à les éplucher. Au reſte, elle ne mange preſque jamais : & des gens m'ont aſſuré qu'ils avoient été avec elle trois jours de ſuite, pendant leſquels elle n'avoit pas mangé un ſeul morceau de pain ; mais en revanche, elle boit beaucoup de vin & de brandevin, ſans que ces liqueurs fortes altérent ſa ſanté, ni faſſent impreſſion ſur ſon beau teint. Elle loge toujours dans les meilleurs Caba-

rets, où elle fait belle dépenſe, donnant l'or à pleines mains : ce qui me fait croire que c'eſt une perſonne extrêmement riche, qui aime la vie ambulante & à intriguer les gens, & qui dépenſe ſon bien à ce petit jeu : car, comme dit certain Poëte, *ſua cuique voluptas.* Quoi qu'il en ſoit, voilà le fait, & il n'y a pas moyen de développer ce myſtere ; pas même de s'éclaircir du ſexe de cette perſonne : car quoiqu'elle ait les manieres fort libres, & que quantité de grands Seigneurs lui aient fait la cour, ils n'ont pourtant pu la connoître que très-ſuperficiellement.

Mylord *Griffin* eſt mort le 21 de Novembre à la Tour de *Londres*, où il étoit détenu depuis la tentative que le Prince de *Galles* avoit faite pour deſcendre en *Ecoſſe*, dans laquelle il avoit eu part : ainſi, comme criminel de haute-trahiſon, il n'auroit pu éviter le ſupplice, ſi la Reine n'avoit ſuſpendu l'exécution, à cauſe de ſon grand âge, & ne lui avoit donné par-là le moyen d'acheyer en priſon le peu de jours qui lui

ſtoient. Mylords *Cuper*, *Somerſet* & au-es Seigneurs dépouillés de leurs Char-es, ne laiſſent pas d'aller de temps en emps à *Hamptoncourt*, & ſont très-ien reçus de la Reine, qui y a fait ſon éjour ordinaire pendant tout l'été. On ſſure qu'elle paſſera l'hiver au Palais de *S. James.*

On a publié à *Londres* certain rêve qu'on prétend que ce Monarque a fait ; c'eſt une hiſtoire renouvellée auſſi bien que le jeu de l'*Oie* : car on dit que la choſe eſt arrivée il y a environ quinze ans ; & l'on produit des Gazettes de ce temps dans leſquelles on promet, de la part du Roi, deux mille piſtoles à ceux qui donneront une juſte explication de ce rêve, qui étoit à peu-près comme celui de *Nabuchodonoſor* : car on dit que le Roi s'étant endormi dans ſon caroſſe en allant de *Verſailles* à *Marly* avec Madame de *Maintenon*, il avoit cru voir tout d'un coup une épaiſſe fumée qui s'élevoit de la terre & obſcurciſſoit l'air, & que cette fumée avoit produit une grande quantité de petits hommes

noirs ſemblables à des Forgerons, & un grand homme à leur téte monté ſur un cheval pie, fait ſur le modele de ceux de l'Apocalypſe : que ce Chef, ou paroiſſant tel, avoit une Couronne fort brillante ſur ſa tête, un juſtaucorps de deux couleurs différentes, une botte de fer, & l'autre de plomb, des éperons qui n'étoient pas non plus uniformes, & un ſabre de bois à la main : il ſe tenoit au milieu de la troupe enfumée, qui après s'être ſéparée par bataillons, forma un des plus rudes combats qu'on eût vu, & ſi terrible, que preſque tous les combattants y périrent : le reſte fut enveloppé par le même tourbillon qui l'avoit produit quelques moments auparavant. & englouti dans la terre avec le cheval & le cavalier bigarré ; après quoi l'air redevint ſerein, & le Roi crut être dans une très-belle forêt pleine de bêtes fauves. & il ſe réveilla en criant : *tue*, *tue*, *la chaſſe eſt bonne*. En prononçant ces mots il arriva à *Marly*. & conta ſon rêve à toutes les perſonnes qui avoient été du voyage : on le trouva ſi

articulier, qu'il ſouhaita que quelqu'un
ût en donner l'explication ; & ce fut
lors que la Gazette promit la récom-
enſe dont je viens de parler. Je ne ſais
cette hiſtoire eſt vraie ou fauſſe ; mais
e ſais bien qu'on m'a fait voir cette Ga-
ette où il en eſt parlé, & que les Hu-
uenots la gardent ſoigneuſement pour
rouver la vérité de ce rêve, auquel un
le leurs martyrs, appellé *Brouſſon*, a
loné une explication qui leur eſt favo-
able ; & comme ils croient voir préſen-
entement beaucoup de diſpoſition à
ette explication, ils ont eu ſoin de la
aire imprimer avec le rêve, & cette
ſpece de petit Livre ou Brochure s'eſt
rès-bien vendu à *Londres*, où on le
rioit publiquement dans les rues. Mais
e ne ſonge pas que vous direz peut-être
le moi, ce que diſoient les freres de
Joſeph, lorſqu'ils l'appelloient conteur
le ſonges : car je vous ai parlé le mois
paſſé de celui de *Guſtave-Adolphe*, &
n voici un autre, coup ſur coup, que
e viens vous conter. N'allez pas, s'il
vous plaît, me traiter de rêveuſe, car

ce n'eſt pas moi qui les fais, & ce ſeroit mal payer le ſoin que je prends de ramaſſer par-tout ce qui me paroît propre à vous réjouir pour pouvoir vous en faire part.

Il s'agit à préſent de vous faire des queſtions, & une aventure arrivée au Couvent de la *Raquette*, Fauxbourg *Saint Antoine*, me fournira matiere à cela. Une jeune Religieuſe de ce Monaſtere, qui n'avoit pas encore vingt ans, fut attaquée d'un mal ſi violent, qu'on appella le Médecin *Hollandois* pour tâcher d'y apporter du remede. Je connois ſon mal, dit le Docteur, après l'avoir examinée : il me ſeroit même très-aiſé de la guérir ; cependant il faut qu'elle meure, parce que les Loix, & ſa Regle, ne me permettent pas de lui donner les ſecours dont elle auroit beſoin. Elle expira en effet quelques heures après, & l'on demande là-deſſus.

Queſtion Théologique.

Si, comme c'eſt l'attention qui fait le crime, on ne pourroit point, en dirigeant

igeant la ſienne, ſauver la vie à une erſonne, & ſi même on ne le doit pas n conſcience, pourvu que le cas ſoit el que je viens de l'expoſer dans l'aven- ure de la petite Nonnette.

Autre Queſtion.

On demande quelle eſt la femme qui rouve le mieux ſa tendreſſe, de celle lont la jalouſe délicateſſe ne ſauroit ouffrir de concurrente, ou de celle qui, préférant la ſatisfaction de ſon amant à on propre intérêt, lui produit de jeu- es appas lorſque les ſiens ſont trop fa- anés pour pouvoir le ragoûter. Cette queſtion a été agitée depuis peu à la Cour; je vous laiſſe le ſoin de la décider.

Autre Queſtion Théologique.

On demande s'il vaut mieux cacher, ous un *decorum* bien gardé, une con- luite irréguliere, que d'être réguliére- nent vertueuſe avec des manieres aiſées, & ſur leſquelles la malignité du ſiecle ourroit tirer de fauſſes conjectures. ous m'allez renvoyer à la *Sorbonne*

pour la déciſion de tous ces divers cas de conſcience : mais j'aime mieux m'en rapporter à vous. *Buſſi* s'eſt expliqué là-deſſus autrefois, en diſant que *ce n'eſt pas l'amour qui nous perd, mais la maniere de le faire.* Mais, à vous parler franchement, je ne crois pas que *Buſſi* fût le meilleur *Caſuiſte* du monde, & je n'aurois pas voulu le prendre pour mon Directeur de conſcience. Ce n'eſt pas ſeulement à *Londres* où l'on a fait des réjouiſſances publiques pour les ſuccès des Alliés, les *Hollandois* ont auſſi célébré notre défaite, & ont ordonné dans toutes les ſept Provinces un jeûne & des actions de graces ſolemnelles, pour remercier le Ciel de la protection qu'il a accordée à leur chere Patrie, & des bénédictions qu'il a répandues ſur leurs armes, défendant, ſous peine de très-fortes amendes, à toutes perſonnes de contrevenir là-deſſus aux Ordonnances de l'Etat. On doit enſuite tirer le canon, faire des feux de joie : & le trois de ce mois eſt le jour marqué pour cette fête, à laquelle les Princes *Eugene & Mal-*

ourough pourront aſſiſter : car on m'é-rit de la *Haye* qu'ils y ſont arrivés, & ju'on les a reçus avec les acclamations ju'ils ont bien méritées. Les change-nents arrivés en *Angleterre* & le pou-oir des *Toris*, nous faiſoient eſpérer jue Mylord *Malbourough* n'auroit plus ı l'avenir le commandement de l'Ar-née, & nous avions tout lieu de croire jue cela changeroit la conſtellation ; nais il y a apparence que nos ennemis ont fait les mêmes réflexions ; car ils n'ont garde de confier le deſtin des Al-iés en d'autres mains, & c'eſt à ce fléau le la *France*, que notre perte eſt réſer-vée ; il ſemble que la victoire eſt à ſes gages, & l'on n'a jamais vu une conſ-tance de bonheur pareille à celle qui 'accompagne depuis le commencement le cette guerre. Les armes n'ont jamais été journalieres entre ſes mains, com-ne elles l'ont été autrefois dans celles les plus grands Généraux. Les *Condé* & les *Turenne* ont éprouvé les interca-dences de la fortune ; & *Malbourough* plus heureux, peut ſeul dire comme *Cé-*

ſar, au retour de chaque campagne, *je ſuis venu*, *j'ai vu*, *j'ai vaincu* : auſſi nos ſoldats en ſont ſi épouvantés, que ſi le nom de *Don Japhet* valoit une colonie, on peut dire avec plus de raiſon que celui de *Malbourough* vaut une armée ; car il met la terreur dans la nôtre, nous fait trembler juſques dans *Paris* ; & je crois que les fiacres & les porteurs de chaiſes n'auroient, pour faire écarter la foule qui les embarraſſe ſouvent dans les rues, qu'à crier : *Malbourough*, au lieu de *gare*, je ſuis ſûre que tout le monde s'enfuiroit d'abord.

Comme les partis des ennemis viennent de temps en temps faire des courſes aſſez près d'ici, on a ordonné aux Mouſquetaires d'aller la nuit en patrouille dans toutes les rues de *Paris*, pour veiller à notre ſûreté, & ſur ce prétexte ils vont auſſi chemin faiſant en bonne fortune. Il y en eut un ces jours paſſés à qui il arriva une aventure aſſez plaiſante. Il avoit trouvé le ſecret de ſe gliſſer ſans bruit dans la maiſon de ſa Maîtreſſe, & s'étoit même introduit dans ſa

chambre : la chandelle étoit éteinte : on parloit auſſi bas que l'on le pouvoit ; la mere s'apperçut que ſa fille n'étoit pas ſeule. Elle cria : qui eſt-là ? Et comme le galant ne jugea pas à propos de répondre, & qu'elle n'étoit pas d'humeur de laiſſer paſſer la choſe ſous ſilence, elle s'aſſura de la porte, & appella pour avoir de la lumiere, comptant que le *Mouſquetaire* ne pouvoit ſortir que par-là, & qu'à coup ſûr on le trouveroit dans la maiſon : mais elle avoit oublié que le proverbe dit : *il faut paſſer par-là, ou par la fenêtre.* Le galant prit le dernier parti, ſachant bien que s'il étoit découvert, on lui feroit prendre ce chemin-là ; ainſi il aima mieux riſquer ce ſaut, tout périlleux qu'il étoit, que de ſe livrer aux fureurs d'une mere intraitable, & à la merci d'une troupe de Valets, gens d'ordinaire fort peu compâtiſſants, & qui ne l'auroient aſſurément pas ménagé. L'intérêt de ſa belle eut peut-être autant de part que le ſien à cette généreuſe réſolution. Quoi qu'il en ſoit, il ne balança pas à l'exécuter ;

& quoique la hauteur de l'appartement rendît le précipice très-profond, il franchit le pas avec un courage héroïque, & s'élança dans la rue, pendant que la trop fâcheuse mere s'amusoit à des recherches inutiles, & qu'à la tête de tout son Domestique & une bougie à la main elle fouilloit tous les coins & recoins de sa maison, dans la même intention que *Diogene*, & sans pouvoir découvrir aucun vestige de genre humain, quoiqu'elle eût entendu parler & même marcher dans la chambre de sa fille. Son étonnement étoit terrible ; & à moins d'avoir recours à l'enchantement, la chose paroissoit incompréhensible : la belle de son côté, revenue de ses premieres alarmes par l'inutilité de cette recherche, en avoit de terribles pour la vie de son amant ; & se doutant bien de la route qu'il avoit prise, elle ne douta point qu'il n'eût péri dans cette expédition. Mais elle se trompoit, l'amour lui avoit prêté ses aîles, & il étoit arrivé heureusement dans la rue par la voie de l'air, sans qu'il lui fût ar-

ivé d'autre accident que de s'être un peu froiſſé le corps, & d'avoir crotté ſon ſurtout : mais un pauvre malheureux, que quelque néceſſité naturelle avoit obligé de ſe ranger contre le mur de cette maiſon, fut la dupe de l'aventure. Le *Mouſquetaire* lui tomba ſur le corps, & peu s'en fallut qu'il ne le tuât. Il en fut pourtant quitte pour quelques contuſions, & pour une frayeur terrible. Il crut que le Ciel tomboit, & fit des cris ſi effroyables que tout le quartier en fut allarmé. Le ruſé *Mouſquetaire* prit la balle au bond, & frappant de toute ſa force à la porte de ſa belle, il demanda à parler à la mere, & dès qu'elle parut : Madame, lui dit-il tout eſſouflé, je vous demande pardon de venir dans une heure auſſi indue que celle-ci : mais outre que j'ai jugé, en voyant de la lumiere au travers de vos vitres, que vous n'étiez pas encore couchée ; outre cela, dis-je, je me ſuis cru obligé de vous avertir qu'un homme vient de ſauter par vos fenêtres ; il eſt tombé à mes pieds dans le temps que

je paſſois : & comme nous ſommes obligés de veiller pour la ſûreté publique, & que la conſidération que j'ai pour vous me fait intéreſſer plus particuliérement en la vôtre, j'ai cru que mon devoir m'obligeoit à paſſer par-deſſus les regles de l'auſtere bienſeance, pour vous donner un avis auſſi important. L'homme eſt encore à votre porte, tout étourdi de ſa chûte, & il vous ſera aiſé de ſavoir de lui quel étoit ſon deſſein : cependant il eſt bien aiſé de juger qu'il n'en avoit pas de bons. Pendant ce diſcours, la belle ne pouvoit ſe laſſer de regarder ſon amant, dont la vue lui avoit fait reprendre ſes eſprits, que la frayeur avoit diſſipés quelques moments auparavant. Elle ne pouvoit comprendre comment il avoit pu faire pour ſe garantir d'un péril comme celui-là. Cependant la mere courut dans la rue, où l'innocent accuſé, qui avoit toutes les côtes fracaſſées, crioit miſéricorde. Il crut qu'on venoit à ſon ſecours, & il commençoit à implorer celui de la Dame, lorſqu'une troupe de Valets ſe jet-

terent impitoyablement ſur lui, & à grands coups de pieds dans le derriere, le firent entrer dans la cour. Le *Mouſquetaire*, faiſant la fonction de Commiſſaire, l'interrogea dans toutes les formes. Le pauvre diable nia toujours le fait. On fut d'avis de le livrer entre les mains de la Juſtice ; mais après avoir raiſonné, le *Mouſquetaire* opina à le livrer à ſa mauvaiſe deſtinée. Il vous en coûtera de l'argent, dit-il à la Dame, & bonne comme vous êtes, vous ſerez fâchée de l'avoir fait pendre. Il n'a rien volé, ainſi je crois qu'il ſuffira de joindre quelques coups de bâton aux contuſions qu'il a déja, & de lui donner la clef des champs. Ce ſentiment fut ſuivi, & la ſentence exécutée ſur le champ par une troupe de Valets, qui avoient le bras bon & le cœur fort peu tendre ; après quoi le patient fut mis à la porte. Le *Mouſquetaire* prit congé de la Dame, & chacun prit le parti de s'aller coucher. Je ne vous dirai point ce que devint ce malheureux, car je n'en ſais pas davantage : il ſuffit que je vous

donne cette hiſtoire pour très-véritable, puiſque je la tiens d'original. Les *Mouſquetaires* ne ſont pas les gens du monde les plus ſecrets, ainſi il ne vous doit pas paroître étonnant que celui-ci ait fait confidence à quelqu'un d'une aventure auſſi cavaliere. On m'objectera peut-être qu'il eſt contre la vraiſemblance, que l'accuſé n'ait pas uſé de repréſailles, en accuſant ſon accuſateur, d'autant mieux qu'il pouvoit le faire avec juſtice. Mais je réponds, qu'outre que l'obſcurité de la nuit & ſon étourdiſſement l'avoient ſans doute empêché de le remarquer, il ſe peut encore qu'il le dît, & qu'on ſe moqua de cette récrimination. L'aventure de notre Mouſquetaire m'a un peu égarée de ma route; car je n'ai pas encore ſatisfait aux regles qu'on eſt obligé de ſuivre dans un Mercure. Il doit vous revenir des Chanſons & des Bouts rimés, des Queſtions & des Enigmes. Comme les Couplets que j'ai à vous donner ont été faits à la louange de *Mylord Malbourough*, je devois les avoir placés dans l'endroit où

je vous ai parlé de lui ; pardonnez-moi le dérangement, & mandez-moi comment vous vous ſerez accommodée de la Poéſie & de la Muſique Hollandoiſe. Les Chanſons ont été faites à la *Haye* pour l'arrivée du Duc, au retour d'une Campagne qui vient de mettre le comble à ſa gloire.

CHANSON.

MALBOUROUGH revient dans ces lieux,
Toujours ſuivi de la victoire.
Joignons-nous pour chanter ſa gloire.
Elevons ſon nom juſqu'aux Cieux,
Et que les Filles de Mémoire,
De ce Héros victorieux,
Célébrent à jamais l'hiſtoire.

Il vient d'élargir nos Frontieres,
Gagner des Provinces entieres ;
Et par des exploits inouis,
Ce Prince, le fléau de la France,
A ſû cauſer la décadence
Du vaſte Empire de *Louis*.

Ces couplets ayant donné lieu à l'envoi du Mercure, on ne croit pas devoir les ſupprimer.

Sa valeur trouve tout faci'e.
Soumettre la plus forte Ville

N'eſt pour lui qu'un amuſement,
En voici quatre ici pour une ;
Témoin *Douay*, témoin *Bethune*,
Et témoin *Aire* & *S. Venant.*

C'eſt par lui que nos deſtinées
Seront déſormais fortunées ;
Les ris, les jeux & les amours
Vont croître à l'ombre de ſes palmes,
Et c'eſt au ſuccès de ſes armes
Que nous devons nos plus beaux jours.

Il eſt arrivé à la *Haye* une aventure non moins curieuſe. Certain Soldat de fortune, que le caprice du ſort avoit, dit-on, élevé juſques au rang de Colonel, devint amoureux d'une jeune & belle Demoiſelle, & trouva le ſecret de s'en faire aimer. Cette Demoiſelle avoit une mere qui l'adoroit, & qui par conſéquent n'avoit garde de s'oppoſer à ſon inclination ; ainſi la recherche du ſoupirant fut approuvée, le mariage conclu ; & pour en faciliter l'accompliſſement, la dot fut comptée d'avance, & le galant la reçut dès que les promeſſes furent ſignées. Mais dès qu'il fut nanti de l'argent, il ne ſe preſſa plus de finir l'affaire,

l'affaire, & perſuadé qu'il trouveroit le ſecret d'éviter la reſtitution, il chercha à multiplier les êtres, & fit ſa Cour à une vieille Hollandoiſe qu'il croyoit riche. Mais comme dans ce Pays il n'eſt pas permis, non-plus qu'ici, de prendre des femmes par duplicata, il eut ſoin, ſous des prétextes plauſibles, de faire abſenter pour quelques jours ſon accordée & ſa future belle-mere, & pendant leur abſence il épouſa ſa vieille. Dès que les autres furent inſtruites de ſa perfidie, elles ne manquerent pas de revenir au plutôt à la *Haye*, pour en demander raiſon à la Juſtice; & cet infidele n'auroit jamais pu échapper à leurs pourſuites, ni éviter d'être puni ſelon la rigueur des loix, s'il n'avoit trouvé le ſecret de s'en garantir par une trahiſon encore plus odieuſe que la premiere. Les Dames outragées étoient *Françoiſes* & refugiées à la *Haye* pour cauſe de religion. Il leur détacha un refugié, qui, par une hypocriſie damnable, s'étoit maſqué en dévot, & depuis plus d'un an en impoſoit au public par des appa-

rences de piété & de charité, & sur ce prétexte faisoit mille frippouneries dont on n'avoit garde de le soupçonner. Cet homme, tel que je viens de le dépeindre, fut chez les affligées *Françoises*, témoigna prendre beaucoup de part à leur douleur, dit rage de celui qui la causoit, & proposa divers moyens de vengeance. Ces pauvres femmes le regarderent comme un ami que le Ciel leur suscitoit dans leur adversité, & prirent une entiere confiance en lui. C'étoit ce qu'il cherchoit; & quand il y fut parvenu, il songea à exécuter le détestable projet que son bon ami lui avoit donné à conduire, qui fut de produire à ces Dames un prétendu Seigneur Allemand, qui se donnoit un nom très-illustre, & des airs extrêmement opulents. On le fit paroître avec tout le fracas convenable à ce qu'il disoit être; & le fourbe conducteur de cette affaire la fit croire si avantageuse que, de peur de la manquer, on la conclut avec beaucoup de précipitation, & sur la foi de ce malheureux qui disoit avoir été le Gouverneur de M.

e Comte Allemand, & être instruit à
ond de son rang & de ses facultés. On
ut pourtant la précaution de s'informer
hez l'Envoye du Prince, que cet im-
osteur disoit être son Souverain. Mais
ès qu'on nomma le nom de W***,
n sut qu'il étoit des plus illustres du
ays; & tout ce qu'on apprit là-dessus
edoubla les empressements qu'on avoit
le conclure l'affaire. Le prétendu
Comte étoit jeune, & d'une figure as-
ez passable; & quoique la belle eût le
œur prévenu pour un autre, & que
ar conséquent l'amour n'eût pas beau-
oup de part à ce mariage, elle s'y
létermina dans la vue des grands avan-
ages qu'elle espéroit y trouver, croyant
e venger de son infidele par une fortu-
ne au-dessus de celle qu'elle auroit faite
vec lui. La vengeance a beaucoup de
ouvoir sur l'esprit des femmes; ainsi
lle ne manqua pas de faire effet dans
ette occasion. Le mariage se fit : la
nere acheva de se dépouiller dans le
ontrat, où Monsieur le Comte prit har-
iment le nom & les qualités qu'il s'é-

toit donnés. L'entremetteur y ſouſcrivit en ſignant le contrat : & lorſqu'il fut queſtion d'épouſer, il alla certifier la même choſe aux Magiſtrats, diſant qu'il avoit été dans les Terres de ce Gentilhomme, & lui donna un nom, une patrie, une Religion qu'il n'avoit pas : (car quand la choſe a été conſommée, on a découvert que ce prétendu Comte Allemand étoit un petit aventurier de *Bruxelles*, Catholique Romain, au lieu d'être Lutherien ; un gueux qui n'avoit ni ſou ni maille, & un vrai Chevalier d'induſtrie qui ne ſubſiſtoit que par des fripponneries continuelles.) Ainſi ces pauvres femmes ont eu la douleur de ſe voir trompées en tout de la maniere la plus cruelle, & de ſe voir encore blâmées dans le monde pour leur trop grande crédulité. Tel eſt le ſort des malheureux, par le penchant qui nous porte à blâmer plutôt qu'à compâtir. Cependant l'amant perfide n'a eu garde de vouloir perdre le fruit de ſes impoſtures. Il s'eſt fait donner des quittances, par cet indigne mari, des ſommes qu'il avoit reçues de

la mere, & prétend les faire valoir en vertu de ce frauduleux mariage qu'il a fabriqué, sacrifiant une belle & jeune personne au desir qu'il a eu de retenir son bien. On espere pourtant que les Juges seront trop équitables pour laisser triompher le crime, & l'on assure que le véritable Seigneur, dont l'imposteur a eu l'impudence de prendre le nom, est à présent à la *Haye*, où il demande que ce fripon soit pendu. Ce qui pourra bien arriver; je le souhaite; car quoique ces femmes se soient attiré tous leurs malheurs par un peu d'imprudence, il me semble qu'elles en sont trop cruellement punies. Ce qui m'étonne, c'est qu'on dit que la mere a de l'esprit. J'en doute; car on connoît, dit-on, à l'œuvre l'ouvrier; & son esprit l'auroit bien mal servie dans cette occasion. C'est pourtant aux mariages & aux testaments où le génie doit paroître: ainsi je n'ai pas une idée fort avantageuse de celui de cette Dame, & il faut que sa vanité & l'envie de faire la fortune de sa fille, l'aient bien aveuglée. Il y a des femmes

qui n'examinent rien quand il s'agit de satisfaire cette vanité, & qui diroient comme la mere de *Neron*, quelque cher qu'on voulût leur vendre l'élévation de leurs enfants : *n'importe que je meure, pourvu qu'ils regnent.*

Mais, à propos de la *Hollande*, on dit que notre Monarque veut rompre commerce avec les *Hollandois*, & les empêcher de boire de nos vins : mais je ne sais si avec le secours de leur biere, ils ne s'en passeront pas plutôt, que nous ne nous passerons de leur argent. La levée du Dixieme denier n'en produira pas autant qu'on se l'étoit imaginé ; car, outre que tout le monde crie contre, & que cela pourroit bien causer quelque fâcheuse révolution ; outre cela, dis-je, tel Payſan à qui on prendra son bœuf ou sa vache pour payer cette imposition, n'ayant pas le moyen d'en acheter un autre, laissera sa terre en friche, & nos champs, autrefois si fertiles, faute de pouvoir être cultivés, ne produiront à l'avenir que des épines & des chardons. Où prendra-t-on après cela les Dîmes,

les Tailles & autres Droits ? Le Roi ne réguera plus que sur les hommes, à la maniere d'*Espagne*, c'est-à-dire sur des ombres, & tout le Royaume ne sera plus qu'un vaste cimetiere. Voilà l'état où nous réduisent les mauvais conseils qu'on a donnés à Sa Majesté. Les peuples crient si fort là-dessus, qu'on a emprisonné depuis peu dix ou douze Imprimeurs, Libraires ou Colporteurs, qui débitoient sous main des libelles contre le Gouvernement. & des Livres défendus. Le Premier Président de *Bretagne* a eu ordre de partir d'ici en diligence pour se rendre à *Rennes*, afin de soumettre la Province à l'établissement du Dixieme denier, à quoi elle ne paroît pas fort disposée. La *Bretagne* n'est pas seule rebelle ; & les Intendants des autres Provinces ont tous écrit en Cour. qu'ils voyoient fort peu de disposition à obliger les Peuples à supporter patiemment ce nouveau fardeau. On a même semé des billets à l'Opéra & à la Comédie contre cet Impôt. On a fait tout ce qu'on a pu pour découvrir les Auteurs de ces

libelles ; mais il n'y a pas eu moyen. Pendant qu'on les cherche, il y a peut-être quelqu'un qui dit : *Tu n'en ſauras rien, Grand Louis, car j'étois ſeul quand je le fis.*

Malgré tout cela, la Cour ne veut pas en avoir le démenti ; & ſans s'embarraſſer des juſtes murmures des Sujets, on ſonge ſeulement à lever les difficultés qui s'oppoſent à l'exécution de cet Edit. On a même déja commencé à enregiſtrer à l'Hôtel-de-Ville les déclarations des particuliers touchant leurs revenus, ſur le pied deſquels ils doivent être taxés. Les Intendants en font autant dans les Provinces ; & cette obligation où l'on eſt réduit de faire ainſi ſon inventaire de ſon vivant, a quelque choſe de ſi rude, que perſonne ne peut s'en accommoder. Il y en a pourtant déja qui ont ſubi cette dure néceſſité ; & il paroît une liſte des gens qui ont été taxés des premiers, entre leſquels M. *Croſat* eſt marqué ſur le pied de trois millions. J'avoue que pour ces Meſſieurs les Maltotiers, que la fortune a ſi bien traités

n aînés, il y a quelque eſpece de juſti-
e à leur demander un peu compte de
eur adminiſtration : mais il faudroit
ue ce fût pour dédommager tant de
ens qu'ils ont ruinés, & pour conſerver
n peu l'équilibre, en faiſant circuler
'argent. Cependant c'eſt ce qu'on n'a
garde de faire ; & par un aveuglement
e plus grand du monde, il ſemble qu'on
ie travaille tous les jours qu'à mettre les
Peuples hors d'état de pouvoir ſecourir
le Roi dans ſes preſſants beſoins. Eh !
que diroit François I, qui ne juroit ja-
mais que *foi de Gentilhomme*, s'il voyoit
comment on traite à préſent la Nobleſſe
en *France* ? Il s'écrieroit ſans doute : *ô*
temps ! ô mœurs ! Je ne puis m'empêcher
de le dire auſſi ; mais il faut le dire tout
bas, car *ſur les Dieux & ſur les Rois ſi-*
lence. Malgré la diſette d'argent on n'a
pas laiſſé de faire un vol, dans la rue *S.*
Antoine, d'une valiſe dans laquelle il y
avoit 10000 liv. d'une recette ; la valiſe
a été trouvée quelques jours après toute
vuide dans la rue *S. Jacques*, & l'on a
arrêté trois Bouchers qui ſont ſoupçon-

nés d'avoir fait le vol. On a auſſi conduit depuis peu au Châtelet deux Commis, trois Laquais & une Femme de chambre du feu ſieur *Lacour-des-Chiens*, afin de découvrir ſes effets en argent, que l'on dit monter à quatre millions. On s'eſt encore ſaiſi de quantité de Monopoleurs de billets de monnoie, qu'on nomme *Agioteurs*, & on recherche les autres : enfin c'eſt une vraie Inquiſition ; & ſi les choſes ne changent, il n'y aura pas moyen d'y réſiſter. Comme les partis ennemis ont pénétré dans la *Haute-Picardie*, en deçà la *Somme*, on augmente les Gardes ſur la riviere d'*Oiſe*, & du côté de *S. Germain*. Vous voyez par-là qu'on nous talonne d'aſſez près, puiſqu'on vient nous relancer juſques ſur notre pallier.

Le Comte du *Luc*, notre Ambaſſadeur en *Suiſſe*, a eu ordre d'agir fortement auprès des Ligues Griſes pour le relâchement du Grand-Prieur, & là-deſſus il leur a écrit une lettre fulminante contre M. *Maſner*. M. *Manning*, Miniſtre de la Reine de la *Grande-Bretagne*,

a de ſon côté préſenté aux mêmes Ligues un mémoire, dans lequel il juſtifie la conduite de M. *Maſner*, & ſe plaint de la maniere hautaine dont notre Ambaſſadeur a écrit, & du ton ſur lequel il prétend prendre la choſe; ainſi voilà une contre-batterie : nous verrons pour quelle recommandation Meſſieurs les *Griſons* auront le plus d'égard.

On écrit de *Rome* qu'un riche Banquier, nommé *Leonardi Libri*, qui étoit dépoſitaire de pluſieurs ſommes conſidérables, s'eſt abſenté, au grand regret des créanciers. L'Abbé *Quinca* qui eſt de retour de la *Chine*, où il étoit allé en qualité de Miſſionnaire, eſt venu rendre compte de ſon voyage à Sa Sainteté, & lui a rapporté que le Cardinal de *Tournon*, après avoir reçu l'avis de ſa promotion au Cardinalat, avoit été élargi, & qu'on lui avoit donné la Ville pour priſon, avec eſpérance d'être bientôt mis en pleine liberté; ce qui prouve que les bonheurs ſe ſuivent. M. *Picolomini* eſt mort, & a fait des legs conſidérables à l'Abbé *Placidi*, qu'on dit

que ſon neveu prétend faire révoquer.

L'*Angleterre* & la *Hollande* viennent d'ordonner, que tous les Vaiſſeaux qui arrivent de la mer *Baltique* faſſent la quarantaine avant d'entrer dans leurs Ports ; & ont défendu l'entrée de certaines marchandiſes, de peur que le mal contagieux ne s'introduiſe par-là dans le Pays. Cette précaution eſt très-à-propos ; car on dit que la maladie continue toujours dedans & autour de la mer *Baltique*. On diſoit que le Cardinal de *Bouillon* devoit aller à la *Haye* avec les Princes *Eugene* & *Malbourough* ; ils partirent enſemble de *Tournay* ; mais on a dit depuis, que Son Eminence étoit reſtée à *Anvers*, où Elle doit paſſer l'hiver. Tous les Généraux des Alliés lui ont fait mille honnêtetés, & il auroit eu lieu d'être très-content de ce Pays, s'il n'avoit pas eu la douleur d'y voir mourir le Prince d'*Auvergne* ſon neveu, qui étoit fort aimé & fort conſidéré dans cette nouvelle patrie qu'il avoit adoptée, & où il étoit très-bien établi par les Terres dont il avoit hérité de la Princeſſe

ſa

ſa mere, par les Charges dont il étoit revêtu, & par ſon mariage avec la Princeſſe d'*Aremberg*. On peut dire auſſi de lui, qu'il méritoit tous ces avantages ; car c'étoit le Prince du monde le plus aimable & qui avoit les meilleures manieres. Nous ne pouvions lui reprocher ici que le tort qu'il nous avoit fait de nous quitter, & dont il a pourtant donné de très-bonnes raiſons. Il a laiſſé une veuve jeune & charmante, & une petite Princeſſe qui ne ſauroit manquer d'être très-accomplie, ſi, comme il y a apparence, elle hérite du mérite du pere & de la mere. Avant que de quitter les Pays-Bas, il faut que je vous faſſe part de quelques Chanſons qui me ſont revenues de ces quartiers ; en voici une qui fut faite impromptu à table, par une perſonne que l'on en pria, & qui dînoit avec les Princes *Eugene* & *Malbourough*.

CHANSON.

SI vous me demandez une Chanſon à boire,
Faites-moi donc verſer du nectar ;
Puiſque je dois chanter Alexandre & Céſar,
Un vin moins précieux profaneroit leur gloire.

Dans la ſuivante on apoſtrophe le Baron de *Waleſ*, Colonel de Dragons, que l'on dit être auſſi diſtingué par ſon bel eſprit, que par ſon rang & ſon mérite perſonnel.

A M. le Baron DE WALEF.

WALEF dont la fameuſe veine
Pour *Malbourough* & pour *Eugene*
Enfanta des vers ſi pompeux,
Apprends-moi comment il faut faire
Pour trouver le ſecret de plaire
A ces Héros victorieux.
Apprends-moi quelle eſt la méthode
Que l'on doit ſuivre dans une Ode.
Ne refuſe pas tes leçons
A ma Muſe foible & timide ;
Si tu veux lui ſervir de guide,
On admirera mes Chanſons.

On écrit de *Conſtantinople*, que *Mahemet-Bacha Baſtoudri*, dépoſé de-

puis quatre ans de la Charge de Grand Visir, la remplit de nouveau. Le Roi de *Suede* est toujours à *Bender*. On attribue tous ses malheurs aux conseils du Comte *Piper*, & l'on dit que le Général *Horn* remplira à l'avenir sa place. Sa Majesté Czarienne a envoyé demander aux Electeurs de *Treves* & de *Mayence*, & à l'Evêque de *Wurtsbourg*, des Vignerons de la Moselle, & des plants de vignes pour les cultiver dans ses Etats. On fait courir ici des bruits fort différents sur les affaires d'*Espagne* : car on continue à répandre dans le Public, sur des Lettres de *Victoria* du 21 du passé, que les Ennemis ont abandonné *Madrid*, après avoir saccagé les maisons de quelques personnes de considération. D'autres prétendent que cette nouvelle est aussi fausse que la premiere qu'on avoit débitée là-dessus ; qu'au contraire le Roi *Charles* a résolu de passer l'hiver dans la *Castille*, & qu'il a mis une garnison de 4000 hommes dans *Tolede*. On verra dans la suite ce qui en est. Les lettres

de *Barcelone* du 25 du passé portent, qu'on a envoyé un Régiment Italien de 1200 hommes pour aller du côté de *Lerida* : que le Général *Wetzel* avoit assemblé quelques Troupes pour se joindre aux *Aragonnois*, afin de soumettre *Monçon* & *Mequinenza* : que la Reine, que nous appellons l'Archiduchesse, se portoit parfaitement bien, & qu'elle devoit se rendre de *Barcelone* à *Saragosse*, & de-là, suivant toutes les apparences, à *Madrid*, d'où la Régence lui avoit écrit qu'on y préparoit les logements nécessaires pour elle & pour sa Cour. Ces mêmes lettres ajoutent, que Don *Antonio Pignatelli*, fils du Duc de *Monteleone*, le Prince *Antonio* d'*Herbestein*, & le Duc de *Pestrana*, accompagneroient cette Princesse ; que le Marquis *del Pico*, le Comte de *Palina*, le Duc d'*Hijar*, & plusieurs autres personnes de distinction, s'étoient rendues auprès du Roi son époux au *Prado*. On dit qu'il a passé à *Cologne* environ 500 Impériaux, qui vont en *Allemagne* travailler à lever des recrues & acheter des

chevaux de remonte. Voilà tout ce que j'apprends préſentement de cette grande affaire qui occupe toute l'attention publique : & vous voyez que ce que j'en ſais n'eſt pas fort réjouiſſant pour nous ; nos ennemis nous épargnent le ſoin de chanter des *Te Deum*, & la dépenſe des feux de joie. Ah ! qu'on auroit bien mieux fait de ſuivre l'avis du Marquis de *Torcy*, qui eut ſeul la fermeté d'opiner dans le Conſeil du Roi à accepter le Traité de partage, ſans ſe laiſſer entraîner par la flatteuſe complaiſance qui portoit les autres à être d'un ſentiment contraire. Il auroit bien lieu de s'applaudir, & même de ſe réjouir de ce mauvais ſuccès, s'il n'étoit pas auſſi bon François qu'il l'eſt. La piété de notre Monarque lui eſt à préſent d'un grand ſecours pour ſoutenir conſtamment tant de revers de fortune : elle devient auſſi tous les jours plus exemplaire ; & il vient de donner des ordres très-exprès, pour que toutes ſortes de perſonnes ſoient obligées d'aſſiſter avec bienſéance au Service Divin, & d'y garder le reſpect

dû aux ſaints Lieux. Cet ordre étoit fort à propos ; car c'étoit la choſe la plus ſcandaleuſe du monde de voir comment certaines gens, qu'on appelle Petits-Maîtres, aſſiſtoient à la Meſſe. Non-ſeulement ils n'y avoient aucune application ; mais il y en avoit qui pouſſoient l'impudence juſques à ſiffler les Prêtres qu'ils trouvoient trop lents, & claquer ceux qui étoient plus expéditifs : on en a entendu même dans l'Egliſe de *Saint Roch*, qui chantoient à demi-bas des impiétés qui font horreur, & qui méritoient le dernier ſupplice. On va remédier à préſent à tous ces abus, & on aſſure qu'il ne ſera pas même permis de prendre du tabac dans le temps conſacré à la dévotion, & moins d'y caqueter comme on avoit accoutumé de faire. Cependant, malgré toutes les pieuſes précautions de Sa Majeſté, il arriva l'autre jour une choſe aux *Minimes* de la *Place-Royale*, qui fait voir juſques où va la dépravation du ſiecle. Deux Dames de la Cour, dont l'une eſt la Marquiſe de R***, étoient à génoux l'une au-

près de l'autre sur des carreaux de velours cramoisi, & lisoient avec beaucoup d'application dans le même Livre. Un de mes amis qui entendoit la Messe dans la même Chapelle, surpris de leur dévotion, fut curieux de savoir quel étoit le Saint auquel elles adressoient leurs prieres. Mais, bon Dieu ! quelle fut sa surprise, quand il vit que ce Livre qu'elles tenoient étoit la chose du monde la plus affreuse, & si affreuse, que je n'oserois en écrire le nom, tant il est odieux. Mon ami frémit à cet aspect, & s'approchant des belles liseuses : mes Dames, leur dit-il, il me semble qu'il vous conviendroit mieux de faire une pareille lecture dans votre cabinet ; vous prenez mal votre champ de bataille, & ce n'est guere ici ni le temps, ni le lieu propre à cela ; un autre que moi pourroit vous faire des affaires là-dessus ; mais j'aime mieux vous donner en ami un avis que vous ferez très-bien de suivre. Ces Dames furent d'abord un peu déconcertées ; mais après cela elles prirent le parti de rire & de renfermer leur

infame livre dans le ſac deſtiné à mettre les Heures. Ce que je vous dis n'eſt point un conte, la choſe eſt arrivée comme je viens de la rapporter, & ſi je nommois les Dames, on conviendroit qu'elles ſont fort capables de cela. La dépravation eſt ſi grande ici, que ſi le Roi ne donnoit pas de temps en temps des Réglements, que M. d'*Argenſon* a ſoin de faire exécuter, pour remettre les gens dans le devoir, il n'y auroit pas moyen de vivre; mais ce n'eſt pas ici ſeulement où la débauche regne. On m'écrit de *Rome* certaine aventure arrivée au Cardinal de *** qui fait voir que le libertinage eſt de tous les Pays, & que la Pourpre Romaine, qui ne devroit renfermer que des vertus Cardinales, cache ſouvent des cœurs que le feu de l'amour divin n'anime pas toujours. Celui du Cardinal en queſtion s'enflamma pour la Marquiſe de ***, & Son Eminence n'eut point recours aux jeûnes & aux autres auſtérités, pour ſe guérir d'une paſſion ſi peu convenable à ſon caractere; au contraire, il tâcha de la ſa-

isfaire, & prit pour cela les mesures que prennent ici en pareils cas nos Mousquetaires & les jeunes gens de la Cour. Il écrivit des billets doux, fit des présens, gagna des confidentes qu'il sut mettre dans ses intérêts. Grand & admirable secret pour avancer bientôt les affaires ! Les siennes allerent aussi fort vîte, car en fort peu de temps il obtint un rendez-vous nocturne, qui, selon toutes les apparences, devoit assurer son bonheur, & qui n'eut pourtant pas le succès qu'on en avoit attendu. Les mesures étoient prises pour que nos amants passassent ensemble les heures que l'époux avoit accoutumé de donner au jeu, qui étoient ordinairement depuis dix jusqu'à deux après minuit : ces quatre heures devoient être employées à toute autre chose qu'à réciter le Bréviaire, & le Cardinal avoit fait un fond de tendresse pour pouvoir les remplir dignement : mais ses projets s'en allerent en fumée, & la félicité de Son Eminence dura moins que le feu d'étoupes par lequel on a accoutumé de faire re-

marquer au Saint Pere le jour de ſon Exaltation, *combien paſſe vîte la gloire du monde* : car quoique toutes les meſures euſſent été priſes à merveilles, & que l'habileté de la Femme de chambre qui conduiſoit l'aventure, dût répondre du ſuccès, un accident imprévu changea la face des affaires. Quelques coupegorges, & autant de premiers pris, que le Marquis fut obligé d'eſſuyer au lanſquenet, épuiſerent ſa bourſe & ſa patience, & l'obligerent à revenir chez lui avant le temps. Le Cardinal n'avoit pas encore eu celui de préluder ſon premier compliment, lorſqu'on entendit frapper fort indiſcrétement à la porte de la rue, & d'une maniere qui fit bien juger que c'étoit le Maître de la maiſon. L'adroite confidente, qui faiſoit ſentinelle, vint avertir ces amants du péril qui les menaçoit, & leur dit que Monſieur arrivoit, & qu'elle l'avoit vu par la fenêtre rongeant des cartes, & faiſant toutes les extravagances que les Joueurs ont accoutumé de faire dans leurs revers de fortune. Le Cardinal ne ſe donna

pas le temps d'écouter tout ce qu'on lui disoit ; & sans trop réfléchir à ce qu'il faisoit, il courut en bas, & il alloit lui-même précipiter sa ruine, si certaine destinée favorable aux amants ne l'avoit fait arriver en bas avant celui des Domestiques qui alloit ouvrir au Marquis : il se rangea contre la porte, d'une maniere à pouvoir être caché par la porte même lorsqu'elle seroit ouverte : il fut assez heureux pour que le Portier vînt sans chandelle, se reposant du soin d'éclairer son Maître sur le flambeau qu'un Valet portoit devant lui. Tout alloit bien jusques-là ; mais il étoit à craindre que lorsque le Maître seroit entré, le Valet porte-flambeau ne prît le soin de refermer la porte, & que par-là notre Cardinal ne se trouvât pris. Je ne sais s'il fit bien toutes ces réflexions, auquel cas il devoit faire du mauvais sang ; mais ses inquiétudes ne durerent pas long-temps : car, par le plus grand bonheur du monde, le Marquis cria en entrant au Valet qui le précédoit : marches ; & après que l'éloignement du flambeau eut ré-

pandu l'obſcurité dans cet endroit-là ; il ſe rangea, preſſé par quelque beſoin, derriere la porte, où M. le Cardinal lui tint lieu de muraille : & après qu'il l'eut bien inondé, il gagna le chemin de l'eſcalier, en jurant contre ſon malheur, & dans une préoccupation qui l'empêcha d'appeller pour qu'on lui éclairât. Il eſt vrai qu'il pouvoit ſe paſſer de ce ſecours, parce qu'une grande lanterne qui pendoit ſur l'eſcalier, lui ſervoit de phare, & ſuffiſoit pour le guider. Ses gens n'avoient garde d'approcher de lui ſans ſon ordre, ſa mauvaiſe humeur les obligeoit au contraire à s'en éloigner ; ainſi le Cardinal, plus heureux dans cette occaſion que ſage, eut le loiſir de s'enfuir avant qu'on vînt pour fermer la porte, & d'échapper par-là à la jalouſie du Marquis, à laquelle le malheur du jeu venoit joindre une doſe de mauvaiſe humeur qui auroit bien aggravé les choſes. Cependant la pauvre petite femme étoit dans des tranſes mortelles ; elle n'avoit point compté ſur le miracle que l'amour ve-

noit

noît de faire en ſa faveur ; & lorſqu'elle vit entrer ſon mari en jurant & en frappant des pieds, elle crut que tout étoit découvert, & peu s'en fallut qu'elle ne le découvrît elle-même par ſon trouble ; ce qui n'auroit pas pu manquer d'arriver, pour peu que le Marquis eût eu la liberté d'eſprit pour s'en appercevoir : mais il étoit trop préoccupé pour cela, & ſa femme étoit tombée évanouie entre les bras de la Femme de chambre, qu'il n'y avoit pas ſeulement fait d'attention ; ainſi lorſqu'enfin il y prit garde, il ne fut pas difficile de lui faire croire que c'étoit des vapeurs cauſées par certaines odeurs dont ſon tabac étoit parfumé. Il eut alors l'honnêteté de ſortir de la chambre pour s'aller déshabiller ailleurs, & pendant ce temps-là l'adroite Femme de chambre rappella ſa Maîtreſſe à la vie en la raſſurant ſur ſes alarmes. Comme elle avoit été alerte pour voir le dénouement de la piece, elle ſavoit qu'il n'y avoit point de fâcheuſe cataſtrophe à craindre ; ainſi le mal de la Marquiſe, qui n'étoit cauſé

que par la peur, ceſſa dès qu'elle vit que ſa peur étoit mal fondée. On avertit ſon mari de ſa convaleſcence : il revint auprès d'elle après s'être défait de ſes odeurs ; & à quelques réflexions chagrinantes près, que la maniere dont le lanſquenet l'avoit traité lui faiſoit faire, la nuit ſe paſſa auſſi tranquillement qu'à l'ordinaire. Le pauvre Cardinal heureux & malheureux dans cette conjoncture, étoit allé joindre ſes Eſtafiers qu'il avoit poſtés dans un certain détour de rue, pour qu'ils l'eſcortaſſent. & il fut les trouver dans le même état où étoit *Don Japhet* d'*Arménie*, après l'aventure du pot de chambre. Il n'avoit pas compté d'éteindre ſes flammes dans un bain de cette nature ; & s'il n'avoit pas eſpéré d'être un autre fois plus heureux, il auroit été très-mécontent de ſon rendez-vous. Il me ſemble pourtant qu'il auroit dû être plus ſenſible au plaiſir d'avoir échappé à un péril où ſa vie & ſon honneur avoient couru tant de riſque, qu'au mauvais ſuccès de ſon amour ; & ces réflexions auroient dû

même le guérir d'une passion qui cause souvent les plus grands malheurs de la vie. On m'a pourtant assuré qu'il n'y avoit point renoncé, & qu'il cherchoit encore à se raccrocher avec la Marquise, qui, plus prudente que lui, n'ose pas s'exposer à tenter deux fois la même aventure, ne sachant pas si elle pourroit toujours s'en tirer aussi heureusement ; car il est vrai que la maniere dont elle a échappé à la premiere, a quelque chose d'aussi extraordinaire que ce qui arriva autrefois au Comte de *Guiche* dans une occasion à peu près pareille. Une grande Princesse qui avoit de la bonté pour lui, lui avoit donné rendez-vous un soir dans sa chambre, & pour ne pas le faire attendre long-temps, elle avoit feint un grand mal de tête ; & sur ce prétexte elle avoit quitté la table avant qu'on eût achevé de souper ; mais son époux inquiet de son mal, soit qu'il le crût vrai ou faux, quitta aussi la table un moment après, & passa dans l'appartement de sa femme lorsqu'il y étoit le moins attendu. A peine la fidelle *Montalet* eut-

elle le temps d'avertir ces amants que le Prince étoit à la porte de l'antichambre. Le Comte de *Guiche* n'eut point d'autre parti à prendre, dans un péril auſſi preſſant, que de ſe cacher dans une cheminée qui étoit fermée par des peintures de la Chine ; & qui, comme on étoit dans les plus grandes chaleurs de l'été, pouvoit ſervir d'aſyle à cet amant ; mais il arriva un accident qui penſa troubler la ſûreté de cet aſyle : car le Prince, que le mal de ſa femme inquiétoit, la trouvant ſur ſon lit où elle pouſſoit de hauts cris pour ſa prétendue migraine, & ne ſachant preſque ce qu'il faiſoit s'aviſa de prendre une orange qui étoit ſur le bord de cette fatale cheminée, & après en avoir arraché les pelures, par un inſtinct de propreté & preſque machinalement, avança ſa main pour ouvrir la cheminée & les jetter dedans ; mais la charmante *Montalet* eut aſſez de préſence d'eſprit, pour lui retenir le bras, & lui dit fort gracieuſement : ah mon Prince, vous allez jetter-là ce que j'aime le mieux de l'orange ; donnez-le

moi, s'il vous plaît. Le Prince étoit trop poli pour refuſer une jeune & belle Demoiſelle ; & cela ſauva la partie aux pauvres amants. Il eſt vrai que leurs malheurs ne furent que reculés ; & chacun ſait quelles furent les ſuites de ces fatales amours. Je n'entreprends point d'en faire l'hiſtoire, & je n'ai rapporté cet incident qu'à cauſe de cette eſpece de rapport qu'il a avec celle de notre Cardinal, par la maniere extraordinaire dont l'un & l'autre ſe ſont tirés d'affaire dans cette occaſion.

Je viens de voir le ſecond Mercure de Monſieur du *Freſny*, & je crois qu'il ne ſera pas fâché que je vous faſſe part d'une Enigme qu'il nous donne, & que je vous explique ; vous verrez ſi vous trouverez cette explication juſte : je crois avoir deviné l'enclouure ; preuve de cela la voici.

ENIGME.

ON peut, en plaiſantant, m'appeller une Ville:
Jouons donc ſur ce mot, puiſque plus de cent mille,
Hommes, femmes, garçons, filles, vieillards, enfants,

Pendant le cours d'un an ſe font mes habitants.
Chez moi bravoure ni nobleſſe
Ne donnent point la primauté ;
Le plus ancien Bourgeois la prend d'autorité.
Hors de mes murs, & par prudence,
Mon Gouverneur tient ſa ſéance ;
Et ſoumis à tous mes Bourgeois,
Aux bêtes ſeulement il peut donner des loix :
Bêtes qu'on met dehors pour être plus utiles.
Hommes en mouvement, & pourtant immobiles,
Changent de lieu ſans en changer,
Ne demandent, qu'à déloger ;
Et ſortant la nuit par cohortes,
Ils vont dormir hors de mes portes,
Et viennent le jour pluſieurs fois
Se mettre à couvert ſous mes toits.
Mais, me dira bientôt un devineur habile,
L'Enigme à deviner me paroît trop facile.
Voici le mot, je l'ai trouvé :
Cette Ville, c'eſt un *Café* ;
Peut-être dans *Paris* il en eſt bien plus d'une :
On y prend en public une liqueur commune.
Les habitants y ſont oiſifs,
Grands diſputeurs & déciſifs :
Mais hors de la diſpute, ils ſont humains, affables ;
Et s'ils débitoient moins de fables,
Ils ſeroient grands hiſtoriens.
C'eſt un *Café* ſans doute, à ce mot je reviens ;
Et de peur qu'on ne le devine,
Je le dis franchement : cette franchiſe eſt fine,
Car qui peut me croire aſſez ſot
Pour dire en même temps & l'Enigme & le mot ?

Je n'ai garde de donner dans le pan-

neau de ce Café, où je ne trouve point ce Gouverneur qui tient sa séance dehors, & qui ne donne des loix qu'aux bêtes : c'est assurément un Cocher ; cette prétendue Ville, la Diligence, ou quelqu'autre Coche de cette nature, dans lequel le plus ancien Bourgeois, c'est-à-dire celui qui a le premier donné des arrhes au Coche, est préféré au plus grand Seigneur, & a la premiere place. Le reste est à peu près aussi juste ; ainsi vous conviendrez que j'attrappe assez bien le sens, & que je suis habile à deviner. M. du *Fresny* se plaint de ce que les Normands murmurent contre sa Chanson, & il prétend que c'est mal-à-propos qu'il les accuse de n'avoir ni bon vin ni franchise, comme s'il étoit le premier qui leur eût reproché pareille chose. Je ne sais pourquoi ils s'en prennent plutôt à lui qu'à l'Auteur d'une autre Chanson, qui ne fait pas mieux leur éloge ; je ne la donne pas pour nouvelle, mais je la cite, parce qu'il me semble qu'elle vient à propos.

CHANSON.

NON ce n'eſt point une étoile funeſte
Qui rend tant de *Normands* perfides & menteurs;
Si l'on voit leur Pays fécond en impoſteurs,
Ceſſons d'en accuſer l'influence céleſte;
Privés de ce jus tout divin,
Ne nous étonnons plus s'ils ſont fourbes inſignes,
Puiſque ces malheureux n'ont ni treilles ni vignes,
Et que la vérité ſe trouve dans le vin.

Je ſuis encore obligée de citer un autre trait d'ancienneté moderne, à propos du procès de trois Officiers Mariniers, qui ſe rendirent maître du Vaiſſeau Anglois dans lequel ils étoient, en tuant ceux qui le commandoient, & qui prétendoient que le Vaiſſeau dût leur appartenir, comme étant conquis par leur valeur. Je dirai, à propos de cela, que ſous le miniſtere du Cardinal *Mazarin*, des gens qui n'étoient guere plus ſcrupuleux que les nommés *Roman*, *Gondol & Lati*, dont M. du *Freſny* nous parle, prirent un Vaiſſeau Arménien, chargé de ſoie; cette priſe étoit contre le droit des gens : ainſi les Corſaires craignant d'être obligés à la reſtitution,

jugerent à propos de prévenir l'eſprit du Miniſtre ; & pour le faire avec plus d'efficace, débuterent par lui dire, qu'il y auroit deux millions pour ſon Eminence : ce début lui fit ouvrir les yeux, & recevoir pour bonnes toutes les fauſſes couleurs que ces Pirates donnerent à leur vol ; ainſi quoique leur action fût des plus criminelles, ils en recueillirent tout le fruit, & le réſultat du diſcours fut, que le Cardinal répéta, en paſſant la main ſous ſon menton, avec l'accent qu'il avoit conſervé de ſon Pays : *dou millions*, dites-vous, il y aura pour moi ? Ne les faites pas apporter en eſpeces, je les veux avoir en ſoie. Vous avez raiſon, les Arméniens ſont ſouvent de grands frippons. On lui apporta pour deux millions de ſoie chez lui, & l'affaire fut finie. Les pauvres Arméniens, perſuadés avec raiſon qu'on avoit violé le droit des gens à leur égard, vinrent à la Cour demander les reſtitutions qu'ils eſpéroient obtenir ; mais malgré la juſtice de leur cauſe, on ne leur donna aucune ſatisfaction ; & ces pauvres

gens, après bien des Requêtes préſentées inutilement, s'en retournerent ruinés chez eux ſans avoir pu ſeulement être écoutés : telle étoit la juſtice de ce temps, peu différente de celle d'à préſent. Il va bientôt paroître une nouvelle Déclaration du Roi, pour annoblir tous les Négociants & autres qui prêteront à Sa Majeſté une ſomme de cent mille livres & au-deſſus. On leur en aſſignera le remboursement ſur le produit du Dixieme denier, dont, comme je vous l'ai déja dit, la levée cauſe bien du murmure, & fait craindre quelque choſe de pis. On eſt obligé de ſe ſervir des Troupes qui ſont en quartier d'hiver, pour diſſiper les oppoſitions qu'on forme dans les Provinces contre cet impôt. Outre Monſieur *Croſat*, qui eſt taxé à quinze cens mille livres, Monſieur *Doublet de Perſan*, Conſeiller à la troiſieme Chambre des Enquêtes, l'eſt auſſi à quatre-cens mille. Monſieur de *Meuve* à trois cens mille, & les autres gens d'affaires à proportion. Monſieur d'*Argenſon* fut l'autre jour à la *Baſtille* pour interroger les

Agioteurs qui y ſont arrêtés. On aſſure qu'il y en a déja ſoixante & ſix taxés à de groſſes ſommes ; & on prétend même qu'il y a des Prêtres & des Moines intrigués dans cette affaire. On dit auſſi que la Cour eſt très-mécontente de quatre Intendants, & de deux Préſidents de Cours Supérieures, qu'on ne nomme pas encore ; & l'on dit que le Premier Préſident du Parlement de *Bretagne* eſt brouillé avec ſa Compagnie, à l'occaſion du rachat de la Paulette. La Cour fait tous ſes efforts pour avoir cet hiver de grands amas de fourages & de munitions, afin de pouvoir prévenir les ennemis l'année prochaine, & ſe maintenir en *Flandres* pendant toute la Campagne. On ſouhaite fort ici que tous ces préparatifs nous conduiſent à la paix. On ſe tourne de tous les côtés pour avoir de l'argent ; & quelque preſſants qu'euſſent été les beſoins paſſés, on ne s'étoit jamais aviſé de ce dont on s'aviſe aujourd'hui : on s'étoit contenté de rendre les Charges vénales ; mais la Nobleſſe ne s'acquéroit que par les belles

actions & les ſervices, au lieu qu'à l'heure qu'il eſt mon Cuiſinier peut devenir Gentilhomme, ſi, à force de plumer la poule, il trouve le ſecret de pouvoir prêter cent mille francs au Roi. En ce cas, je renonce à la Nobleſſe, ſi elle doit devenir ſi commune; & je crois que bien des gens ſeront de mon avis, & qu'il arrivera ce qui arriva autrefois lorſque *Henri IV.* défendit de porter de l'or & de l'argent ſur ſes habits: on avoit de la peine à s'aſſujettir à cette réforme; mais lorſque, par un nouvel Edit, les filoux & les gourgandines en furent diſpenſés, les honnêtes gens s'y ſoumirent d'abord, & il auroit été très-honteux de paroître en habit galonné: ainſi, comme le cas eſt à peu près pareil, la Nobleſſe étant moins eſtimée, la denrée ne ſe vendra pas ſi bien. Mais la Cour a toujours deux cordes à ſon arc, & l'on nous vendra peut-être enſuite des Lettres de roture, ſi l'on voit qu'elle devienne à la mode.

On écrit de *Conſtantinople*, qu'un Barbier *Valaque*, d'intelligence avec un

Barbier

Barbier *Polonois*, avoit voulu empoiſonner le Palatin de *Kiovie*, & le Général *Poniatowski*; mais que la choſe ayant été découverte à temps, on avoit arrêté & condamné aux Galeres le Barbier *Valaque*, l'autre s'étant ſauvé, & les *Turcs* ne condamnant jamais à mort, à moins que le crime n'ait été conſommé. M. *Deſalleurs*, notre Ambaſſadeur à *Conſtantinople*, n'a point réuſſi dans ſa négociation en faveur du Roi de *Suede*, non-plus que le Prince *Ragotski* dans ſes nouvelles inſtances pour avoir du ſecours. Il a offert de ſe mettre avec ſes adhérents ſous la protection de la Porte, mais le Grand Seigneur n'a pas été plus favorable à cette propoſition qu'aux précédentes. Il n'y a aucune apparence de rupture entre les *Turcs* & les *Moſcovites*, malgré toutes les ſollicitations des Miniſtres de *France*, & du Palatin de *Kiovie* : le Grand Seigneur a même envoyé des ordres exprès au Seraskier de *Bender*, & au Kan des *Tartares*, pour prévenir toute occaſion de méſintelligence avec leurs voiſins, & maintenir

entr'eux une bonne harmonie : ce qui a été exécuté, comme il paroît par la traduction d'une lettre écrite de *Bender* le 21 de Septembre 1710 au Comte *Sinianowski*, Castellan de *Cracovie*, grand Général de l'Armée de la Couronne de *Pologne*, par *Eliatchi Insuff*, Bacha de *Histrie*, qui commence par

Au premier Chef des Grands de Pologne, *de la Religion du Messie & de la Foi de Jesus, grand Général des Armées du Royaume*, &c. *notre Voisin, salut & paix, & que Dieu couronne toutes ses entreprises d'un heureux succès*, &c.

Malgré tout cela, on dit que l'Ambassadeur de *Moscovie* n'a pu avoir audience le premier à la *Porte*, & que le nouveau Vizir *Mehemet*, ci-devant Bacha d'*Alep*, après avoir assemblé le Divan deux jours après son arrivée, & avoir conféré là-dessus, donna, ou continua la preséance à l'Envoyé de *France*, qui en étoit en possession depuis long temps, & que le sieur de *Friol*, qui en

faiſoit la fonction dans ce temps, entra en lice le premier, enſuite les Ambaſſadeurs d'*Angleterre*, de *Veniſe*, de *Hollande*, & que ceux de *Moſcovie* & de l'*Empereur* étoient reſtés les derniers. Le *Turc* a ordonné la levée de douze mille Janiſſaires, qui avec quelques autres troupes, doivent marcher vers *Bender*. Le Janiſſaire Aga a été dépoſé, & Numan-Bacha a été fait Seraskier pour commander de ce côté, à la place d'Iſſouff Bacha, qui a eu ordre d'aller à *Conſtantinople*. Le 4 de Septembre il nâquit une fille au Grand-Seigneur. Je ne ſais ſi cette nouvelle vaut la peine d'être rapportée, par le peu de cas qu'on fait dans ce Pays des perſonnes de notre ſexe, & par la fécondité du *Serrail*, qu'une pépiniere de Sultanes ont ſoin de peupler. *Heili Bacha*, Grand Viſir avant *Cuproli*, eſt arrivé à l'Iſle de *Metelin* où il a été relégué. Il a déja payé 1800 bourſes, ou 900 mille écus : on lui en demande encore 2000, & pour ſe diſpenſer de les payer, il a recours à l'artifice dont *Ulyſſe* ſe ſervit

autrefois pour éviter d'aller au Siege de Troye : c'eſt-à-dire, en bon François, qu'il fait ſemblant d'avoir perdu l'eſprit. S'il peut ſe tirer d'affaires par-là, l'expédient ſera goûté, & la mode en pourroit bien venir ici, en cas de reviſions de compte. Qu'il ſeroit beau voir alors courir les rues aux P... & aux C... & autres auteurs des malheurs publics ! Car je m'imagine qu'ils aimeroient mieux faire les fous que de rendre gorge. Je vous avoue que ce ſpectacle me divertiroit. Mais puiſque me voici tout d'un coup, & d'une ſeule enjambée, revenue de *Conſtantinople* à *Paris*, il faut vous faire part des nouvelles qui arrivent d'*Eſpagne*. Le bruit court que le Roi *Philippe* a offert au Duc de *Vendôme* de lui donner la qualité de Vicaire de la Monarchie d'*Eſpagne* ; mais que ce Prince l'a refuſée, de peur de donner de l'ombrage aux Grands du Pays : & l'on ajoute que le Roi les ayant fait aſſembler enſuite à l'inſu du Duc, ils ont tous conſenti avec plaiſir qu'il fût revêtu de cette dignité, & ſa modeſtie

n'aura plus rien à alléguer. Il n'eſt bruit dans le monde que d'une très-belle lettre que ce Général a recue de la Reine épouſe de *Philippe V*, dans laquelle elle loue ſa prudence, qui lui a fait modérer ſon ardeur guerriere dans une conjoncture auſſi délicate, & où il étoit néceſſaire de garder des ménagements. Le Maréchal de *Villars* eſt de retour des eaux de *Bourbon* : le Roi lui a fait le meilleur accueil du monde. Sa Majeſté a tenu le premier de ce mois un Chapitre de l'Ordre du *Saint Eſprit*, dans lequel il a été propoſé d'y recevoir le Prince de *Conti*, le Comte d'*Albergoti*, & le Marquis de *Goesbriant* qui a défendu *Aire* avec tant de bravoure. Tous les Officiers qui étoient dans cette Place ont été récompenſés auſſi à proportion : M. de *Ravignan* par une penſion de deux mille livres ; M. *Deſtrades* a été fait Lieutenant-Général ; MM. de *Breuil* & de *Selves*, Maréchaux de Camp, & ainſi du reſte. Cela les encouragera une autre fois à laiſſer prendre des Villes. Et comme je diſois tantôt que la roture

pourroit bien devenir à la mode, je ne déſeſpere pas qu'à l'avenir il ne ſoit glorieux d'être battu. En effet, il n'eſt rien de plus ſage que de s'accommoder à l'état préſent des choſes, & de ſe contenter de la ſituation où l'on ſe trouve : la nôtre, puiſqu'il plaît au Ciel & à nos Ennemis, n'eſt rien moins que triomphante : mais qu'importe, elle eſt à la mode ; les victoires ſont du vieux temps : ce ſeroit ſe rendre ridicule que d'en remporter, & les *Condé* & les *Turenne* ſe feroient moquer d'eux s'ils venoient paroître à la Cour avec tous leurs lauriers : on les montreroit au doigt, comme s'ils portoient des fraiſes & des chapeaux pointus. La ſeule nouveauté peut plaire, & nos Héros modernes en ont trouvé le ſecret. Le Roi joint des récompenſes à leurs défaites. Qui ne ſe laiſſeroit pas vaincre à ce prix-là ? Et eſt-il rien de plus doux que de pouvoir conſerver en même-temps & ſa gloire & ſa peau ? Choſe que nos anciens n'avoient jamais pu concilier ! mais le regne de *Louis XIV.* eſt fécond en miracles. Vous me demandez

une relation de ce qui se passe à la Cour, de la Famille Royale, & autres choses de cette nature. Je veux bien satisfaire votre curiosité : mais ce sera, s'il vous plaît, pour une autre fois ; car ce Mercure est déja assez gros. Les Ministres de la Reine d'*Angleterre*, & ceux des Etats de *Hollande* ont présenté un Mémoire à l'Empereur, en faveur des Protestants de *Silésie*, signé *François Palmés* & .... *Honel Bruininx*. Nous verrons dans la suite ce qu'il aura produit, & je crois que nous devons nous attendre à en recevoir ici de pareils, en cas que la Paix se fasse ; d'autant mieux que les Rois d'*Angleterre* furent garants de l'exécution de l'Edit de *Nantes* : ce qui donnera droit à la Reine *Anne* d'en demander le rétablissement. Je ne sais si, plutôt que d'en avoir le démenti, on n'aimera pas mieux en ce cas manquer de faire la paix, & achever de ruiner le Royaume par une guerre aussi sanglante que longue. On a célébré depuis peu à *Petersbourg* la cérémonie du mariage du Duc de *Courlande* avec la Princesse

Anne, niece du *Czar* de *Moſcovie*. Le Prince de *Menzikof* a donné un régal magnifique à cette occaſion, dans lequel on a fait à chaque ſanté des ſalves d'Artillerie. L'indiſpoſition de Son Alteſſe fut cauſe que l'on ne tira point de feu d'artifice le même jour. Le *Czar* ordonna lui-même la fête, & y aſſiſta en perſonne. Les nôces du Prince ſon fils ſuivront de près. On dit que le mariage eſt déja conclu, & qu'on cherche une Comteſſe pour être Dame d'honneur de la Princeſſe de *Wolfembutel* ſa future épouſe. On écrit de *Cologne* qu'un nommé *Heide*, qui avoit retenu des ſommes dues à la Chambre des Comptes de l'Electeur *Palatin*, avoit enſuite voulu livrer ce Prince entre les mains des Partis ennemis, & que ce crime ayant été découvert avant qu'il l'eût conſommé, il avoit reçu le prix de ſa trahiſon, ſa main droite ayant été coupée, & ſon corps écartelé expoſé dans les quatre chemins royaux du Pays de *Juliers*. Je viens de recevoir une lettre de la *Haye*, qu'on a trouvé moyen de me faire tenir

ici, dans laquelle on me marque qu'on eſt charmé dans ce Pays de voir qu'il y a encore une perſonne ſincere à la Cour de *France*. On me félicite là-deſſus, & ſur ma maniere d'écrire, qu'on m'aſſure être du goût des Etrangers. On dit enſuite que mon Enigme, Lettre LXXVII, Tome IV, eſt un Luth ou une Guittare, & on ne ſe trompe pas, car c'eſt le dernier. Je crois même qu'elle eſt aſſez juſte, & que vous en conviendrez, pour peu que vous vous donniez la peine d'y faire attention, puiſqu'il eſt ſûr qu'elle donne un ſon harmonieux, & que, ſi on en croit les Auteurs, l'harmonie fait ſubſiſter l'univers. Vous trouverez la langue de cet inſtrumeut dans les cordes qui rendent le ſon; & les mêmes cordes attachées aux chevilles, ſur le chevalet, expliquent le reſte, de même que les ſept licols dans les cinq doigts du joueur de Guittare, qui, en Eſpagne & en Italie, lui fait courir les rues toutes les nuits. Le Baron de *Bellinzone*, (c'eſt ainſi que ſigne celui qui m'écrit de la *Haye*,) m'envoye la réponſe à une de

mes queſtions ; ſavoir quelle eſt la femme la plus à plaindre, de celle qui épouſe un mari qu'elle aime & qui ne l'aime point, ou de celle qui en a un dont elle eſt aimée & qu'elle n'aime pas. Voici le ſentiment du Baron de *Bellinzone* là-deſſus.

Si ce mari paſſionné pour vous,
Par trop d'amour ne devient pas jaloux,
Et qu'alors votre cœur à quelqu'autre vous livre,
Dans quels charmants plaiſirs ne pourriez-vous point vivre ?
Et qu'un tel ſort fera des envieux,
Si vous ſavez toujours les ménager tous deux !

Je donne ce Sixain comme on me l'a donné : je ne prétends point être garante ni de la penſée ni des Vers. Comme je ſuis bien aiſe d'encourager les gens à me donner des avis, je les recevrai tous, & le Public décidera ſur les bons ou les mauvais. Mais il eſt temps de finir ce Mercure par la nouvelle qu'on me mande de la *Haye*, du mariage du Comte de *Lagnaſco*, Général des Armées du Roi de *Pologne*, ſon Plénipotentiaire & ſon favori. Il épouſe l'héri-

tiere de la maiſon de *Noyelle*, fille de cet illuſtre Comte de *Noyelle*, qui mourut en *Eſpagne*, où il commandoit les Armées des *Hollandois*, & de Dame *d'Aucourt*, niece de feue Madame la Maréchale de *Schomberg*, auſſi diſtinguée par ſa piété & ſa haute vertu, que par ſon rang & ſa naiſſance. Tout ce qui ſurprend, c'eſt qu'étant Huguenote, elle ait voulu donner ſa fille à un Catholique Romain; mais comme elle en avoit elle-même épouſé un, il y a apparence qu'elle s'en eſt bien trouvée, & elle aura ſans doute pris avec ſon gendre les mêmes précautions qu'elle avoit priſes avec ſon époux en ſe mariant. Quoi qu'il en ſoit, voilà un très-beau mariage, & qui mérite de faire la clôture de ce Mercure. Je ſuis, &c. *A Verſailles* le 29 Décembre 1710.

Fin du ſecond & dernier Mercure de la Haye.

Enfin, Madame, j'ai rempli ma tâche. Voilà les deux Mercures que vous aviez envie de voir, & que je vous ai envoyés piece à piece. Ne m'en deman-

dez pas davantage, car le Libraire qui les imprimoit étant mort, (comme je vous l'ai mandé) ce Libraire eſt mort avec lui. Je ſouhaite que vous ayez quelque plaiſir à les lire; du moins devez-vous être contente de mon exactitude, & me tenir compte de ma complaiſance : c'en eſt aſſez pour le coup, je vous demande le temps de reſpirer, & ſuis toujours votre très-humble ſervante; mais une ſervante très-laſſe & très-fatiguée d'avoir écrit ſi long-temps. Adieu. *A Aix-la-Chapelle ce.*

LETTRE LXXXIV.

VOUS avez raiſon, Madame, il eſt temps de vous laiſſer reprendre haleine : vous avez pouſſé la complaiſance aſſez loin, & je vous en tiens tout le compte que je dois. Je n'ai pas été moins contente du ſecond Mercure, que je l'avois été du premier; & j'en reviens toujours à dire, qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'Auteur

teur ne fût pas demeuré en si beau chemin. Sa maniere de parler naturellement des choſes, eſt fort du goût d'à préſent. On eſt las de la flatterie & des flatteurs, & je ne déſeſpere pas que la ſincérité ne revienne à la mode. C'eſt ce que nous devons attendre de l'équité de notre nouveau *Dauphin*, dont on s'étoit formé juſques ici une très-fauſſe idée. Toute ſa conduite détruit cette prévention où l'on étoit contre lui : car depuis le pas qu'il vient de faire vers le Trône, il s'eſt attaché à prendre connoiſſance des affaires, & ce n'a été que pour leur faire prendre un meilleur tour. Il va travailler ſur-tout à régler & à augmenter les Finances ; & cela ſans fouler les Peuples, puiſque c'eſt en faiſant rendre compte à ceux qui en ont eu le maniement : ainſi votre Comteſſe de L. M. pourroit bien avoir prophétiſé, & nous pourrions bien avoir le plaiſir de voir courir les rues à certaines gens, ſuppoſé qu'ils aiment mieux avoir recours à cet expédient d'*Ulyſſe*, que de ſe réſoudre à reſtituer le quart de tout

ce qu'ils ont gagné, ou plutôt volé depuis l'année 1688 jusques à présent, qui est la loi que le *Dauphin* veut leur imposer. Je crois que ces Seigneurs modernes lui diroient de bon cœur : *n'entre point en compte avec nous*. Mais il est temps que leur tour vienne ; & après avoir sucé le sang du peuple, ils peuvent bien souffrir cette petite saignée sans murmurer. Quoi qu'il en soit, notre *Dauphin* est tous les jours enfermé avec M. *Desmarets*, pour tâcher de mettre les Finances sur un pied qu'on puisse tous les mois être éclairci de la dépense & de la recette : moyen très-sûr pour n'être point trompé. Ce Prince a donné encore une marque de son bon cœur, & de la justesse de son discernement, dans la tentative qu'il a faite pour rappeller l'Archevêque de *Cambray* d'un injuste exil : on avoit cru même qu'il y avoit réussi, & nous espérions de revoir ici cet illustre Prélat ; mais il faut croire qu'il est un temps pour toutes choses, & que celui-là n'est pas encore venu. La constellation a pensé même

n'être point trop favorable aux gens de bien ; car les Evêques de *Luçon*, de *Gap* & de la *Rochelle*, ont eu la hardieſſe de s'en prendre à notre Archevêque, & ont oſé l'accuſer d'hétérodoxie, ſans reſpecter la Pourpre & les vertus Cardinales dont cet éminent Prélat eſt revêtu. On préſume qu'il faut que ce triolet d'Evêques ſoit appuyé de quelque faction, puiſqu'ils s'en prennent à l'allié de Madame de *Maintenon* ; & l'on croit qu'il y entre du *Loyola*. La perſécution contre le *Janſéniſme* recommence plus fort que jamais : on ne ſauroit vivre ici ſans être perſécuté ; & quand ce n'eſt plus les Proteſtants, ce ſont les Janſéniſtes qui ſont l'objet de la fureur de tous ces perturbateurs du repos public. On défend la lecture du nouveau Teſtament de *Mons*, de celui du Pere *Queſnel*, les Théologies Morales du Pere *Guerin*, Monſieur *Habert* & autres ; & la conquête du *Port-Royal* n'a pas aſſouvi la haine de ces ennemis du *Janſéniſme*, quoique cet effort de la complaiſance du Roi ait été terrible &

blâmé de bien des gens, comme cela parut par les Vers qu'on fit là-deſſus.

Tand' que l'ennemi, par plus d'une action,
· ierche à pénétrer en *Champagne*,
Louis, que la gloire accompagne,
Pour ſa grande dévotion,
Prend ſur la fin de la campagne,
Sous le Général d'*Argenſon*,
Port-Royal à diſcrétion.

Cependant les trois Evêques conjurés ont refuſé d'écrire une Lettre de ſatisfaction à notre Archevêque, qui de ſon côté a refuſé de rétracter l'approbation donnée à la traduction du nouveau Teſtament du Pere *Queſnel*. Il a même donné une Ordonnance pour défendre la lecture des libelles que ces trois Evêques ont fait répandre contre lui. Son Eminence prend un tour qui lui permet de chanter pouille à ces Meſſieurs, de la maniere du monde la plus polie : car il feint de croire qu'on s'eſt ſervi de leurs noms, & qu'ils n'auroient jamais été capables de pareille choſe ; qu'on ne pourroit les en ſoupçonner ſans douter de leur foi & de leur ſageſſe ;

ſans les juger capables du renverſement des regles du devoir, de la bienſéance, & du violement même de la Communion Epiſcopale. Il conclut que ce ſont des ennemis de l'Epiſcopat, qui ſe ſervent de cet artifice pour attaquer la Doctrine de l'Egliſe Gallicane, & mettre la diviſion dans ſon Clergé; & il appuie-là-deſſus pour faire voir la néceſſité où il eſt de défendre la lecture de ces pernicieux Ecrits. C'eſt prendre très-bien la choſe, & ce fut ainſi que le Pere *Mallebranche* en uſa avec feu Monſieur *Arnaud*. Cette eſpece de juſtice que le Cardinal s'eſt ainſi faite à lui-même, a penſé cauſer ſa diſgrace. Ses ennemis s'en ſont ſervi pour aigrir l'eſprit du Roi, auquel les Evêques ont, dit-on, écrit une ſeconde Lettre pire que la premiere. L'Archevêque en a reçu une un peu dure là-deſſus de la Cour, par laquelle on lui marquoit qu'il n'avoit point de ſatisfaction à en attendre, puiſqu'il s'étoit ingéré de ſe la donner de ſon autorité privée; & on lui faiſoit entendre enſuite qu'il feroit

bien de ne point paroître ſi-tôt à *Verſailles*. Son Eminence ſe le tint pour dit; & quand les choſes ont changé, il s'eſt fait prier plus d'une fois avant de retourner à la Cour, & on a été même obligé de lui écrire pour l'engager à y revenir. Enfin ſon bon droit & ſon crédit l'ont emporté, & tout le monde condamne le procédé de ſes accuſateurs. Il a même paru ſi odieux au Chapitre de cette Ville, qu'il a envoyé des Députés à Son Eminence, pour lui marquer la part que ce Corps prend à l'injure qu'on a faite à leur chef. Malgré cette guerre inteſtine qu'on voit s'allumer dans le Clergé de *France*, il ne laiſſe pas de s'aſſembler ſuivant ſa coutume à *S. Germain*. Sa Majeſté a été ſi contente des Députés de l'année paſſée, qu'elle a ſouhaité d'avoir encore à faire aux mêmes, afin de diſpoſer ce Corps, le ſeul qui juſques ici avoit été ménagé, à ſe ſoumettre au Dixieme denier. Ces Meſſieurs auroient eu fort mauvaiſe grace à refuſer de ſubir cette loi, puiſqu'ils jouiſſent de trois cens millions de

rente, pendant que le Roi n'en a que deux cens quarante. Ils peuvent bien l'aider ſans s'incommoder : le fils aîné de l'Egliſe peut bien avoir ſa part des Dîmes eccléſiaſtiques, ſur-tout lorſqu'il s'agit de les employer à ſecourir l'État dans ſes preſſants beſoins. Auſſi n'a-t-on pas héſité un moment à lui accorder les huit millions auxquels le Roi s'étoit retranché. Ce Monarque a fait un diſcours fort touchant aux Députés, en leur préſentant le nouveau *Dauphin*, qu'il leur a dit avoir toutes les qualités requiſes pour achever ce que la mort qu'il ſent approcher l'empêchera de faire lui-même. Il ſemble que ce bon Prince prend ſon audience de congé, & qu'il ne compte pas de voir encore une autre aſſemblée de ce ſacré Corps : auſſi prétend-on que lorſque Madame de *Maintenon* a paru ſe formaliſer de ce que le *Dauphin* ne ſuivoit pas l'exemple de ſon Pere, & qu'il ſe mêloit un peu des affaires, Sa Majeſté lui a répondu, qu'il étoit temps qu'il en prît connoiſſance, afin qu'en montant ſur le Trône, il ne

fût pas expoſé à être trompé par ſes Miniſtres. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ce jeune Prince n'abuſe point du pouvoir que le Roi ſon Aïeul lui laiſſe prendre, & qu'il ne s'en ſert que pour faire du bien. Cela a paru dans le Procès que les Jéſuites ont eu contre les Prêtres de l'*Oratoire* : la faveur l'avoit emporté, & tous les Juges penchoient à donner gain de cauſe aux enfans d'*Ignace*, lorſque le *Dauphin*, comme un autre *Daniel*, les fit revenir en jugement, & les obligea à faire pencher la balance du côté de la juſtice. Son Confeſſeur flatté d'un heureux ſuccès, l'attendoit d'un grand air de confiance à la porte du Conſeil ; mais ce Prince lui dit en l'abordant : *mon Pere, vous avez perdu votre procès, & je vous avertis que vous les perdrez toujours tous, tant qu'ils ne ſeront pas plus juſtes que celui-là.* Cette droiture a été admirée en notre *Dauphin* : & franchement elle mérite bien de l'être; car la ſainte Société a toujours paru un Corps redoutable, & que tout le monde a eu ſoin de ména-

ger par des complaiſances baſſes & même criminelles.

La mort de l'Empereur a en quelque maniere adouci la douleur qu'on a eue ici pour celle de *Monſeigneur*. On s'imagine qu'elle dérangera les affaires des Alliés ; & que par conſéquent elle accommodera les nôtres. On la regarde même comme un jugement de Dieu, & notre Archevêque l'inſinue dans le prélude du Mandement qu'il vient de faire pour ordonner des prieres publiques, & dans lequel il ſemble faire de cette mort la matiere de ſes actions de graces ; ce qu'il dit enſuite, lorſqu'il prétend que les Alliés ſe confient en leurs charriots & leurs chevaux, au lieu de ſe confier en l'Eternel, prouve qu'il pratique ce qu'il condamne, en comptant ſi fort ſur les moyens humains, & en ſe réjouiſſant de la mort d'un Prince qu'il dit être le Chef de nos ennemis, & celui en qui conſiſtoit leur plus grande force. Comme ſi le Ciel n'auroit pas pu ſans cela nous faire triompher, s'il l'avoit bien voulu. Après

cela, la mort de *Monſeigneur* arrivée preſque en même-temps & de la même maniere, nous devoit empêcher de regarder celle-là comme un jugement de Dieu, dans lequel il ne nous eſt pas permis d'entrer; puiſque, comme dit l'Evangile, ceux ſur qui tomba la Tour de *Siloé*, n'étoient pas plus pécheurs que bien d'autres, & que les voies de Dieu ne ſont pas les nôtres. Après cela, humainement parlant, je ne vois pas quels avantages il nous en peut revenir. Les Alliés ont pris, dit-on, de juſtes meſures pour nous empêcher de nous en prévaloir, & le Comte de *Zinzendorf*, Miniſtre Impérial auprès des Etats de *Hollande*, dit-on, ſe donne tant de mouvements auprès d'eux, qu'il les a engagés à écrire, conjointement avec la Reine d'*Angleterre*, à tous les Electeurs de l'Empire, pour leur demander leur ſuffrage en faveur de *Charles III*, auquel on prétend conſerver auſſi l'*Eſpagne*, que nous croyions ici qu'il abandonneroit à *Philippe V.* en montant ſur le Trône Impérial. Les Alliés ne ſont

point de cet avis, & ils ont réſolu de faire de nouveaux efforts pour ſoutenir la Guerre d'*Eſpagne*. Nous ne pouvons pas même nous flatter d'avoir des amis dans le College Electoral; car les Electeurs de *Baviere* & de *Cologne* ne ſauroient, étant au ban de l'Empire, avoir voix en Chapitre. Ils ont beau publier des Manifeſtes, & proteſter contre la future Election, elle ne laiſſera pas de ſe faire malgré tout cela; & le Prince *Eugene*, avec un Corps d'Armée, nous défend l'entrée de l'*Allemagne*, où l'on diſoit que le Duc de *Baviere* prétendoit pénétrer, & profiter de la confuſion qu'on s'imaginoit que la mort de l'*Empereur* devoit avoir cauſée dans ce Pays. Mais je vous conte des nouvelles que vous devez ſavoir de la premiere main, puiſque vous êtes ſur les lieux & dans une Ville Impériale. On nous a fait voir ici des Vers qu'on dit venir de la *Haye*, & que vous avez peut-être vus avant moi; cependant, je vous les envoie à tout hazard. Au reſte il n'y aura pas grand' choſe de perdu, & ce ſera ce

qu'on appelle un coup d'épée dans l'eau. Ils ſont à la louange du Comte de *Zinzendorf*.

Illuſtre Ambaſſadeur, dont la rare prudence
De la Maiſon d'*Autriche* affermit la puiſſance ;
Dont le zele aujourd'hui bravant tous les hazards,
Eleve *Charles III.* au Trône des Céſars :
Vous ne pouviez pas mieux appaiſer nos alarmes,
Qu'en mettant de l'Empire & le Sceptre & les Armes
Entre les mains d'un Roi, dont le ſang & le cœur,
Et dont les vertus & la grace
Montrent qu'il eſt & Fils & Frere d'Empereur,
Et digne de remplir leur place.

Voilà, comme je viens de dire, ce que vous ſavez peut-être mieux que moi ; mais voici auſſi ce que vous ne ſavez peut-être pas encore : c'eſt que pour dédommager l'Electeur de *Baviere* de tout ce qu'il perd en ſe joignant à nous, le Roi vient, conjointement avec *Philippe V.* ſon petit-Fils, de lui donner en propriété le Duché de *Luxembourg*, le Comté de *Namur*, *Charleroi*, *Nieuport* & tous les Pays-Bas conquis & à conquérir ; c'eſt-à-dire que s'il peut prendre *Bruxelles*, il en ſera le Souverain,

tain, au lieu qu'autrefois il y commandoit pour autrui. J'avoue que la donation eſt un peu chimérique en certains chefs, & que c'eſt vendre *la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre.* Mais que faire ? Ces deux Monarques lui donnent toujours une marque de leur bonne volonte, outre qu'il y a quelque choſe de réel là-dedans, puiſque ce Prince eſt déja en poſſeſſion de *Namur* & de *Luxembourg*. C'eſt dans cette derniere Place qu'il va établir ſon domicile : ſavoir s'il y reſtera long-temps, & ſi la rapidité des Conquetes de nos ennemis ne l'en fera pas bientôt déloger. C'eſt de quoi je ne voudrois pas répondre. Mais ce ſeront ſes affaires : il ſuffit qu'il en jouit dès-à-préſent, & ce ſera à lui de les garder s'il peut. Il eſt ſi charmé de ſes nouveaux Etats, qu'il en oublie la perte de ſes anciens, & les projets qu'il avoit faits de les aller recouvrer à la tête d'une nombreuſe Armée. On ne parle plus de cela à préſent ; & cette grande levée de boucliers dont il étoit bruit dans le monde, s'en eſt allée en

fumée. L'Electeur reſtera tranquille à *Luxembourg*. On diſoit même que les plaiſirs devoient l'y ſuivre, & qu'il avoit déja mandé ſes Comédiens, & donné ordre à tout ce qui pouvoit rendre ſa Cour agréable & brillante : mais on croit à préſent qu'il prendra un parti tout différent ; & que, pour marquer ſa reconnoiſſance à notre Monarque, il ſe conformera à ſa maniere de vivre, & deviendra dévot comme lui. On dit même qu'il lui va faire un très-grand ſacrifice, en renonçant à Mademoiſelle de M*** qu'il a tendrement aimée, & qu'il ſonge à marier avec le Comte d'*Albert* que vous connoiſſez, & qui étoit le plus joli Seigneur de la Cour lorſque vous êtes partie d'ici. Quelques bleſſures qu'il a reçues depuis l'ont un peu changé ; mais il eſt toujours fort aimable. La Demoiſelle l'eſt beaucoup auſſi ; & l'on joint à ſes agréments celui d'une groſſe dot que l'Electeur lui donne, ſans compter ce qu'elle peut avoir pardevers elle en bijoux, ou autres effets. Il me ſouvient d'avoir oui conter, que

dans un bal que l'Electeur avoit donné à *Mons*, & dans lequel toutes les Dames eurent des bouquets, on affecta de l'oublier. Cette distinction désavantageuse la choqua, & l'obligea à prétexter un grand mal de tête, afin de sortir de l'assemblée. L'Electeur en parut inquiet; & pendant qu'il s'empressoit auprès d'elle, il s'écria tout d'un coup: eh! d'où vient que vous n'avez point de bouquet? On n'a pas jugé à propos de m'en donner, répondit elle froidement. Oh! dit l'Electeur, vous ne sortirez pas, s'il vous plaît, sans en avoir un: attendez un moment, je m'en vais le chercher. Il courut & revint avec un bouquet où il y avoit pour deux mille pistoles de diamants, & dont l'odeur guérit d'abord la belle de la migraine. De pareilles galanteries doivent l'avoir mise en bijoux. Adieu. *A Paris ce.*

LETTRE LXXXV.

VOUS avez raiſonné le mieux du monde ſur les affaires du temps, Madame, & les evénements ont juſtifié vos conjectures. *Charles III.* a été élu Empereur, malgré les Manifeſtes des Electeurs de *Baviere* & de *Cologne*; & toutes les proteſtations de ces pauvres Princes déterrés, ont fait autant d'effet que s'ils les avoient faites à la Lune : l'élection s'eſt faite d'un conſentement unanime; perſonne n'a oſé la troubler, & Charles eſt monté ſur le Trône de ſes Ancêtres au bruit des acclamations publiques & avec un applaudiſſement général. On eſt venu chercher ici tous les ornemens néceſſaires à l'auguſte cérémonie de ſon Couronnement, & que *Charlemagne* avoit laiſſés en dépôt dans cette Ville. On les a portés à *Francfort*, où tous les plus grands Princes d'entre les Alliés ſe ſont trouvés. On n'a jamais

vu une plus belle assemblée, le nouvel Empereur les a tous charmés par ses manieres & par l'application qu'il paroît avoir aux affaires publiques : il fait de grands projets de guerre ; mais quoiqu'ils soient bien conçus, & que le Prince *Eugene*, qui est le Président de son Conseil & le Généralissime de ses Armées, soit l'homme du monde le plus propre à délibérer & à exécuter, nous espérons pourtant que tout ceci aboutira à la paix ; la Reine d'*Angleterre* paroît la souhaiter : c'est ce qu'on voit dans la Lettre circulaire qu'elle a écrite à tous les Alliés pour la convocation du Congrès ; c'est ce que vous êtes à portée de savoir mieux que moi, & le fruit des allées & venues que M. *Ménager* a faites en *Angleterre*. Aussi a-t-on fait des Vers qui m'ont été envoyés de *Paris*. Les voici.

RONDEAU.

A *Ménager*, à vivre d'industrie,
A ne fêter *Bacchus* qu'en vin de Brie,
Chacun de nous en *France* étoit réduit.
A si grand deuil la Guerre avoit conduit,

Qu'il n'étoit plus ni jeu, ni braverie,
Tant on étoit dans la miſere inſtruit
A *Ménager.*
Mais à nos vœux *Albion* attendrie,
Se rend enfin & calme ſa furie :
Mars diſparoît ; la diſcorde s'enfuit,
La Paix revient ; l'abondance la ſuit :
On doit la fin de notre gueuſerie
A *Ménager.*

Voici d'autres Vers qui ſemblent annoncer la Paix.

SONNET.

IL eſt temps de *Janus* que l'on ferme le Temple ;
Princes, *Mars* a calmé ſa bouillante fureur.
Ce Dieu, quoique cruel, ne peut voir ſans horreur
Les combats que votre œil d'un air glacé contemple.
Euſſiez-vous de lauriers fait une moiſſon ample,
Il eſt plus beau de mettre un frein à ſa valeur.
Anne, du Trône Anglois la gloire & le bonheur,
Vous montre ce grand art par ſon modeſte exemple.
Cette ſage Héroïne, à qui tous les mortels
Euſſent jadis dreſſé des Arcs & des Autels,
Arbore de la paix l'étendard favorable.
Pour le repos commun un chacun fait des vœux,
Eh ! qui ſeroit celui dont l'ame impitoyable,
Voudroit verſer encor le ſang des malheureux ?

Un des Chapelains de Mylord-Evêque de *Briſtol*, a fait un Poëme Latin ſur l'arrivée de ce Prélat à Utrecht, &

ſur quelques difficultés qu'il a rencontrées dans ſa navigation, qu'il impute à un vent de Germanie. M. de la *Fallie*, Gentilhomme ordinaire de chez le Roi, a fait une traduction de ce même Poëme, qui eſt la plus belle du monde, & qui ajoute de nouvelles graces à l'original. Je ne vous l'envoie point, parce qu'elle ne ſauroit entrer dans cette Lettre, & parce qu'auſſi je ſuis perſuadée que vous devez l'avoir vue à Paris, où on n'aura pas manqué de l'envoyer.

Au reſte, j'ai été faire un petit tour à *Utrecht*; me trouvant ſi près, il n'y avoit pas moyen de ſe diſpenſer d'aller un peu voir ſes anciens amis. J'ai trouvé M. le Maréchal d'*Uxelles* toujours le même, ayant ce caractere de droiture & de probité que nous lui connoiſſons. L'Abbé de *Polignac* toujours le plus aimable du monde par ſon eſprit, ſes manieres & une politeſſe enchantée. M. *Ménager*, quoique la troiſieme perſonne de l'Ambaſſade, joue un fort beau rôle ſur cette ſcene; & l'on peut dire que dans ces trois têtes réſide ce qu'il y a de

plus habile en France : l'un pour ce qui regarde les affaires de la guerre ; l'autre pour la politique ; & le troiſieme pour le commerce, qui n'eſt pas l'endroit le moins eſſentiel dans une République. Enfin le Roi ne pouvoit pas mieux choiſir. Les Alliés ont envoyé de leur côté de très-habiles Miniſtres à *Utrecht*. Ils s'aſſemblent tous réguliérement deux fois la ſemaine dans l'Hôtel-de-Ville, ſavoir le Mercredi & le Samedi ; & quoique les demandes que nos *François* ont faites n'ayent pas été bien reçues, & qu'il ſemble que l'on ſoit fort loin de compte, ceux qui prétendent y voir clair, aſſurent qu'on conviendra, & veulent même que les affaires s'avancent, dans le temps que ceux qui ſont prépoſés pour y travailler, paroiſſent être dans l'inaction. C'eſt un myſtere dans lequel je n'entre point, & que le temps développera. Tout ce que je vous dirai, c'eſt que dans le peu de ſéjour que j'ai fait à *Utrecht*, j'ai bu de très-bon vin de *Champagne* & de *Bourgogne*, à votre ſanté, chez vos bons amis &

les miens : on y fait grande chere & grand feu. Ce dernier article eſt fort important dans la ſaiſon où nous ſommes, & dans un climat auſſi froid que celui de la *Hollande*. J'ai attendu d'être de retour dans celui-ci avant de vous écrire, ne voulant pas dater mes Lettres des Pays ennemis. Nos *François* m'ont aſſuré qu'ils attendoient au plutôt le Duc d'*Oſſone*, & les autres Miniſtres du Roi *Philippe V*. Ce qui ſera d'un fort bon augure, puiſqu'en les recevant comme Miniſtres d'*Eſpagne*, c'eſt reconnoître *Philippe V*. pour Roi de ce Pays. Voilà, Madame, de bonnes nouvelles que je vous apprends : elles doivent vous dédommager de mon ſilence, dont je viens de vous donner d'ailleurs de très-bonnes raiſons. Ne vous en fâchez donc pas, s'il vous plaît, & croyez que ſi j'ai paſſé quelques mois ſans vous écrire, je n'ai point paſſé de jour ſans ſonger tendrement à vous, puiſque je ſuis plus que perſonne votre très-humble, &c. *A Aix-la-Chapelle ce.*

LETTRE LXXXVI.

JE n'ai pas pu goûter long-temps le plaiſir que vos bonnes nouvelles m'avoient cauſé, Madame, & j'en ai de bien triſtes à vous donner en échange. La colere du Ciel n'avoit pas été pleinement ſatisfaite par la mort de Monſeigneur le *Dauphin*; en voici des ſuites & des effets bien funeſtes. Notre charmante *Dauphine*, l'ornement de la Cour & l'amour de tous les François, au plus beau de ſes jours, & groſſe de deux mois, eſt morte le 12 de Février en quatre ou cinq jours. Les uns diſent que c'eſt de la rougeole, & les autres d'une indigeſtion cauſée par un pain de bled de *Turquie* pêtri à l'huile; régal de Carême dont on s'étoit malheureuſement aviſé dans une partie de campagne. Quoi qu'il en ſoit, cette aimable Princeſſe n'eſt plus : mais ce que je ne puis dire ſans larmes, & que vous ne pour-

rez pas lire d'un œil ſec, cette perte, qui n'étoit déja que trop grande, a été ſuivie de celle de Monſeigneur le *Dauphin*, qui eſt mort le 18 du même mois, c'eſt-à-dire ſix jours après ; exemple auſſi admirable que rare, & miracle de l'amour conjugal. Ce Prince n'a pu ſurvivre à une ſi chere Épouſe : la mort, qui rompt les liens les plus forts, n'a pu déſunir leurs deux cœurs, qui ont été portés en même-temps, & dans le même caroſſe, au *Val de-Grace ;* leurs corps ont été expoſés dans la même chambre, & portés enſuite dans le même charriot à *S. Denis*, où après avoir été ſervis ſelon l'uſage, ils ont été inhumés tous deux à la fois. Spectacle bien triſte & bien touchant, & que le Roi a pourtant ſoutenu avec une fermeté héroïque & digne de ſon courage. Il a eſſuyé tous ces fâcheux compliments de condoléance auxquels ce triſte accident l'a expoſé ; & ſa conſtance a empêché ſes Peuples de tomber dans l'accablement & de perdre entiérement courage ; car on n'a jamais vu une ſi grande rapi-

dité de malheurs, & jamais les Meſſagers de *Job* ne furent plus prompts à en annoncer coup ſur coup. Monſeigneur le Duc de *Bretagne*, Prince de très-grande eſpérance, qui en devenant orphelin étoit devenu *Dauphin*, & qui étoit le plus joli du monde, eſt mort peu de jours après, & a été mis en tiers dans le tombeau de ſon Pere & de ſa Mere. Tout cela cauſe une conſternation dont on ne ſauroit revenir. Il ne nous reſte qu'un petit *Dauphin* de deux ans, preſque moribond, & ſur la vie duquel on compte ſi peu, qu'on prend déja des meſures pour aſſurer les Succeſſions d'*Eſpagne* & de *France*, qui ne pouvant jamais être réunies en une même perſonne, exigent que *Philippe* renonce à l'une des deux. Comme il eſt fort aimé en *Eſpagne*, & qu'il ne ſeroit peut-être pas aiſé d'engager les *Eſpagnols* à avoir la même tendreſſe pour le Duc de *Berri*, & à conſentir à l'échange, on voudroit fort que *Philippe V.* lui cédât ſon droit à la Couronne de *France*, en cas de mort du petit *Dauphin*; & c'eſt

à

à quoi on dit que *Philippe V.* a bien de la peine à ſe réſoudre. Il faudra pourtant qu'il s'y détermine : car la paix ne peut pas ſe faire ſans cela. Il faut que je vous envoie encore des Vers qui nous ſont venus de *Hollande*, dans une eſpece de Gazette, appellée la *Quinteſſence*, qu'une Dame Françoiſe fait à la Haye. Voici une Epitaphe de ſa façon pour Madame la Dauphine.

EPITAPHE.

AU milieu d'une Cour dont j'étois adorée,
Et dont je faiſois l'ornement;
Dans les bras d'un Epoux qui pour moi fut amant,
Près de l'auguſte Trône où j'étois deſirée,
La mort, ſans reſpecter mon rang ni mes appas,
De mes jours fortunés tranche la deſtinée,
Et mon cinquieme luſtre éclaire mon trepas.
Je ramenai jadis dans ces charmants climats,
La Paix que cimenta mon heureux hyménée;
Les graces, les amours y ſuivirent mes pas.
Aujourd'hui les amours, les graces, l'hyménée,
Tout pleure aux pieds du Trône où je ne monte pas.

Pour Monſeigneur LE DAUPHIN.

DE mon pere en ce jour j'éprouve le deſtin;
Ainſi que je lui je meurs *Dauphin*,
Quand il ſemble que tout vers le Trône me guide.

Mais je quitte ſans peine & Couronne & Grandeur.
Après avoir perdu ma chere Adelaïde,
Il n'eſt plus ici-bas d'agrément pour mon cœur.

Je ne ſais, Madame, ſi après tant de morts illuſtres, je pourrai vous parler de celle du pauvre M. le *Normand*, Fermier général, & ſi au milieu de tant de juſtes regrets, vous pourrez en donner à ſa perte, qui dans un autre temps & ſéparément, auroit été très ſenſible à ſes amis. C'étoit un fort honnête homme; il étoit de meilleure maiſon que la plûpart de ſes Confreres, & il avoit ſû, ſans ſe faire haïr, avancer ſa famille, faire de belles alliances, & vivre aſſez noblement, pour que M. le Comte d'*Eſtrades*, qui a épouſé ſa fille, ſe ſoit fait un honneur d'être ſon gendre. M. *Duranchet*, Gouverneur du *Queſnoi*, qui étoit ſon bon ami, a tout l'air de le ſuivre de près. Adieu, Madame, je ſuis. *A Paris ce.*

LETTRE LXXXVII.

QUELQU'AFFLIGEANTE que ſoit votre derniere Lettre, Madame, elle a pourtant été fort conſolante pour moi ; je puis dire qu'elle m'a empêché de ſuccomber à la douleur ; j'avois déja appris tous les malheurs qu'elle m'a annoncés, & j'en craignois encore de bien plus grands, puiſque je tremblois pour la vie du Roi, que l'on nous avoit dit être dans un fort grand danger : il s'étoit même répandu un bruit plus funeſte encore ; car on prétendoit que ce Monarque étoit mort d'un vomiſſement de ſang. Vous me raſſurez ſur ſes jours, & la joie que cette bonne nouvelle me donne, l'emporte aujourd'hui dans mon cœur ſur toute la douleur qu'il reſſent pour les pertes que nous venons de faire : car enfin ces Princes ſi chéris que la mort vient de nous ravir, ne nous étoient chers que parce qu'ils devoient

perpétuer le ſang d'un Roi que nous adorons tous. Ainſi puiſque le Ciel nous conſerve encore la ſource de ce ſang ſi précieux, nous ne devons pas nous plaindre; & comme ce que je craignois me paroiſſoit beaucoup plus terrible que ce que je ſouffrois déja, vous ne devez pas être ſurpriſe de me trouver toute conſolée. J'eſpere même que puiſque notre Monarque a pu réſiſter à une auſſi rude ſecouſſe, il doit être à l'épreuve de tout par la force de ſon tempérament & par celle de ſon eſprit; ainſi nous pouvons eſpérer de lui voir paſſer les bornes ordinaires de la vie : jouiſſons donc du plaiſir que nous donne une eſpérance auſſi douce, & laiſſons les morts en paix.

Parmi tant de pertes conſidérables, celle du bon M. le *Normand* n'a pas laiſſé de trouver de la ſenſibilité dans mon cœur ; c'étoit un bien honnête homme, & j'aime à voir la juſtice que vous lui rendez : j'avois eu autrefois bien des liaiſons avec lui, & plus encore avec un de ſes neveux que j'ai connu

en *Languedoc*, & qui étoit Grand-Maître des Eaux & Forêts de cette Province. C'étoit un très-joli homme, qui après avoir fait bien des tours de jeuneſſe, avoit accommodé ſes affaires par un mariage aſſez avantageux avec Mademoiſelle *Petit* de *Nîmes*, qui eut un grand héritage de ſon oncle M. *Petit* de *Paris*, dont ils ont peu profité par leurs dérangements. C'étoit une petite femme aſſez drôle, qui lui avoit donné du bien & procuré beaucoup de protection; il en étoit aimé à la folie, & j'aurois juré qu'il l'aimoit de même : cependant nos François m'ont dit à *Utrecht*, que depuis que je ſuis partie de *France*, il s'eſt emparé d'un fort mauvais bénéfice, & qu'il vit à pot & à rot, comme on dit, avec certaine petite *Chanoineſſe*, ſœur de Madame *Fuſé* du *Palais Royal*. Il la faiſoit paſſer pour ſa femme dans les quartiers de *Paris* où il n'étoit point connu, & à préſent il tient publiquement ménage avec elle auprès de *S. Roch*, & néglige pour elle, & ſa famille & ſes devoirs. Quelque blâmable

qu'il ſoit en cela, je ne le blâme pourtant pas autant que la *Chanoineſſe*; & je m'étonne que ſous un regne auſſi dévot, on tolere de pareils commerces, & qu'on ſouffre qu'une femme qui eſt payée pour être femme de bien, dérange un homme marié, & vive impunément dans l'adultere avec lui. Il me ſemble que ce n'eſt pas ſuivre l'intention de ceux qui ont fondé ces prébendes, & que cette Nymphe devroit être dans ſon Cloître, conformément à ſes inſtituts, ſi mieux on n'aimoit, pour prix de les avoir enfreints, l'enfermer aux *Madelonnetes*.

Au reſte, je vous dirai qu'il eſt arrivé de grands changements en *Angleterre*. Mylord *Malbourough* vient d'être remercié : il ne nous fera plus de mal ; mais je ne ſais ſi nous en ſerons mieux : Mylord Duc d'*Ormond*, qui lui ſuccede dans la Charge de Généraliſſime, & dont la bravoure eſt connue, eſt allé en *Flandres* dans le deſſein de nous porter les derniers coups. Voici des Vers de *la Quinteſſence* de la Haye, qui font voir que l'on compte là-deſſus dans ce Pays,

L'illuſtre Duc d'Ormond a traverſé les flots.
Le vainqueur de Vigo, qui fit trembler l'Eſpagne,
Marche & va ſe mettre en campagne,
Pour de l'Europe enfin aſſurer le repos.
Ce Héros, tout couvert de gloire,
Eſt eſcorté de la Victoire,
Et nous verrons la Paix ſuivre bientôt ſes pas.
Cette fille du Ciel, au bruit de ſon tonnerre,
Reprendra ſon vol vers la Terre,
Pour venir couronner les efforts de ſon bras.

Vous voyez, Madame, que l'on compte que le Duc d'*Ormond*, par ſes conquêtes, nous forcera à demander la paix, & à ſubir, pour l'obtenir, toutes les conditions qu'on voudra nous impoſer. Nous verrons ſi l'événement répondra à cette attente : cependant, quoi qu'il en puiſſe arriver, & en attendant le dénouement de l'aventure, je ſuis toujours, de tout mon cœur, Madame, votre, &c. *A Aix-la-Chapelle ce.*

LETTRE LXXXVIII.

VOTRE derniere Lettre, Madame, auroit fait peur aux plus hardis; mais, graces au Ciel, vous avez pris & donné l'alarme un peu mal-à-propos; je tremblois déja pour mes foyers; je croyois voir les Anglois à nos portes, & la *France* dans le même état où elle fut ſous *Charles VII.* Mais comme c'eſt la deſtinée de ce Royaume de devoir toujours ſon ſalut aux femmes, les bontés de la Reine de la *Grande-Bretagne* l'ont garanti du péril que vous nous faiſiez craindre. Cette grande Reine arbore l'étendard de la paix. Ses ordres retiennent le bras qui étoit prêt à frapper & à nous porter, du moins à ce que vous diſiez, les derniers coups : ainſi, par ce revers, le Duc d'*Ormond* ne nous fera point tout le mal dont on nous menaçoit. Il y a même apparence que tous les Alliés ſuivront l'exemple de l'*Angle-*

terre, & que la Reine *Anne* aura la gloire de donner non-ſeulement la paix à ſes Etats, mais de la procurer encore à toute l'*Europe*. Elle en eſt à préſent l'Arbitre. C'eſt à elle qu'on doit la convocation du Congrès aſſemblé à *Utrecht* pour y travailler, & ce ſera par ſa médiation que le ſuccès en deviendra heureux. Voilà, Madame, un bel endroit pour l'hiſtoire de cette grande Reine, & qui lui fera donner par la poſtérité à venir la préférence ſur la Reine *Elizabeth* ſa devanciere, & lui procurera un jour les félicités que le Seigneur promet à ceux qui procurent la paix. Nous commençons à reſpirer ici; la ſuſpenſion d'armes ſuſpend nos chagrins & adoucit la douleur que la perte de nos aimables Princes y avoit cauſée. Le Roi ſe porte très-bien : le petit *Dauphin* ſe fortifie, Monſeigneur le Duc de *Berri*, jeune & vigoureux, nous promet, en cas de malheur, une nombreuſe poſtérité : & humainement parlant, la féconde race de nos Rois ſe perpétuera long-temps, quoiqu'il y ait une

de ſes branches éteinte pour nous, puiſque le Roi *Philippe* renonce à la Couronne de ſes Ancêtres pour conſerver celle que les *Eſpagnols* ont miſe ſur ſa tête. Cette renonciation eſt néceſſaire pour faciliter la paix; & le Roi d'*Eſpagne* la fera ſans répugnance, pour marquer à ſes Sujets combien il eſt ſenſible au zele & à l'affection qu'ils ont pour lui. Jamais zele n'a été plus grand que celui des *Eſpagnols* l'eſt pour ce Monarque. Ils l'adorent: & c'étoit fort inutilement qu'on travailloit à le détrôner, puiſque quand on auroit pu l'arracher au Trône, on n'auroit pas pu pour cela l'arracher du cœur de ſes Sujets, ſur leſquels il regne autant par amour que par ſon autorité. La Reine ſon Epouſe partage avec lui la tendreſſe des *Eſpagnols*, non-ſeulement par ſon mérite, mais auſſi par les ſoins qu'elle prend du Prince des *Aſturies* ſon Fils, dont on peut dire qu'elle eſt la premiere Gouvernante. C'eſt l'endroit ſenſible de ces Peuples, qui fondent toutes leurs eſpérances ſur ce jeune Prince, né dans le ſein de leur

pays, & qui eſt l'objet de leurs plus tendres déſirs. Tous les Seigneurs Eſpagnols que nous avons vu ici nous en ont parlé comme d'un petit prodige. Son cadet eſt très-joli auſſi; & M. *Clément*, qui a été à *Madrid* pour accoucher la Reine, aſſure qu'il a toutes les marques d'une bonne ſanté. Mais, comme je viens de le dire, cette branche ne nous regarde plus. On a été fort ſenſible ici à la perte que l'*Eſpagne* a faite du Duc de *Vendôme*. Il eût été à ſouhaiter qu'il eût pu vivre juſqu'à la paix. Mais il ne dépend pas de nous d'enclouer le ciſeau d'*Atropos*. On parle de donner le commandement général des Troupes de ce Pays au Duc de *Berwick*. Nous ſaurons dans la ſuite comment le Roi diſpoſera de ſes Charges. La Ducheſſe ſon épouſe eſt venue d'*Anet* à *Marli* ſaluer Sa Majeſté, qui lui a paru fort ſenſible à ſa perte, & qui lui a dit en propres termes: qu'Elle étoit très-fâchée que ſon époux fût mort dans le temps qu'Elle avoit réſolu de le rappeller en *France*, où ſa préſence auroit été néceſſaire au

bien de l'Etat. Cette Dame a des Brevets de retenue pour des ſommes conſidérables ſur les Charges de ſon époux. On dit que ce Prince a écrit, quelques heures avant que de mourir, une lettre fort touchante à notre Monarque en faveur du Grand-Prieur ſon frere, & qu'après avoir donné ordre à ſes petites affaires, & aux récompenſes qu'il vouloit faire à ſes Domeſtiques, il ne s'eſt occupé que du ſoin de ſon ſalut. C'eſt le témoignage que lui a rendu le Prélat qui l'a aſſiſté en mourant, qui a dit tout haut que ce Prince étoit mort en Héros Chrétien. Son cœur a été porté à *Anet*; & le Roi d'*Eſpagne*, qui l'avoit déja reconnu pour premier Prince de ſon Sang, a voulu que ſon corps fût inhumé à l'Eſcurial, c'eſt-à-dire, dans le Tombeau des Rois d'*Eſpagne*. Ainſi il a reçu le même honneur que le Roi fit à feu M. de *Turenne*, en le faiſant porter à *S. Denis*. Et comme c'eſt à peu près dans un cas pareil, la même Epitaphe pourroit ſervir pour tous les deux, & les *Eſpagnols* pourroient dire là-deſſus :

Vendôme

Vendôme a ſon tombeau parmi ceux de nos Rois;
C'eſt le fruit glorieux de ſes fameux exploits.
On a voulu par-là couronner ſa vaillance,
Afin qu'aux ſiecles à venir
On ne fît point de différence,
De porter la couronne ou de la ſoutenir.

Mais c'eſt aſſez parlé de morts & de funérailles : revenons à la paix, qui préſente des idées plus réjouiſſantes, & parlons du lieu où l'on travaille à cette paix. Le nom en eſt devenu fameux; on ne parle que d'*Utrecht* dans les converſations, & je voudrois pouvoir en parler à mon tour ; mais je n'oſe, de peur de faire un *quiproquo*, & de prendre *Vaugirard* pour *Rome*. S'il vous avoit plu de m'en dire quelque choſe de particulier dans la Lettre où vous m'en parlez, je me ſerois donné des airs, & j'aurois fait la capable & la ſavante comme une autre. Mais vos narrations ſont ſi peu circonſtanciées, & votre ſtyle ſi laconique, que vous me faites enrager, & j'aimerois mieux vous voir tomber dans le défaut de cet Abbé, qui parle, dit-on, vingt quatre heures de ſuite. Vous

riſqueriez moins qu'un autre d'ennuyer vos auditeurs, puiſque lorſqu'on parle bien, on ſe fait toujours écouter avec plaiſir. Cependant il y a toujours un milieu entre les deux extrêmités, & vous pourriez bien appuyer un peu plus que vous ne faites ſur les endroits que vous voyez propres à exciter la curioſité, & je ne ſaurois m'empêcher de croire qu'il n'entre un peu de malice dans votre fait. Pour vous en punir, je vous demande une relation d'*Utrecht*, de ſa ſituation, de ſon origine & de ſon gouvernement, duſſiez-vous y faire un voyage exprès; j'eſpere que vous ne me refuſerez pas cette grace, & je vous aſſure que je ne ceſſerai de vous la demander juſqu'à ce que je l'aye obtenue. Vous avez déja éprouvé mon obſtination: & comme j'ai éprouvé votre complaiſance, je ne doute point que je ne l'éprouve encore. Adieu, j'en attends les effets; c'eſt aſſez écrit pour aujourd'hui. Je ſuis, &c.

A Paris ce.

LETTRE LXXXIX.

LES alarmes que j'avois prises, & que je vous avois données n'étoient point si mal fondées que vous pourriez le croire ; & elles n'auroient pas été fausses si, comme vous l'avez fort bien remarqué, la Reine de la *Grande-Bretagne* n'avoit, par sa prudence, paré les coups qu'on avoit dessein de nous porter. J'aime à voir la justice que vous rendez là-dessus à cette Princesse ; & les éloges que vous lui donnez me font un vrai plaisir. Ses Ministres en méritent aussi, puisqu'il est très-sûr qu'ils ont très-bien secondé les intentions de leur Souveraine, & qu'ils ont marqué beaucoup de zele pour tous ses glorieux desseins. Le Comte de *Strafford*, son Ambassadeur auprès des Etats-Généraux, s'est donné de furieux mouvements ; & on lui a vu passer & repasser les mers coup sur coup pour tâcher de trouver des

ajuſtements, lorſqu'il ſembloit que les cartes fuſſent le plus brouillées. Ainſi il doit avoir part aux lauriers & aux palmes que la paix fera naître, comme il a eu part à ceux qui ont germé dans les champs de Mars, auxquels il a ſu joindre depuis peu le myrte, en épouſant une des plus belles & riches perſonnes de ſon Pays. Mais il me ſemble que je donne dans le Phébus; & ce myrte, ces palmes & ces lauriers, me font ſortir de mon ſtyle ordinaire. Rentrons donc dans notre moyenne région, de peur d'encourir le ſort d'*Icare*, & revenons à nos moutons. Je vous dirai donc qu'il me ſemble que vous vous abandonnez un peu trop tôt à la joie, puiſque malgré la ſéparation des Anglois, on n'a pas laiſſé de nous prendre le *Queſnoy*, & d'aſſiéger *Landrecy*. Les Troupes Auxiliaires ont refuſé, quoiqu'à la ſolde de l'*Angleterre*, de ſuivre les ordres du Général Anglois, diſant qu'étant Allemandes, & par conſéquent relevant de l'Empereur, elles ne pourroient pas ſe diſpenſer de combattre les Ennemis de

l'Empire. On a eu beau les menacer de ſupprimer leur paie, rien n'a été capable de les ébranler : elles ont été joindre le Prince *Eugene*; & le Prince d'*Anhalt-Deſſaw*, qui commande les Pruſſiens, a dit tout haut : que ceux qui prendroient un autre parti ſeroient des, &c. Vous me diſpenſerez de répéter le mot dont il s'eſt ſervi, car il ne ſiéroit pas dans la bouche d'une femme. Cette déclaration authentique a valu au Prince qui l'a faite un remerciement de l'Empereur, qui lui a écrit la Lettre du monde la plus obligeante, & lui a marqué qu'il lui tenoit tout le compte imaginable de ſon zele & de ſa fermeté. Cependant le Duc d'*Ormond*, qui comptoit que toutes les Troupes Auxiliaires le ſuivroient, s'eſt trouvé fort loin de ſon compte; & ce décompte n'a pas fort accommodé les François. M. de *Villars* a excité à livrer *Dunkerque* : & il y auroit eu du mal entendu, ſi Mylord *Strafford* n'eût été en perſonne à l'Armée, & n'eût fait marcher les Anglois droit à *Gand*, lorſqu'il eut perdu l'eſpérance de faire revenir

les Allemands ; par cette démarche il a fait voir aux Francois que les Anglois seroient toujours en état de leur faire donner l'équivalent de *Dunkerque* ; & les François, qui ne demandoient que cela, les en ont mis en possession. Les Protestants croyoient voir briser par-là les chaînes de leurs Galériens, dont il y avoit un grand nombre dans ce Port. Mais comme on étoit convenu qu'il n'y auroit rien de changé dans la Magistrature & dans le Gouvernement de la Ville, & que la Garnison Angloise ne se mêleroit que de garder ses postes, il n'a point été parlé des Galériens, & il y a apparence que ce ne sera qu'à la paix que leurs fers seront rompus. Cependant l'impatience Françoise, & l'inquiétude de quelques personnes d'entre ceux qu'on appelle *Refugiés*, a pensé être nuisible à ces pauvres captifs, & a été cause qu'on les a doublement enchaînés, & qu'enfin, de peur que les murmures de ces esprits ne causassent quelque désordre, on a jugé à propos de dépayser ces bonnes gens, & de les transférer

ailleurs. Voilà comme ſouvent on gâte par trop d'empreſſement les affaires de ceux qu'on a le plus d'envie de ſervir. Cependant je ſuis ſûre que leur délivrance n'eſt que différée, & qu'on ne redouble leurs fers que pour leur faire mieux ſentir le plaiſir de les voir briſer. Car enfin ils ne doivent pas ſouffrir des fautes d'autrui; & celles qu'on leur impute ſont d'une nature à devoir bien plutôt attirer notre pitié qu'exciter notre colere, puiſqu'on ne peut leur reprocher que de porter un peu trop loin le zele qu'ils ont pour une religion qu'ils croyent bonne; zele qui, quoique mal placé, ne laiſſeroit pas d'être préférable à cette indifférence que tant de gens ont à préſent pour les choſes qui regardent le ſalut. Au lieu de punir ceux qui ont la foi, il faudroit châtier les athées qui s'inſcrivent en faux contre les vérités les plus ſaintes, & qui, ſous prétexte de faire les eſprits forts, abuſent des eſprits foibles, & les entretiennent dans une incrédulité damnable, puiſqu'il eſt très-ſûr que nous ſommes ſau-

vés par la foi. Mais c'eſt aſſez moraliſe, & je vois bien que je ne ſaurois reſter aujourd'hui dans ma ſphere. Tantôt j'ai donné dans la Rhétorique ; je me mêle à préſent de faire la Théologienne; ainſi je crois que je ferai mieux de finir ma Lettre, que de continuer à parler ſur un ton qui ne me convient pas, & qui pourroit vous ennuyer, quoique vous vouliez me perſuader qu'on ne ſauroit s'ennuyer à m'entendre, & que vous pouſſiez l'exagération juſqu'à me ſouhaiter toute la volubilité de diſcours & la ſuperfluité de paroles de l'Abbé de B***. Vous pourriez faire des ſouhaits un peu plus raiſonnables ; j'eſpere que celui-là ne ſera jamais rempli, & j'aimerois encore mieux paſſer vingt-quatre heures à dormir qu'à parler, ſuppoſé qu'il n'y eût que ces deux moyens de paſſer ſon temps, & qu'il ne fût pas poſſible de l'employer à divers uſages. Cependant, puiſque vous vous plaignez de la briéveté de mes narrations, & que vous en demandez une plus étendue ſur le chapitre d'*U-*

trecht, vous pouvez compter que vous ſerez ſervie comme vous le ſouhaitez. Je m'en vais apprendre la carte de ce pays. Quand il faudroit y faire un ſecond voyage, la pénitence ne ſeroit pas auſſi rude que vous pourriez bien vous l'imaginer ; car le ſéjour d'*Utrecht* eſt fort agréable ; la compagnie y eſt belle & nombreuſe, & on s'y divertit à merveille. Il y a Comédie & Opéra, moins bons qu'à *Paris* à la vérité, mais les Actrices en ſont aſſez jolies, & fort ſujettes à fournir des ſcenes réjouiſſantes au Public. Je crois cependant que je pourrai contenter votre curioſité; donnez-moi ſeulement le temps de m'inſtruire de ce que vous voulez ſavoir ; enſuite je vous mettrai en état de parler d'*Utrecht* devant les Hollandois, ſans crainte de tomber dans le défaut du ſinge dont parle la Fontaine, qui, pour avoir appellé le *Pirée* ſon couſin, fut replongé dans la mer. Vous ne devez pas craindre de faire un pareil *quiproquo*. Repoſez-vous ſur moi, & croyez que ce que je vous dirai de ce beau Théâtre, à préſent ſi fort à la mode, ſera auſſi ſûr que je ſuis, &c. *A Aix-la-Chapelle ce.*

LETTRE XC.

EH bien ! Madame, avois-je tort de me réjouir ? & ma joie n'étoit-elle pas mieux fondée que vos alarmes ? On dit ordinairement : *Rira bien qui rira le dernier.* C'eſt à nous que cet avantage étoit réſervé, & la priſe du *Queſnoi* a été bien vengée par l'entiere défaite du Camp de *Denain*, que commandoit le Comte d'*Albemarle.* Comme vous êtes à portée de ſavoir toutes ces nouvelles, vous n'ignorez pas comment la choſe s'eſt paſſée, & vous ſavez ſans doute que le Maréchal de *Villars* voulant d'un ſeul coup réparer l'indolence dont on l'avoit accuſé : M. de *Villars*, dis-je, ranimant ſon courage & toute ſa prudence, après avoir donné le change aux Alliés, & feint de vouloir attaquer les retranchements du Prince *Eugene*, donna ſur le petit camp de *Denain*, dont la moitié fut taillée en pieces, & l'autre

noyée dans l'*Escaut*. Destinée bien différente de celle à laquelle ces Messieurs s'attendoient : car ils comptoient de pénétrer cette année en *Champagne*, & d'y aller boire nos vins. Cependant quelqu'avantage qui puisse nous revenir de cette affaire, je ne saurois m'empêcher de regretter les honnêtes gens qui y ont péri, & je vous assure que j'ai pleuré le pauvre Comte de *Dohna*, que j'avois vu ici bien des fois, & qui étoit un très-joli homme. Nos ennemis perdent en lui un bon général. Il étoit Gouverneur de *Mons* ; & nos Plénipotentiaires avoient été fort contents de l'accueil qu'il leur fit lorsqu'ils passèrent dans cette Ville, dont il fit très-bien les honneurs. Je vous avoue que dans cette occasion sa mort a été un rabat-joie pour moi : mais enfin l'intérêt public doit l'emporter sur le particulier, & la perte d'un homme de considération & de mérite doit céder au plaisir de nous voir enfin vainqueurs ; & l'on peut dire que c'est ici une victoire complette, puisqu'en nous rendant maîtres

de *Denain*, nous l'avons été enſuite de *Mortagne*, *ſaint Amand* & *Marchiennes*, qui, malgré la vigoureuſe réſiſtance du Brigadier *Berkoffer*, a été obligé de nous ouvrir ſes portes, & de nous livrer toutes les proviſions & les munitions que les Alliés y avoient renfermées. On y a trouvé entr'autres choſes une quantité prodigieuſe de fromages de *Hollande* & de jambons de *Weſtphalie*. Cette capture a mis l'abondance dans notre Camp, & la diſette dans celui de nos ennemis. Ils nous ont fourni par-là des armes pour les combattre; & c'eſt avec leurs propres canons & leur artillerie, qu'après avoir fait lever le ſiege de *Landrecy*, nous avons formé celui de *Douay*, & que nous comptons regagner les autres Places qu'on nous a enlevées. Voici une Chanſon qui a été faite à ce ſujet.

CHANSON

Sur l'Air : *Prends ma Philis*, *&c.*

EUGENE, entrant en Campagne,
Aſſura d'un air hautain,
Qu'il entreroit en *Champagne*

Pour

Pour y goûter le bon vin.
L'*Hollandois*, plein de courage,
Fit apporter ſon fromage
Dans *Marchiennes* & dans *Denain*.
Mais *Villars*, rempli de gloire,
Leur a dit : Meſſieurs, tout beau ;
C'eſt pour vous aſſez de boire
L'eau qui coule de l'*Eſcaut*.

La fortune, qui nous avoit ſi long-temps tourné le dos, revient nous gracieuſer, & nous faire part de ſes faveurs : & je ne doute point que les avantages que nous venons de remporter ne nous faſſent obtenir la paix à de meilleures conditions que celles qu'on vouloit d'abord nous impoſer. Je ſouſcris à celle qui regarde les Proteſtants, & à l'élargiſſement de leurs captifs ; & s'il ne falloit que mon conſentement pour leur rendre l'Edit de Nantes, je le donnerois de bon cœur. Je crois, entre nous, qu'il y auroit de la juſtice, puiſqu'un Edit ſolemnel donné par un grand Roi, ratifié par ſes Succeſſeurs, & duquel d'autres Souverains ont été garants, ne devroit pas naturellement être revoqué : quoique la raiſon du plus fort

puiſſe être la meilleure chez le loup de *la Fontaine*, elle ne devroit pas cependant l'emporter ſur la bonne foi chez les gens équitables. La conſéquence en eſt même dangereuſe: car quel fonds pourra-t-on faire à l'avenir ſur pareilles promeſſes? Et puiſque *Louis le Grand* révoque les Edits de *Henri IV*, qui empêchera les deſcendants de *Philippe V.* de ſe pourvoir contre la renonciation qu'il fait à la Couronne de *France*, & de la révoquer ſelon leur bon plaiſir? Enfin cette guerre eſt une guerre de région & non de Religion: il eſt queſtion de conſerver l'Eſpagne à *Philippe*; de garder & étendre s'il ſe peut les frontieres de *France*, & non de forcer de pauvres gens à croire ce qu'ils ne peuvent. Je penſe que c'eſt le cas des *Gabaonites*, & je crains qu'en manquant à ce qu'on leur a promis, on n'attire ſur le Royaume les malheurs que la mauvaiſe foi de *Saül* attira ſur le pays d'*Iſraël* à leur égard. Vous voyez, Madame, que je moraliſe à mon tour: je ne m'en fais pas un ſcrupule: car à préſent perſonne

ne fait ſon métier ; & pour me ſervir de votre expreſſion, tout le monde ſort de ſa ſphere. On voit même les plus habiles gens faire de grandes fautes dans leur art : peut-être parce qu'ils ne s'y appliquent pas aſſez, & qu'ils ne bornent pas là toute leur ſcience. M *** fameux Chirurgien, vient de donner une preuve de ce que je dis, en piquant l'artere à Madame de *Villacerf*, & l'envoie au tombeau : car la gangrène s'eſt miſe à la plaie ; il a fallu lui couper le bras auprès de l'épaule, & mourir après toutes ces cruelles ſouffrances ; ce qui eſt mourir mille fois. Malgré tout cela la bonne Madame de *Villacerf* n'a pas laiſſé de faire un legs à ce Chirurgien, qui étoit devenu ſon bourreau, parce-qu'elle prévoyoit qu'une pareille aventure lui feroit perdre ſa réputation, & le mettroit hors d'état de gagner ſa vie. C'eſt pouſſer loin la généroſité, & bien pratiquer le précepte de l'Evangile, qui nous ordonne de rendre le bien pour le mal. Madame de la *Hoguette*, fille de M. de *Marillac*, qui étoit une veuve

illuſtre, vient d'entrer pour la ſeconde fois dans le cercueil. Je dis pour la ſeconde fois ; car il y a environ vingt ans qu'après une violente maladie, & après avoir reçu tous les Sacrements, elle fut crue morte ; on l'enſévelit, & elle auroit été miſe dans le tombeau, ſi Madame de *Marillac* ſa mere, qui l'avoit tendrement aimée, n'eût voulu, avant de s'en ſéparer pour toujours, l'embraſſer encore une fois. On eut beau s'y oppoſer, elle ſe jetta ſur ce cadavre prétendu, & à force de le tourner & retourner, elle y remarqua encore un petit reſte de chaleur, que les Médecins imputerent à certains remedes qu'ils avoient fait prendre à cette Dame. La tendre mere ne ſe paya point de ces ſortes de raiſons ; elle arracha promptement les langes funebres dont cette chere fille étoit enveloppée, & fit tant par ſes ſoins, qu'elle la rappella à la vie, où elle avoit reſté juſques à l'heure qu'il eſt, qu'elle vient d'en partir tout de bon, & juſques à la *Vallée de Joſaphat*. Voilà, Madame, toutes les nou-

velles que je puis vous mander d'ici. On parle pourtant de trois beaux mariages qui doivent se faire à la Cour, & dont sans doute la conclusion sera renvoyée à l'hiver : l'un est celui de M. le Comte de *Toulouse*, qui par parenthese, est parfaitement bien guéri de la *pierre*, & rétabli de l'operation qu'il a été obligé de souffrir pour s'en délivrer. On prétend qu'il va épouser la fille aînée de Madame la Duchesse ; que l'on donne la cadette au jeune Prince de *Conti*, & Mademoiselle de *Conti* à Monsieur le Duc leur Frere. Il faut espérer que ces redoublements d'alliance étoufferont toutes les semences de procès qu'on craignoit de voir réveiller dans ces illustres Maisons depuis la mort de M. le Duc de *Vendôme*, qui avoit travaillé à les assoupir. Mais j'oubliois de vous faire part d'une grande nouvelle. C'est la chûte de la Samaritaine. Ce fameux ornement du *Pont-Neuf* vient d'être détruit, parce qu'il a fallu faire de nouveaux pilotis pour le soutenir ; le Peuple, qui n'entre point dans ce détail-là,

en impute la faute aux Jéſuites. Il a paru des Vers dont les rimes ne ſont pas fort juſtes : les voici tels qu'ils ſont.

Le *Tellier* * , ce grand ami de Dieu ,
Et ferme appui de la noire Sequelle ,
Un jour paſſant ſur le *Pont-Neuf* :
Eh quoi ! dit-il , toujours cette femelle
Jaſer depuis cent ans ; & que ſe dire encor ?
Son Compagnon altier , grand eſprit fort ,
Lui dit : *Jeſus* lui prouve que ſa Grace
Eſt un céleſte don , néceſſaire , efficace.
Efficace ! répond le pere tout en feu :
Qu'on le mette deſſus ma liſte ;
Ainſi que Port-Royal , faiſons raſer ces lieux.
On me l'avoit bien dit qu'il étoit Janſéniſte !

Vous voyez , Madame , que le *Pont-Neuf* & *Dieu* , riment à peu près comme ſiche ton nez dans mon épaule , &c. Mais ce ſont à tous égards des Vers du *Pont-Neuf*. Adieu ; j'attends la relation d'*Utrecht* que vous m'avez promiſe. Je ſuis toujours , &c. *A Paris ce.*

* *Jéſuite , Confeſſeur du Roi.*

LETTRE XCI.

JE partage avec vous, Madame, la joie que vous cauſent les heureux ſuccès que nous venons d'avoir. J'en prévois les ſuites comme vous. Vos pronoſtics commencent même à s'accomplir ; on vient de nous reſtituer *Douay* ; le *Queſnoy* eſt aſſiégé, *Bouchain* menacé d'un pareil ſort, & nous allons voir revenir ces temps heureux dont parloit M. *Peliſſon*, où *Louis* le Grand, plus vaillant qu'*Achille*, ſoumettoit quatre Villes en quinze jours. Voila de quoi fournir matiere à de nouveaux Eloges, & de quoi exercer nos Poëtes modernes. J'aurois ſeulement ſouhaité qu'on n'eût pas tant appuyé ſur l'article des fromages & des jambons trouvés dans *Marchiennes*, dont toutes les Gazettes ont pris ſoin de faire exactement l'inventaire ; ce qui a donné lieu de dire, que M. le Maréchal de *Villars* avoit

groſſi ſes trophées des uns, & qu'il avoit pris ſur les autres les lauriers dont il prétendoit couronner ſon triomphe. Nous aurions pu nous épargner ce ridicule, en faiſant ſonner un peu moins haut une priſe de ſi petite importance ; & nous ne voyons pas que les Alliés ayent fait autant de bruit du butin remporté dans *Vigo*, & de tous les avantages que leur a procuré le gain des batailles d'*Hagſtet*, *Ramillies*, *Malplaquet*, &c. Auſſi on voit que quoique les railleurs ne ſoient pas à préſent de leur côté, ils ne peuvent pas s'empêcher de rire de nos hyperboles, & de la maniere dont nous nous énorgueilliſſons de ce retour de fortune. On a même imprimé en *Hollande* le Sermon du Pere *Poiſſon*, qu'on prétend être Jéſuite, & qui a comparé le Camp de *Denain* à celui des *Syriens* ; & les proviſions trouvées dans *Marchiennes*, à cette abondance que la défaite des *Syriens* apporta en *Iſraël*, dans le temps du Prophéte *Eliſée*. On a fait des remarques, qui ont été imprimées avec ces fragments de Ser-

mons, & qui en font une eſpece de critique. On ſe jette enſuite ſur la fripperie des Jéſuites, prétendant que le Pere *Poiſſon* eſt Membre de la ſainte Société, & qu'il en pratique les maximes; mais la *Quinteſſence* a pris ſoin de détromper le Public, en diſant que c'eſt à tort qu'on apoſtrophe les enfants d'*Ignace*, puiſque le Pere *Poiſſon* eſt Cordelier. Il eſt vrai qu'on leur impute tout ce qu'on croit mal, témoin la chûte de la *Samaritaine*. Mais ce ne ſont point des réflexions que vous me demandez, vous vous attendez à l'hiſtoire d'*Utrecht*, & je vais remplir votre attente. *Utrecht* eſt la Ville capitale de la Province qui porte ce nom, & qui eſt une des ſept que l'on appelle Provinces-Unies. C'eſt la cinquieme en rang. Elle n'eſt pas d'une grande étendue, quoiqu'elle ait pu fournir autrefois des Armées de quarante mille hommes, & qu'elle ait ſoutenu diverſes guerres contre les Hollandois, les Friſons & les Gueldrois, qui ſont ſes plus proches voiſins; car elle confine à l'Orient & au

Midi la Province de *Gueldre* ; au Nord le Golphe de *Zuyderzée*, qui la ſépare de la Friſe, & à l'Occident la Hollande. Ces Villes ſont *Utrecht*, Amersfort, Renen, Montfort, Wijck, Overſtede, &c. On diſtingue ordinairement ce pays par quatre quartiers : le Dioceſe ſuperieur, l'inférieur, Hemſland & le pays de Monttort. Les Evêques d'*Utrecht* étoient autrefois Souverains de la Province, Princes de l'Empire ; & les Ducs de Brabant, de Cleves, les Comtes de Hollande, de Gueldre, de Cuyck & autres, juſques au nombre de vingt-huit, relevoient de leur domination, à laquelle l'Empereur *Charlemagne* avoit attaché tout ce relief, & une partie de la Hollande, afin de les engager à travailler avec plus d'ardeur à la converſion des Payens, qui occupoient la plûpart des Pays voiſins. Il y a eu ſoixante Evêques d'*Utrecht*, depuis l'année 690 juſques à environ 1580, que *Philippe II*, à la ſollicitation du Pape *Paul IV*, érigea cet Evêché en Archevêché, & créa des Evêques à *Harlem* en

Hollande, à *Middelbourg* en Zélande, à *Lewarde* dans la Province de Frise, à *Deventer* dans celle d'*Over-issel*, & à *Groningue*, qu'il donna pour Suffragants à l'Archevêque d'*Utrecht*; cet Archevêque s'appelloit *Fréderic Schenck* de *Tautenbourg*: il ne jouit pas long-tems de ce nouveau grade, par les changements qui arriverent dans le pays, qui secoua le joug de l'Espagne & embrassa la Religion Protestante. Si vous souhaitez savoir le nom des soixante Evêques, dont je viens de vous parler, les voici, & vous ne vous plaindrez pas que je vous manque d'exactitude. Le premier Evêque d'*Utrecht* fut Saint *Willebrode*, dont les Catholiques Romains de ce Pays célébrent tous les ans la Fête le ..... de Novembre. Ce fut lui qui fonda l'Eglise qu'on appelle Dôme, qui étoit dédiée à *S. Martin*. Il fit encore d'autres fondations; & sa mémoire est en vénération à *Utrecht*, comme à *Paris* celle de *Sainte Genevieve*. *S. Boniface* lui succéda, & fut le second Evêque d'*Utrecht*. *S. Grégoire* le troisieme; qua-

trieme *S. Albrée* ; cinquieme *S. Theodaric* ; ſixieme *Hermalaire* ; ſeptieme *Lixfride* ; huitieme *S. Fréderic* , que *Judith* , femme de l'Empereur *Louis le pieux* , fit maſſacrer , parce que , comme *S. Jean-Baptiſte* , il crioit contre l'inceſte dans lequel cette méchante femme étoit engagée. Le neuvieme fut *Alfride*, frere de S. *Fréderic* ; le dixieme *Hedgere* ; le onzieme S. *Hungere*. Ce fut de ſon temps que la Ville d'*Utrecht* fut ruinée par les *Normands* , & il fut obligé de ſe retirer avec ſon Clergé auprès de l'Empereur *Lothaire* , qui avoit embraſſé la vie monaſtique dans l'Abbaye de *Prumy*, au Dioceſe de Treves, & qui lui aſſigna pour ſa demeure l'Abbaye de S. *Pierre* , auprès de *Ruremonde* , où il a fini ſes jours. *Obidalde* fut le douzieme Evêque ; *Eglibolde* le treizieme ; *Strabbolde*, deſcendu des Rois de Friſe , fut le quatorzieme , & ſous ſon gouvernement la Ville d'*Utrecht* fut ruinée par les Danois. *Balderik* de *Cleves* , qui en fut le quinzieme Evêque , y rétablit le Siege Epiſcopal. *Solemaire* fut

fut le seizieme ; *Baudoüin* de Cleves le dix-septieme. S. *Aufride* , Comte de *Brabant* , fut le dix-huitieme : il donna quantité de ses Terres à l'Eglise d'*Utrecht* , & fonda une Abbaye de S. *Benoît* près d'Amefort. Cette Abbaye fut transférée à *Utrecht* en 1054 , & on l'appella l'Abbaye de S. *Paul*. Le dix-neuvieme fut *Deldolde* , Religieux Bénédictin de *Dooſt-Broek*, près d'*Utrecht*. Il fit bâtir l'Eglise de S. *Martin* , & la consacra en présence de l'Empereur *Henri II* , du Duc de Brabant , des Comtes de Hollande , de Gueldre , de Cleves , de *Cuyck* , & de douze Evêques. S. *Bernulphe* , Curé de *Dooſtcerbeeck* , près d'Arnhem , fut élu Evêque d'*Utrecht* , dont il fut le vingtieme , à la sollicitation de l'Empereur *Conrad* II , lorsqu'il lui porta la nouvelle de l'accouchement de l'Impératrice *Chiſelle* , son épouse. Il fit plusieurs fondations , & bâtit les Eglises de S. *Jean-Baptiſte* & de S. *Pierre* : il fut enterré dans cette derniere , & l'on prétend que son corps y fut trouvé entier en

1668. Le vingt-unieme Evêque fut *Guillaume de Pont*, fils de *Wichard*, Seigneur de Gueldre. Le vingt-deuxieme fut *Conrad de Suabe*, qui avoit été Précepteur de l'Empereur *Henri IV*. Il fit bâtir l'Egliſe de Notre-Dame dans un endroit très-marécageux, & trouva un Maçon qui, moyennant une groſſe ſomme d'argent, lui offrit de faire des fondements très-ſolides. L'Evêque eut envie de ſavoir le ſecret de ce Maçon, & s'adreſſa pour cela à un de ſes fils, qui lui apprit qu'il ne s'agiſſoit que de bâtir des colonnes ſur des peaux de taureaux. Cette curioſité du Prélat lui fut funeſte ; le Maçon ſe vengea ſur lui de l'indiſcrétion de ſon fils, & l'aſſaſſina l'an 1099. Il fut enterré dans l'Egliſe Notre-Dame, qu'il avoit bâtie & fondée. *Burchard* fut le vingt-troiſieme Evêque, & *Codebalde* le vingt-quatrieme. Ce fut lui qui, au Concile de Rheims en 1119, obtint du Pape *Gelaſe* la permiſſion de porter la Croſſe, la Mitre, & les autres ornements Epiſcopaux, dont ſes prédé-

ceſſeurs n'avoient pas été revêtus. *André* de *Cuyck*, vingt-cinquieme Evêque d'*Utrecht*, dont le frere avoit aſſaſſiné *Florent*, frere de *Thierry* Comte de Hollande, eut de grands démêlés avec ce Seigneur, à cauſe de ce meurtre. Et ſous *Heribert* de *Borech*, ſon ſucceſſeur & vingt-ſixieme Evêque d'*Utrecht*, *Thierry* mit le ſiege devant la Ville, & l'Evêque ne trouva pas d'autre expédient que de ſe parer de ſes ornements Epiſcopaux, & de ſortir, à la tête de ſon Clergé, pour menacer le Comte de l'excommunier, s'il ne levoit promptement le ſiege. La menace fit effet, car *Thierry* ſe jetta d'abord aux pieds du Prélat & devint enſuite un de ſes meilleurs amis. Sous cet Evêque la Ville fut réduite en cendres, avec une partie de ſes Egliſes. Le vingt-ſeptieme Evêque d'*Utrecht* fut *Herman* de *Hornes*, qui avoit été Prévôt de S. *Gereon à Cologne*. *Godefroy* de *Rhenen*, vingt-huitieme Evêque, fut élu à la ſollicitation de l'Empereur *Fréderic Barberouſſe*, qui vint exprès pour cela à *Utrecht*. Le

vingt-neuvieme Evêque fut *Baudoüin*, frere de *Florent*, Comte de Hollande. *Arnould Difembourg*, Prévôt de *Deventer*, fut le trentieme, & il l'emporta, par le secours d'*Othon*, Comte de *Gueldre*, sur *Thierry* de *Hollande*, Neveu de l'Empereur. Le Pape *Innocent III.* décida en sa faveur; mais *Thierry* ne perdit rien pour attendre; car il fut son Successeur, & par conséquent le trente-unieme Evêque. *Thierry* de *Are* fut le trente deuxieme. *Othon*, fils d'*Othon II*, Comte de *Gueldre*, fut le trente-troisieme. *Othon* de la *Lippe* le trente-quatrieme. Ce fut lui qui fit une Croisade avec l'Empereur *Fréderic II*, pour la conquête de la Terre Sainte. Il fit aussi la guerre à *Rodolphe*, Châtelain de *Coëvorde*, & fut défait & massacré par les Habitants du Pays de *Drenthe*. *Willebrand* d'*Oldenbourg*, trente-cinquieme Evêque, vengea la mort de son Prédécesseur sur les *Drenthois*, & sur le Châtelain de *Coëvorde*, qu'il punit très-sévérement. Il avoit été Evêque de *Paderborn* avant de l'être d'*U-*

trecht, & mourut en 1233, après avoir fait deux fois le voyage de la Terre Sainte. Le trente-ſixieme Evêque fut *Othon*, fils de *Guillaume I*, Comte de Hollande, qui fut tuteur de *Guillaume II.* ſon neveu, Comte de Hollande, Roi des Romains, qui en faveur de ſon Oncle accorda de grands privileges à l'Egliſe d'*Utrecht*. *Golwin* de *Amſtel* en fut le trente-ſeptieme Evêque, après y avoir été Prévôt, & réſigna ſon Evêché, après l'avoir poſſédé un an. Le trente-huitieme fut *Henri* de *Vianen*, Grand Prévôt de Cologne. Il voulut faire rebâtir l'Egliſe Cathédrale d'*Utrecht*; mais il ne vécut pas aſſez. *Jean* de *Naſſau*, trente-neuvieme Evêque, fut dépoſé par le Pape *Honoré III*, l'an 1287. *Jean* de *Strich*, Lorrain de nation, fut le quarantieme Evêque d'*Utrecht*, & quitta enſuite cet Evêché pour prendre celui de Toul. Le quarante-unieme fut *Guillaume* de *Berthout*, qui deſcendoit des Souverains de Malines. Il ſe brouilla ſi fort avec les Peuples, que, perdant le reſpect

dû à ſon caractere, ils le firent priſonnier, & après un an de captivité il perdit la vie l'an 1301, dans une bataille contre les Hollandois. *Guy* de *Hainaut*, fils de *Jean* d'*Avennes*, Comte de *Hainaut*, fut le quarante-deuxieme Evêque, après avoir été auparavant Chanoine & Tréſorier de Liege: il refuſa le Cardinalat que le Pape *Clément V* lui offrit au Concile de Vienne. *Fréderic de Syrich* lui ſuccéda, & fut le quarante-troiſieme. *Jacques* de *Outhorn* le quarante-quatrieme; *Jean* de *Dieſt* le quarante-cinquieme; *Nicolas* de *Capitus*, Romain de nation, le quarante-ſixieme. Il fut préféré à *Jean* de *Bronchorſt* & à *Jean* d'*Arckel* ſes concurrents; mais deux ans après il remit l'Evêché entre les mains du Pape, après avoir reçu de ce Pontife le Chapeau de Cardinal. *Jean* d'*Arckel*, qui avoit été un de ſes concurrents, lui ſuccéda, & fut le quarante-ſeptieme Evêque; mais il quitta cet Evêché pour celui de Liége. L'an 1364 *Jean* de *Vernenbourg* quitta celui du *Munſter* pour lui ſuccéder,

& fut le quarante-huitieme. Le quarante-neuvieme fut *Arnould* de *Hornes*, qui devint enſuite Evêque de *Liege* l'an 1378. Il prétendoit jouir de deux Evêches ; mais le *S. Siege* ne le trouva pas à propos, & on lui donna pour Succeſſeur *Florent* de *Weuclinshoven*, qui fut le cinquantieme ; *Fréderic*, Comte de *Blanckenheim*, auparavant Evêque d'*Auſbourg*, cinquante-unieme ; *Zwedere* de *Culembourg*, cinquante-deuxieme ; *Rodolphe* de *Diepholdt*, le cinquante-troiſieme ; *Gysbert* de *Brederod* le cinquante-quatrieme. Celui-ci ne garda ſon Evêché qu'environ deux ans, après quoi il s'en démit entre les mains du Pape *Calixte III*, ne ſe réſervant qu'une penſion, & les Prévôtés de la Grande Egliſe de S. Sauveur d'Utrecht & de celle de S. Donas de Bruges. *David* de *Bourgogne*, fils naturel de *Philippe* le *Bon*, lui ſuccéda, & fut le cinquante-cinquieme Evêque. *Fréderic* de *Baden* le cinquante-ſixieme ; mais les troubles que *Charles* d'*Egmont*, Duc de Gueldre, excita dans le Pays, l'obligerent à quitter ſon Evêché, dont

il se démit l'an 1516. *Philippe* de *Bourgogne*, autre fils naturel de *Philippe le bon*, en fut pourvu, & devint le cinquante-septieme Evêque. Le cinquante-huitieme fut *Henri de Baviere*, Fils de *Philippe*, Electeur & Comte Palatin du *Rhin*. Il fut le dernier qui posséda ce Pays en souveraineté. Ses Sujets se révolterent contre lui, le chasserent, & l'obligerent à implorer la protection de l'Empereur *Charles V*, auquel il transporta, du consentement de son Clergé & des Etats, la domination temporelle du Pays en 1528, après quoi il fut fait Evêque de *Vormes*. Le Pape *Clément VII.* confirma la donation faite en faveur de *Charles V*, & suppléa par plein pouvoir à toutes les nullités qui auroient pu se trouver dans cette résignation. *Guillaume* de *Enckvort*, natif de Bois-le-Duc, Cardinal, Evêque de *Tortose* en Espagne, & favori du Pape *Adrien IV*, fut le cinquante-neuvieme, par l'autorité du Pape *Clément VII.* & de l'Empereur *Charles V*, & mourut à Rome, sans

voir réſigné. *Georges* d'*Egmont* lui ıccéda, & fut le ſoixantieme & der- ier Evêque d'*Utrecht*. *Fréderic* de *Tau- enbourg* en fut, comme je vous l'ai dit, e premier Archevêque, & ne jouit pas ong-temps de cette dignité, à cauſe les révolutions que les cruautés de *Phi- ippe II.* & du Duc d'*Albe*, qui com- nandoit de ſa part dans les Pays-Bas, r cauſérent. Chacun ſait avec quelle in- ligniité on traitoit alors ceux qui ve- ıoient faire de juſtes plaintes, & par combien de mauvais traitements on les obligea à ſecouer un joug qui leur étoit levenu inſupportable. Ce trait d'hiſtoire eſt trop conſidérable pour avoir échap- pé à votre littérature ni à votre mémoi- re. Vous ne ſauriez ignorer la confédéra- tion de ces Seigneurs, qui après avoir été traités de gueux, ſe firent un honneur d'en prendre le nom & les armes, & de porter une beſace & une écuelle de bois, pour preuve de l'état où la tyrannie les vouloit réduire. *Guillaume* Prince d'*O- range*, Biſaïeul du feu Roi d'*Angleterre*, ſe mit à la tête de tous ces mécontents,

& par ſa valeur donna à ſa patrie la liberté dont elle jouit depuis ce temps ; plus heureux que les Comtes de *Hornes* & d'*Egmont*, qui furent les victimes que *Philippe* immola à ſon reſſentiment. Ce fut en l'an 1509 que les Provinces-Unies furent érigées en République, & reconnues indépendantes par un Traité qui fut fait avec l'*Eſpagne*. L'union de ces Provinces ſe fit à *Utrecht* le treize Janvier 1579, & voici quels en furent les articles.

1. Que les ſept Provinces s'uniroient enſemble comme ſi ce n'en étoit qu'une, & qu'elles ne pourroient être déſunies par teſtament, donation, vente, échange, ni autre Traité que ce pût être.

2. Que chaque Province & chaque Ville en particulier jouiroient de tous les droits, privileges, coutumes & ſtatuts dont elles avoient joui auparavant, & que lorſqu'il arriveroit entr'elles quelque différend, les autres ne s'en mêleroient point, à moins que ce ne fût pour les ajuſter à l'amiable.

3. Qu'elles s'obligent de s'aſſiſter les

mes les autres, d'employer leurs vies & leurs biens contre toutes sortes d'ennemis, contre toutes les attaques & tous les assauts qu'on pourroit donner à quelqu'une de ces Provinces; soit que ce fût sous prétexte de quelque Majesté Royale, de rétablir la Religion Papiste, ou quelqu'autre que ce pût être.

4. Que les Villes frontieres de l'union, qui se trouveront en mauvais état, seront fortifiées & rétablies aux dépens des Provinces dans lesquelles elles seront situées, & qu'on fortifiera les nouvelles Villes aux dépens de la Généralité.

5. Que de trois en trois mois on passeroit un bail à ferme de tous les impôts qui s'exigent dans les Provinces, au plus offrant, & que les droits qu'on avoit accoutumé de payer à Sa Majesté Royale, seroient employés pour la défense publique.

6. Que dans un mois on écriroit le nom de tous les Habitants du Pays, depuis l'âge de dix ans jusqu'à celui de soixante.

7. Qu'on ne feroit jamais de paix ni de guerre que du conſentement de toutes les Provinces.

8. Que les uns ni les autres ne prendroient aucune réſolution qu'à la pluralité des voix, & que ce ſeroit le Gouverneur qui termineroit le différend qui pourroit arriver ſur cela entre les Provinces.

9. Qu'on recevroit dans l'union tous les Princes, Seigneurs, Terres & Villes qui voudroient y entrer, du conſentement des Princes.

10. Qu'à l'égard de la Religion, ceux de *Hollande* & de *Zelande* en agiroient comme bon leur ſembleroit: que toutes les autres Provinces ſe régleroient ſur ce qu'en ordonneroit l'Archiduc *Matthias*, ou comme elles le jugeroient à propos pour la conſervation de leur Province en particulier, pourvu que toutes les Religions ſoient tolérées.

11. Qu'en cas qu'il y eût quelque différend entre ces Provinces, s'il n'en regardoit qu'une, les autres l'accommoderoient; & ſi la choſe les regardoit

toutes

toutes en général, les Gouverneurs y mettroient ordre ; & que dans les deux occasions on prononceroit la sentence dans un mois au plus tard, & cela sans appel.

12. Qu'on tiendroit les Etats comme auparavant ; & que pour les monnoies, les Provinces en conviendroient ensemble.

13. Qu'il n'y auroit que les Etats qui auroient droit d'interpréter ces articles : mais qu'en cas qu'il s'y élevât quelque dispute, elle seroit terminée par le Gouverneur.

14. Qu'ils s'obligeoient eux-mêmes de saisir & de mettre en prison tous ceux qui feroient en quelque maniere que ce fût quelque chose de contraire à ces articles, & qu'il n'y auroit ni privilege ni exemption qui pût les en garantir.

Ce furent les Députés des Provinces de *Gueldre*, de *Zutphen*, de *Hollande*, de *Zelande*, d'*Utrecht*, de *Frise* & des *Omelandes*, qui composerent cette assemblée. Elles attirerent aussi dans leur parti les Villes de *Gand*, d'*Anvers*, de

Bruges, & quantité d'autres. La Ville d'*Utrecht* a été illuſtrée par cette célebre ſcene, à laquelle elle a ſervi de théâtre, & cela me paroît de bon augure pour le ſuccès de celle qui s'y paſſe à préſent. L'Empereur *Charles V.* y fit bâtir l'an 1529 un Château, qu'on nomma *Urebourg*, c'eſt-à-dire, Château de paix: ainſi on ne pouvoit pas aſſembler le Congrès ſous de plus heureux auſpices. Les armes d'*Utrecht* ſont tranchées d'argent & de gueules. Cette Ville eſt ancienne : on prétend qu'elle a été bâtie par le Sénateur *Antoine*, ſous le régne de *Néron*, & nommée par les Latins *Ultrajectum*, *Trajectum Inferius*, *Trajectum Ultricencium*, *Antonina Civitas*, *& Trajectum ad Rhenum*, pour la diſtinguer de la Ville de *Maſtricht*, qu'on appelle en latin, *Trajectum ad Moſam*. Les *Wilres* ruinerent entiérement la Ville d'*Utrecht*, & ne laiſſerent que le Château, qu'ils nommerent *Wilrenbourg*. Ce fut *Clotaire IV*, Roi de France, qui la fit bâtir, & qui la nomma *Utrecht*, parce que

trecht signifie trajet ; & qu'avant que le Rhin eût changé de lit, *Utrecht* étoit un lieu d'un fort grand passage. Cette Ville a donné le jour au Pape *Adrien VI.* Il nâquit l'an 1459. Son pere, que les uns prétendent avoir été Tapissier, & les autres Brasseur, s'appelloit *Florent*, & le nom de sa famille étoit *Boyens*. *Adrien*, après avoir fait ses humanités à *Utrecht* & sa philosophie à *Louvain*, au College du *Porc*, l'enseigna ensuite à celui du *Faucon*, dans la même Ville, où il prit le bonnet de Docteur en Théologie le 21 Juin 1491. Ce fut *Marguerite d'Angleterre*, Sœur du Roi *Edouard IV*, & Veuve de *Charles le Hardi*, Duc de Bourgogne, qui fit les frais de cette cérémonie. *Adrien* fut fait après cela Chanoine & Professeur en Theologie, & Doyen de l'Eglise de S. Pierre de *Louvain*. L'Empereur *Maximilien I.* lui confia l'éducation de *Charles* son Petit-Fils. Il fut envoyé en Espagne avec le titre d'Ambassadeur auprès du Roi *Ferdinand*, qui lui donna l'Evêché de *Tortose*. Après la mort de

ce Monarque, il partagea la Régence de l'Eſpagne avec le Cardinal de *Ximenès*, & reſta enſuite ſeul Viceroi du Royaume. Il fut fait Cardinal le premier Juillet 1517 par le Pape *Leon X*, & élu Pape le 9 Janvier 1522. La fortune de ce Pontife m'a engagée dans une digreſſion dont je n'ai pas cru pouvoir me diſpenſer, j'eſpere qu'elle ne vous ſera pas déſagréable. L'Empereur *Henri V* voulut finir ſes jours à *Utrecht*, & y mourut l'an 1125. L'Empereur *Conrad II* mourut dans le voiſinage de cette Ville en 1034, & l'an 697 il ſe tint un Concile à *Utrecht* pendant que S. *Willebrode* en étoit Evêque. On a vu autrefois deux Commanderies à *Utrecht*; l'une des Chevaliers de l'Ordre Teutonique, qui étoit dans l'Egliſe de S. Nicolas; & l'autre des Chevaliers de Malthe, dans celle de Sainte Catherine. *Bernulphe*, vingtieme Evêque d'*Utrecht*, y fonda une Abbaye de l'Ordre de S. Benoît, qu'on appelloit l'Abbaye de S. Paul, en 1054, & *Willebrand* d'*Oldenbourg*, trente-cinquieme Evê-

que de la même Ville, y en fonda une autre de l'Ordre de Cîteaux en 1233. *Swedere*, Seigneur de *Gaësbeek* de *Butten*, y fonda une Chartreuſe en 1399, & un Prieuré de Chanoines Réguliers de S. Auguſtin. Il s'y établit des Dominicains en 1278, des Récollets en 1308, des Carmes en 1475. Il y vint enſuite des Religieuſes dites de Jeruſalem, des Brigittines, des Madelonnetes, & enfin toute une fourmilliere de Moines & de Nonnetes. On voit encore à *Utrecht* quantité de ces Monaſteres, dont les uns ſont occupés par des Particuliers, & les autres ſervent à des uſages publics. Ce fut *Balderic* de *Cleves*, quinzieme Evêque d'*Utrecht*, qui fit entourer cette Ville de murailles, après l'avoir de beaucoup agrandie, en 934. Elle a à préſent environ une lieue & demie de tour, neuf baſtions, deux demi-lunes, & un ouvrage à cornes. On prétend que la Grande Egliſe, dédiée à S. Martin, où, comme je vous l'ai dit, S. *Willebrode* fonda & établit une Abbaye: on dit, dis-je, que cette Egliſe,

qu'on appelle à préſent le Dôme, a été bâtie en 630 par le Roi *Dagobert I*; & après qu'elle eût été ruinée, comme le reſte des édifices de la Ville, par les Normands, *Adelbolde*, dix-neuvieme Evêque d'*Utrecht*, la fit rebâtir & la bénit en 1024, en préſence de l'Empereur *Henri II.* & de douze Evêques. Elle fut encore ruinée une ſeconde fois, & *Henri* de *Vianen*, qui étoit le trente-huitieme Evêque d'*Utrecht*, commença à la rebâtir. Ses ſucceſſeurs l'acheverent, & elle a été fort embellie depuis. Sa ſtructure eſt magnifique. Il y a auprès de l'entrée une très-belle tour de trois cens quatre-vingt huit pieds de haut, d'où l'on peut voir diſtinctement quinze ou ſeize Villes. Cette Tour fut bâtie l'an 1321 par *Fréderic* de *Syrich*, quarante-troiſieme Evêque d'*Utrecht*. S. *Willebrode* fit bâtir l'Egliſe Collégiale de S. Sauveur, où il établit le Siege Epiſcopal. Celle de la Sainte Vierge fut bâtie par *Conrad*, vingt-deuxieme Evêque, & eut pour Prévôt le Pape *Grégoire II*, qu'on nommoit alors *Pierre de Ber-*

fort. Les Egliſes de S. Pierre & de S. Jean-Baptiſte furent fondées par *Bernulphe*, vingtieme Evêque d'*Utrecht*, en 1054. On voit encore dans l'Egliſe de la Vierge un pilier qui, n'ayant pu être bâti ſur des pilotis, fut fondé ſur des peaux de bœufs, comme il paroît par ces deux Vers qui ſont gravés ſur le pilier.

Accipe, poſteritas, quod per tua ſæcula narres :
Taurinis cutibus fundo ſolidata columna eſt.

Je ne ſaurois m'empêcher, après vous avoir parlé des antiquités d'*Utrecht*, de vous faire part d'une aventure qui m'eſt arrivée ſur ce ſujet. L'ancienneté des Egliſes, & cette longue ſuite d'Evêques dont je viens de vous faire l'énumération, me parut un argument très-fort contre les Proteſtants ; & fiere de cette découverte, je dis, d'un grand air de confiance, à celui qui m'a donné les mémoires dont je vous fais part, & qui eſt un homme de conſidération de ce Pays ; je lui dis, dis-je, d'un ton goguenard : eh bien ! Monſieur,

où étoit votre Egliſe pendant que tant de vénérables Prélats conduiſoient celle d'*Utrecht* ? Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque cet homme, que je croyois avoir confondu, rétorquant l'argument, me dit ſans s'émouvoir : c'eſt à vous, Madame, à me prouver où étoit la vôtre ; car les erreurs où vous êtes plongée n'avoient point encore infecté la Religion : elles ſe ſont gliſſées peu à peu dans l'Egliſe, & ce n'eſt que depuis qu'elles ſont montées à leur comble, que nous avons été forcés de nous ſéparer d'avec vous, afin de ſuivre le culte de nos Peres, duquel vous vous êtes entiérement écartés. Après cela remontant juſqu'à l'Evangile, il me fit voir que ſon culte y étoit conforme, & que pendant les premiers ſiecles de l'Egliſe on ne connoiſſoit point ce qui ſe pratique dans la nôtre ; qu'on ne ſavoit ce que c'étoit que l'autorité du Pape, non plus que les flammes du Purgatoire ; que le culte des images, défendu par le Décalogue, l'étoit auſſi par les premiers Chrétiens qui, con-

fondant les Peintres avec les Comédiens, ne ſouffroient parmi eux ni les uns ni les autres. Pour la tranſſubſtantiation, qui eſt l'endroit contentieux, il m'allégua un Auteur appellé *Bertrand du Retramme*, qui vivoit ſous *Charles le Chauve*, Roi de *France*, & qui écrivant par les ordres de ce Monarque, dans le huitieme ſiecle, au ſujet de l'Euchariſtie, & expoſant la créance de ce temps-là, l'établit comme celle des Proteſtants d'aujourd'hui. Pour ce retranchement de la coupe, il me cita le Concile de Trente, & je ne pouvois pas m'inſcrire en faux contre cette citation, ni ne pas convenir que la choſe ne fût de fraîche date. Enfin il me battit en ruine ſur tous les autres articles que je lui alléguai, & il me pouſſa ſi vivement, qu'après avoir été l'agreſſeuſe, je fus contrainte de demander quartier, & de me retrancher à dire, que la vraie Religion étoit d'aimer Dieu & ſon Prochain comme ſoi-même. Il en convint; mais il ajouta que ſans la foi les œuvres étoient mortes, & qu'ain-

ſi pour bien pratiquer les maximes de l'Evangile, il falloit en ſuivre les vérités & les lumieres. Je vous avoue que je ne m'étois pas attendue à trouver dans cet homme un Docteur auſſi ſavant, & que n'étant pas préparée au qui va là, je fus bientôt confondue. Il avoit même deux cordes à ſon arc; car ſur ce que je lui alléguai d'abord de l'ancienneté des Egliſes, il me dit que les Payens avoient là-deſſus de grands avantages ſur nous, & que les plus ſuperbes édifices de *Rome* avoient été autrefois des Temples dédiés les uns à *Jupiter*, les autres à d'autres fauſſes Divinités; & que, ſuivant mes principes, les Payens étoient en droit de traiter les Chrétiens de novateurs. Enfin il m'en donna pour mon compte, & de long-temps il ne me prendra envie de faire la Miſſionnaire; ce n'eſt point là mon métier, & c'eſt aux Eccléſiaſtiques à qui il faut laiſſer ce ſoin, dont les Dragons ſe ſont pourtant beaucoup mieux acquittés. Revenons à préſent à *Utrecht*; car j'avois oublié un de ſes plus anciens

droits, qui eſt d'avoir donné le jour à la fameuſe *Anne-Marie Schurman*, cette fille ſi ſavante qui parloit le Latin, le Grec, l'Hébreu, le Syriaque, le Chaldaïque, l'Italien, l'Eſpagnol & le François, comme l'Hollandois qui étoit ſa langue naturelle : elle ſavoit outre cela peindre en miniature, graver avec le burin & le diamant ſur le cuivre & ſur le verre, & enluminer toutes ſortes d'eſtampes. La Reine *Chriſtine* de *Suede* lui fit le même honneur qu'*Alexandre* fit autrefois à *Diogene*, & cette Princeſſe admira tous les beaux ouvrages de cette Fille extraordinaire, qui nâquit à *Utrecht* l'an 1607 ; & mourut en 1678. Quelques années avant ſa mort elle donna dans les ſentiments d'un Miniſtre nommé l'Abadie, qui prêchoit une morale fort auſtere, & qui fut chef d'une Secte que les Hollandois appellent Fins, & les Allemands Piétiſtes, parce qu'ils ſont, ou du moins qu'ils prétendent faire profeſſion d'une piété plus exacte, & d'une conduite plus rigide que les autres gens. Il y a encore à *Utrecht*

des Chanoines qui, quoique Proteſtant & mariés, jouiſſent des droits & de revenus attachés à leurs Bénéfices. Il tiennent Chapitre & ſe choiſiſſent u Prévôt, un Doyen & autres dignités ce qui leur procure l'entrée aux Etat de la Province, dont le gouvernemen eſt à peu près pareil à celui de *Zélande* excepté qu'il y a huit Députés du Cler gé qui prennent ſéance dans l'Aſſem blée des Etats avec les Députés des No bles, & ceux des Villes d'*Utrecht* d'*Acerſſert*, de *Wyk*, de *Rhenen* & d *Montfort*. Ce ſont les cinq Chapitre de la Ville d'*Utrecht* qui nomment ce Députés, & ce ſont ces Députés qu compoſent le premier Ordre des Etats Les deux autres Ordres les éliſent, & c'eſt pour cela qu'on les appelle les Elus. On prétend que l'air de la Province d'*U trecht* eſt plus ſain que celui de la Hol lande. Le terrein y eſt beaucoup plus élevé & moins marécageux, & la Vil le d'*Utrecht*, qui eſt ſituée ſur l'ancien canal du *Rhin*, eſt environnée d'une Campagne belle & fertile. *Louis le*

Grand

Grand s'en rendit maître en 1672, & l'on crut alors voir expirer la République de Hollande, dans le même lieu où cent ans auparavant elle avoit formé son union. Ce qui donna lieu à ces deux Vers Latins, qui furent faits à la louange du Roi.

Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una;
Una domat Batavos luna: quid annus erit?

Ce fut le Marquis de *Rochefort* qui prit possession de la Ville d'*Utrecht* pour le Roi, avec mille Mousquetaires; & le 13 Novembre 1673, le Duc de *Luxembourg* & l'Intendant *Robert*, furent obligés de l'abandonner, & de se retirer du Pays, qui se souvient encore du pillage & des exactions des François. Le Roi fit quelque séjour à *Utrecht*, après s'en être rendu maître, & il voulut qu'un célebre Ministre de l'Eglise Françoise, appellé M. *Saurin*, eût l'honneur de manger à sa table. Il y a quelque chose d'assez remarquable à *Utrecht*, c'est une Ville basse, dont les maisons, qui sont sous les rues où

l'on marche, aboutiſſent à des canaux qui ont de petits quais d'un côté & d'autre, & dont les cheminées ſont de niveau avec les parapets des quais de la Ville : de ſorte qu'on voit ſortir des tourbillons de fumée de ces parapets ; ce qui ſurprend ceux qui ne ſavent pas encore la carte du Pays. On dit que le Roi fit aller ſon caroſſe beau train, lorſqu'il paſſa ſur le ſecond étage des rues, de peur qu'on n'eût pratiqué quelques mines chez les Peuples ſouterreins. Mais c'eſt aſſez parler d'*Utrecht* pour le coup, & vous devez être contente de votre journée. Une autre fois nous en dirons davantage ; & lorſqu'il s'agira de vous parler du Congrès, j'irai moi-même ſur les lieux m'inſtruire de ce qui s'y paſſe, afin de pouvoir vous en parler ſavamment. Au reſte il paroît ici un Ecrit, où l'on voit le détail de l'affaire de *Dencin*, & en même temps la juſtification de Mylord *Albemarle*, ſur qui on avoit voulu d'abord en faire tomber la faute, & qui pourtant, de la maniere dont il expoſe le fait, n'a pas été en

état de faire autre choſe. Il paroît auſſi par cette relation, que nous devons moins cet heureux ſuccès à la vaillance du Maréchal de *Villars*, qu'à notre bonne fortune. Et j'ai vu des gens qui revenoient de *Londres*, qui m'ont aſſuré avoir oui dire à Mylord *Malbourough*, avec qui ils ſe promenoient au Parc qu'on appelle de S. James : *Le Camp de Denain eſt bien expoſé, & je crains fort pour lui : car à moins que le Maréchal de Villars ne ſoit frappé d'éblouiſſement, il donnera à coup sûr là deſſus.* L'événement a juſtifié le pronoſtic de ce Général, dont en matiere de guerre, les almanachs doivent être reçus. Et je ſerois fort contente du dénouement de cette aventure, ſi le Comte de *Dohna* n'en avoit pas été la victime. J'avois vu ce Seigneur ici, où quelques anciennes bleſſures l'obligeoient de venir prendre tous les ans les bains ; & comme je connoiſſois ſon mérite, j'ai été très-ſenſible à ſa perte. On m'écrit d'*Utrecht*, que nos Plénipotentiaires l'ont beaucoup regretté. C'étoit un aimable

homme, qui ſe taiſoit des amis partout, & qui etoit autant aimé de ceux contre qui il combattoit, que de ceux dont il prenoit la défenſe. Il a eu pour compagnon de malheur le Comte de *Naſſau-Voudembourg*, fils de feu M. d'*Auverkerque*, qui a été noyé en même temps que lui dans l'*Eſcaut*, & qui étoit un Seigneur fort eſtimé & de grande eſpérance. Il eſt triſte pour nous de cauſer tant de deuil, & de coûter la vie à de ſi honnêtes gens : & quoique nous ſoyons ſortis vainqueurs de cette affaire, je voudrois de tout mon cœur qu'elle ne fût point arrivée, & que les Hollandois euſſent accepté la ſuſpenſion d'armes que la Reine de la *Grande-Bretagne* leur avoit fait propoſer. Mais ce qui eſt arrivé devoit arriver. & toute la prudence du monde ne ſert de rien contre les arrêts du deſtin. N'allez pas par un pareil raiſonnement me ſoupçonner de *Janſéniſme*. Je ſais qu'il faut peu de choſe pour faire accuſer à préſent les gens d'Hétérodoxie ; ainſi je ſuis bien aiſe de prendre les

devants là-dessus, & de vous dire que quoique les Jansénistes aient ici une entiere liberté, qu'ils aient des Eglises & bien des partisans, je m'en suis toujours tenu où j'en étois, & je n'ai pas même voulu examiner s'ils avoient tort, de peur de trouver après cela qu'ils n'eussent raison : car je n'aime point à changer de maniere, ni à prendre de nouveaux sentiments. Au reste, il faut que je vous fasse part d'une aventure qu'on pourroit traiter de risible, si elle n'avoit son fondement sur un sujet triste, puisqu'elle est arrivée au sujet des funérailles du Comte de *Dohna*. Son Corps, après avoir été retiré de l'*Escaut*, fut porté à *Mons*, dont le Comte étoit Gouverneur, & l'on résolut de l'enterrer dans l'Arsenal, où la garnison, qui est Protestante, a acccoutumé de s'assembler pour entendre le Prêche. On ordonna à un fossoyeur d'aller creuser le tombeau. Mais quelle fut la surprise de ce pauvre homme, lorsqu'après avoir pénétré bien avant dans la terre, il entendit des voix souterreines, &

des gens qui parloient ſous ſes pieds. Ce ne fut pas tout ; car lorſque, par un effort de courage, il voulut encore donner un coup de pioche, on lui pouſſa de deſſous la terre un grand coup de bâton dans le derriere, qui lui ôta la force & le jugement. Il crut s'être tracé le chemin de l'enfer, & être tout au moins arrivé aux fauxbourgs : le bâton dont il avoit ſenti la pointe, lui parut un inſtrument diabolique ; le langage qu'il avoit entendu, les hurlements des damnés. Il courut appeller du ſecours, & conter ſon aventure dans les rues. Les Magiſtrats, voulant s'éclaircir du fait, envoyerent des gens ſur les lieux, pour examiner ſi le rapport du foſſoyeur étoit juſte, & s'il n'y entroit point d'illuſion. Ces députés prêterent l'oreille ; & après avoir entendu parler, & avoir même vu la lueur du feu au travers d'une ouverture qui étoit au fond de la foſſe, ils conclurent que c'étoit-là l'enfer, & atteſterent tout ce que le foſſoyeur avoit dit comme étant très-véritable ; d'où le peuple de *Mons*, naturellement ſu-

perſtitieux, cria miracle, diſant que le Comte étant mort huguenot ; & devant par conſéquent être damné, l'enfer s'étoit ouvert pour recevoir ſon corps. Cette opinion ſe répandit dans la Ville, & prévalut ſur celle de quelques perſonnes qui prétendoient qu'à force de creuſer, le foſſoyeur étoit arrivé chez nos Antipodes, & qu'ayant dérangé la cuiſine de quelques Antropophages, il avoit éprouvé l'effet de leur reſſentiment, par le coup de bâton qu'il en avoit reçu. Cette déciſion n'étoit guere plus raiſonnable que l'autre : mais du moins elle étoit plus humaine ; ce qui fit qu'elle n'eut pas lieu : car on penche toujours du côté de la malignité. Mais il eſt temps enfin de vous dire ce que c'étoit, de peur que prenant un milieu, vous n'alliez vous imaginer que c'étoient les Limbes. Vous allez voir la montagne qui enfanta la ſouris. Ce fut le Miniſtre de la Garniſon qui fit faire cette découverte, & les Magiſtrats furent convaincus que tout ce fracas venoit d'une maiſon qui, étant au bas de la mon-

tagne ſur laquelle la Ville de *Mons* a été bâtie, ſe trouvoit préciſément au-deſſous de cet endroit de l'Arſenal, où l'on avoit creuſé. La peur du foſſoyeur avoit changé la voix des habitants de cette maiſon en hurlements ; & ainſi du reſte. Cette découverte tranquilliſa les eſprits, & appaiſa le murmure. Adieu, Madame. Je ſuis votre, &c.

A Utrecht ce.

LETTRE XCII.

Vous faites bien, Madame, de rendre les devants, pour empêcher qu'on ne vous soupçonne de *Janſéniſme*. Cette ſecte n'eſt plus à la mode, & M. le Cardinal de *Nocilles*, malgré la pourpre qui l'environne, & le crédit que lui procure l'alliance de Madame de *Maintenon*, ne laiſſe pas de s'appercevoir qu'il n'eſt pas toujours sûr de protéger le parti le plus foible, quand même il paroîtroit le plus juſte. Je ne prétends point décider ici entre les Diſciples de S. *Ignace*, & ceux de *Janſénius* : il me ſuffit de vous dire, que les premiers triomphent des autres, & qu'on a même trouvé, parmi les papiers de feu Monſeigneur le *Dauphin*, un Mémoire par lequel ce Prince ſe juſtifie auprès du Pape ſur ce qu'on lui avoit imputé d'avoir quelque penchant pour la Doctrine Janſéniſtique. Vous verrez qu'il

s'en défend comme d'un beau meurtre
Voici le Mémoire tant vanté, qu'o
vient de faire imprimer en gros ca
ractere, & à la tête duquel on a mi
une eſpece de Préface.

Avertiſſement ſur le Mémoire de Mon
ſeigneur le Dauphin.

LES Lecteurs doivent être bien aiſes d
ſavoir à quelle occaſion Monſeigneur l
Dauphin compoſa cet écrit, & à quoi ſon
rélatifs les articles qu'il contient. Ce Princ
fut informé, environ deux mois avant ſ
mort, par des lettres écrites de *Rome*, qu
certains émiſſaires du parti *Janſéniſte*, qui
étoient, avoient oſé débiter diverſes fauſſe
tés ſur ſon ſujet : par exemple, qu'ayant ét
fait Juge, par le Roi, du différend entre M
le Cardinal de *Noailles* & Meſſieurs les Evê
ques de *Luçon*, de la *Rochelle* & de *Gap*
il avoit ordonné : 1. Qu'ils réformeroien
leurs Mandements : qu'après les avoir réfor
més, ils les enverroient à M. le Cardinal d
Noailles, & qu'ils ſeroient obligés de s'e
tenir à ce qu'il auroit déterminé. 2. Que le
deux premiers ſeroient ſatisfaction à ſon Emi
nence, pour la lettre qu'ils avoient écrite a

oi ſur ſon ſujet. 3. Que l'Ordonnance de . le Cardinal ſubſiſteroit en ſon entier & ns toute ſa force. 4 Que l'on ne touche- it pas non plus au Nouveau Teſtament Pere *Queſnel*, qu'il demeureroit approu- é, & qu'il auroit un libre cours à l'ordi- aire. Que Monſeigneur le *Dauphin*, extrê- ement irrité du procédé des trois Evêques, roit empêché que celui de *Luçon*, qui di- oit être député de l'aſſemblée générale du lergé, ne iût nommé. Que M. l'Archevê- ue de *Bordeaux*, & tous les autres qui avoient té choiſis par Sa Majeſté pour connoître vec Monſeigneur le *Dauphin* du différend ntre les Prélats, étoient entiérement dé- oués à M. le Cardinal de *Noailles*. Que ce rince s'étoit hautement déclaré pour les *anſéniſtes* : qu'il étoit diſpoſé à les ſoutenir, & que le jugement qu'il venoit de porter ontre les Evêques en étoit une preuve ma- ifeſte. Que le parti pouvoit tout attendre l'un Prince ſavant comme lui, qui liſoit conti- uellement les Peres, ſur-tout S. *Auguſtin*, & qui les poſſédoit parfaitement. Que le Pere le *Tellier* ayant donné à Monſeigneur le *Dauphin* un Ouvrage contre le Pere *Queſ- nel*, les Peres *Benedictins*, quelques ſemai- nes après, lui en avoient préſenté un autre, où ils faiſoient voir que celui-là étoit plein

de fauſſes ſuppoſitions, & de paſſages de *S. Auguſtin* tronqués ou altérés. Que le Prince en avoit convaincu le Pere le *Tellier*, & lui avoit fait une forte réprimande, avec un éloge des Janſéniſtes & de leur Doctrine. Monſeigneur le *Dauphin* étant donc informé que les bruits en avoient non-ſeulement été répandus dans *Rome* depuis pluſieurs mois, mais qu'ils y faiſoient impreſſion ſur le commun du monde ; que le Pape même, auſſi bien que des Cardinaux & des Prélats, ne laiſſoient pas d'être allarmés, vu la hardieſſe avec laquelle les émiſſaires du parti donnoient tout cela pour conſtant, ſur les lettres qu'ils ſe vantoient d'avoir des perſonnes d'une grande diſtinction qu'ils nommoient : tout cela détermina Monſeigneur le *Dauphin*, avec l'agrément du Roi, à compoſer le Mémoire ſuivant pour l'envoyer à *Rome* ; & il alloit le faire au premier jour, lorſqu'il tomba malade de la maladie dont il eſt mort. Cet Ecrit s'eſt trouvé parmi les papiers de ſa caſſette, tout de la propre main du Prince, avec des renvois & des ratures qui font voir à l'œil que c'eſt ſon ouvrage. Ce que ſa mort l'a empêché de faire, il a plu au Roi de l'exécuter lui-même, en envoyant une copie authentique de l'Ecrit à M. le Cardinal de la *Trimouille*, pour être remis au Pape, & enſuite

fuite rendu public à *Rome* : l'original du Mémoire demeure entre les mains du Roi.

Mémoire de Monſeigneur le Dauphin *pour Notre S. Pere le Pape.*

JE n'ai point été fait Juge du différend qui eſt entre M. le Cardinal de *Noailles* & les Evêques de *Luçon*, de la *Rochelle* & de *Gap*. Cette qualité ne ſauroit jamais m'appartenir en matiere ſpirituelle. Mais le Roi m'a chargé de prendre connoiſſance de cette affaire, pour en conférer avec pluſieurs perſonnes d'eſprit, & bien intentionnées, tant Eccléſiaſtiques que Laïques, & lui rendre compte des choſes qu'il paroîtroit à propos de faire pour tâcher de terminer ce différend. C'eſt en cette qualité que j'ai propoſé, que M. le Cardinal de *Noailles* ſeroit remettre à des amis communs de lui & des trois Evêques, des Mémoires de ce qui le choquoit dans les Mandements de ces mêmes Evêques, afin qu'ils puiſſent expliquer leur vrai ſentiment, & donner lieu à M. le Cardinal de lever la défenſe qu'il avoit faite de les lire ; tout devant ſe paſſer par la médiation des amis communs, qui auroient été ou Evêques, ou Docteurs ; mais qu'eux-mêmes n'auroient agi que comme entremetteurs, & non comme

Juges. Cette propoſition eſt bien éloignée de ce qu'on a avancé, que j'ai condamné les Évêques à réformer leurs Mandements & à ſe ſoumettre aux changements que M. le Cardinal de *Noailles* jugeroit à propos de faire. Je ſais trop bien que M. le Cardinal de *Noailles* n'eſt nullement Juge de ces Evêques, & que je le ſuis encore moins de qui que ce ſoit en matiere purement ſpirituelle. 2. Il eſt vrai que les Evêques de *Luçon* & de la *Rochelle* doivent écrire une lettre de ſatisfaction au Cardinal de *Noailles* ſur celle qu'ils ont écrite au Roi : mais cette lettre ne doit être rendue que lorſque le Cardinal ſera d'accord de permettre la lecture des Mandements; & le Roi ne la demande aux Evêques que ſur l'aſſurance du Cardinal, qu'il agiroit effectivement contre le Livre du Pere *Queſnel*. Ce qui a été regardé comme une preuve qu'il ne favoriſoit point le parti, & devoit donner lieu aux Evêques de lui faire des excuſes de ce qu'ils en avoient dit. 3. Par ce qui eſt dit ci-deſſus il paroit que le Mandement du Cardinal de *Noailles* contre les Evêques, ne doit point ſubſiſter, parce que ſa révocation eſt une condition eſſentielle de l'accommodement. 4. Il en eſt de même de ce qui regarde le Nouveau Teſtament du Pere *Queſnel*. Le Roi n'a promis la lettre

de satisfaction, ainsi qu'on vient de le dire, que sur l'assurance du Cardinal, qu'il agiroit effectivement contre ce Livre ; la suppression du Privilege du Roi, & la demande que le Roi a faite au Pape de la Constitution qui le condamne, sont des preuves évidentes du contraire de ce qu'on a osé avancer sur le Nouveau Testament de *Quesnel* : bien-loin que j'aie agi pour empêcher que M. de *Luçon* vînt à la derniere assemblée du Clergé, je n'en ai rien su que long-temps après ce changement. Pour ce que l'on dit de mon indignation contre les Evêques de *Luçon* & de la *Rochelle*, les lettres de ma main que je leur ai écrites, & qu'ils auront gardées sans doute, font foi du contraire : & sur ce que l'on dit que M. l'Archevêque de *Bordeaux*, & les autres avec qui j'ai parlé de ces matieres, sont entiérement dévoués au Cardinal de *Noailles*, je sais qu'ils lui ont tenu tête, & porté des propositions sur des choses qui ne lui plaisoient aucunement. Pour ce que l'on publie, que je me déclare hautement pour le parti ; cela n'est pas plus vrai que le prétendu Jugement que l'on dit que j'ai rendu contre les trois Evêques. Il en est de même de toute l'histoire de ma conversation avec le Pere le *Tellier*, au sujet d'un ouvrage sur le Pere *Quesnel* ; elle est abso-

lument imaginée, & dans le fait & dans le principe. Je ne lis point continuellement *S. Auguſtin*; & hors ſes Confeſſions & quelques-unes de ſes Lettres & de ſes premiers Ouvrages, que j'ai lus il y a ſept ou huit ans, je n'ai rien vu des Ecrits de ce Pere, ni ſur la *Grace*, ni ſur les autres matieres, que ce qui s'en rencontre dans l'Office de l'Egliſe. On parle plus vrai, quand on dit que je ſais juger par moi-même de ce qui s'appelle *Janſeniſme*; & je paſſe cette maniere : mais j'en nie la conſéquence, qui eſt que je le favoriſerai, & j'en tire une toute oppoſée. Car enfin, quoique je ne ſois pas bien profond en Théologie, je ſais que la Doctrine de *Janſenius* rend quelques Commandements de Dieu impoſſibles aux juſtes. Qu'elle établit une néceſſité d'agir ſelon la domination de la *Grace* intérieure, ou de la concupiſcence, ſans qu'il ſoit poſſible de réſiſter, ſe reſtreignant à la ſeule exemption de contrainte pour l'action, ſoit méritoire ou non; qu'elle fait Dieu injuſte lui-même; puiſque, contre la déciſion expreſſe du Concile de *Trente*, elle le fait abandonner le premier les Juſtes lavés dans le Baptême de la tâche du péché originel, & reconnus liés avec lui : enſorte que tout pardonné qu'eſt ce péché, Dieu en conſerve aſſez la mémoire pour, en conſéquence,

leur refuſer la *Grace* néceſſaire pour pouvoir ne pas pécher ; ce qui établit une contradiction manifeſte en Dieu, & va directement contre ſa bonté & ſa juſtice. Qu'elle détruit entiérement la liberté & la coopération de l'homme à l'œuvre de ſon ſalut, puiſqu'il ne peut réſiſter à la prévention de la *Grace*, ni pour le commencement de la foi, ni pour chaque acte en particulier, lorſqu'elle lui eſt donnée, & que Dieu alors agit en l'homme, ſans que l'homme y ait d'autre part que de faire volontairement ce qu'il fait néceſſairement. Que ce ſyſtême réduit la liberté de l'homme au ſeul volontaire depuis le péché d'Adam, & qu'il mérite ou démérite néceſſairement ; ce qui ne peut être un véritable mérite ou démérite devant Dieu toujours infiniment juſte. Enfin, qu'elle enſeigne que de tous les hommes, Dieu ne veut le ſalut que des ſeuls Elus, & que Jeſus-Chriſt répandant ſon ſang n'a prétendu ſauver que les Elus. Je ſais que tout ce ſyſtême ſuppoſant en Dieu de l'injuſtice & de la bizarrerie, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, porte l'homme au libertinage par la ſuppreſſion de liberté : je ſais auſſi que les *Janſéniſtes*, après avoir ſoutenu hautement le droit de la véritable Doctrine des cinq propoſitions, & ayant été condamnés, ſe ſont rejettés ſur la queſtion de fait du Li-

vre des *Janſéniſtes* : qu'ayant encore perdu ce point, ils en ſont venus à la ſuffiſance du ſilence reſpectueux, & que, forcés dans ce retranchement par la derniere Conſtitution de notre S. Pere le Pape, ils ont recours à mille ſubtilités Scholaſtiques, pour paroître ſimples *Thomiſtes* ; mais qu'ils gardent dans le fond tous les mêmes ſentiments. Qu'ils ſont Schiſmatiques en *Hollande* ; & que ſoit qu'ils ſoutiennent ouvertement ſa doctrine, ſoit qu'ils ſe retranchent ſur le fait, ſoit qu'ils s'en tiennent au ſilence reſpectueux, ou à un prétendu *Thomiſme*, c'eſt toujours une cabale très-unie, des plus dangereuſes qu'il y ait jamais eue, & qu'il y aura peut-être jamais. Je crois qu'en voilà bien aſſez pour détruire les ſoupçons que l'on a répandus ſi mal-à-propos ſur mon ſujet, mais dont je ne ſaurois être que très-alarmé, puiſqu'ils ſont arrivés juſques aux oreilles du Chef de l'Egliſe. Je voudrois être à portée de les pouvoir diſſiper de moi-même, & d'expliquer plus au long que je ne fais ici, ma ſoumiſſion à l'Egliſe, mon attachement au S. Siege, & mon reſpect filial pour celui qui le remplit aujourd'hui. C'eſt donc afin qu'il connoiſſe mes ſentimens que j'ai cru devoir donner ce Mémoire, en répondant, article par article, aux choſes que l'on a avancées ſur mon cha-

pitre : j'eſpere qu'ils ne demeureront plus douteux, & que non-ſeulement par mes diſcours, mais par ma conduite, on me verra ſuivre exactement les traces du Roi mon Grand-Pere, au témoignage duquel je puis m'en rapporter, s'il en eſt beſoin.

Ce qu'il y a de plaiſant dans cette affaire, c'eſt qu'on s'eſt, au pied de la lettre, forgé un fantôme, afin d'avoir occaſion de le combattre. Car le Saint Pere, à qui l'on a communiqué ce Mémoire, ſurpris de voir une juſtification où il n'y avoit point eu d'accuſation, a fait dire à Sa Majeſté, qu'il ne ſavoit ce que tout cela vouloit dire ; que la Cour de Rome n'avoit jamais ſoupçonné Monſeigneur le *Dauphin* d'hétérodoxie ; que jamais les *Janſéniſtes* ne s'étoient vantés de la protection de ce Prince, & qu'il falloit qu'il y eût eu du mal-entendu. Les *Janſéniſtes* expliquent ce mal-entendu à leur maniere, & prétendent, de deux choſes l'une : ou que le Mémoire qui paſſe pour être de la main de M. le *Dauphin* eſt faux, & a été jetté après coup dans la caſ-

ſette de ce Prince ; ou que s'il eſt effectivement de lui, comme on prétend le prouver par la conformité du caractere, par des ratures, renvois, paraphes & autres choſes qui ſont voir que c'étoit un acte encore informe, & qui en détruiſent la ſuppoſition ; ils prétendent, dis-je, en ce cas, que les *Jéſuites* avoient prévenu l'eſprit de ce Prince, & lui avoient perſuadé que leurs Antagoniſtes s'étoient donné de faux airs auprès du S. Pere ſur ſon chapitre, & s'étoient vantés de le voir un jour à la tête de leur parti, & que cette prévention avoit obligé M. le *Dauphin* à donner cette preuve authentique de ſa foi & de la conformité de ſes ſentiments avec ceux du Roi ſon Aïeul. Quoi qu'il en ſoit, vous pouvez voir par-là combien l'on garde ici de ménagements avec les Jéſuites. Notre Archevêque a été en quelque maniere en diſgrace, & s'eſt abſenté de la Cour, pour avoir voulu lever un peu le maſque. Cela lui a ſuſcité une nuée d'ennemis : témoins les Evêques de

Gap, de *Luçon*, de la *Rochelle* & une infinité d'autres qui ont ſuivi le même exemple : & c'eſt comme un hydre dont il aura bien de la peine à tirer parti, à moins qu'il ne ſe détermine à condamner le Nouveau Teſtament du Pere *Queſnel*, & à faire toutes les autres choſes qu'on veut exiger de lui : auquel cas il ſera très-triſte pour cet Eminent Prélat de ſe voir obligé à faire de force ce qu'il n'a jamais voulu faire de bon gré, & de perdre par-là le mérite de toute la fermeté qu'il a marquée dans cette occaſion. Nous verrons dans la ſuite comment Son Eminence ſe tirera d'affaires. Au reſte, j'ai vu avec bien du plaiſir tout ce que vous me mandez de l'origine & de la ſituation d'*Utrecht* ; cette Ville, à préſent ſi fameuſe, & vers laquelle tous les vœux de l'Europe ſont tournés, & qui eſt à préſent l'objet de ſes ſoupirs, quoiqu'ils ne tendent pas tous à un même but ; puiſque, ſelon un Auteur de Hollande, l'Europe, ou au moins une partie, ſoupire à l'aſpect d'une paix qu'elle vou-

droit éloigner, & que, ſelon une infinité d'autres, cette même Europe ſoupire après une paix qui doit lui rendre le repos dont elle eſt privée depuis ſi long-temps. Des vœux auſſi oppoſés ſont pourtant, comme je viens de le dire, tous tournés vers *Utrecht*, qui va devenir auſſi célebre, par la grande affaire qui ſe traite dans ſes murs, que ſi elle avoit donné le jour à *Homere*. On peut dire auſſi qu'elle l'a donné à une eſpece d'Homere féminin, puiſque *Anne-Marie Schurman*, dont vous me parlez, tient ſa place parmi les plus Savants. Cette longue kyrielle d'Evêques n'eſt point ennuyeuſe. On peut tirer delà une preuve de l'ancienneté de la Ville & de celle de ſa foi. J'admire le zele qui vous faiſoit tirer delà des raiſons pour convertir les Hérétiques. Il eſt très-difficile de le faire par la voie du raiſonnement, & le Roi en a été bien convaincu, lorſqu'il s'eſt déterminé à en prendre avec eux une plus prompte & plus sûre. Ces gens-là ſont ſi fort ſur la réplique, qu'il n'y

a pas moyen de les embarraſſer, & cela vient du ſoin qu'on prend dès leur enfance de leur faire lire & relire la Bible. Ils la ſavent preſque toute par cœur, & ils ſavent ſe ſervir ſi à propos des endroits qui leur ſont favorables, que l'on en eſt tout étourdi. J'ai même oui dire ici à nos Convertiſſeurs, qu'ils étoient ſouvent contraints d'impoſer ſilence à leurs proſélytes, & de leur dire : ce n'eſt plus le temps de raiſonner, c'eſt le temps d'obéir, le Roi le veut ; ainſi taiſez-vous, & ſongez à vous inſtruire avec un cœur & un eſprit docile. Il étoit bon de temps en temps de faire intervenir l'autorité royale pour tirer parti de ces entêtés. Jugez, dans un Pays où vous n'avez pas ce frein à leur impoſer, s'ils pouvoient vous mener beau train, vous qui, en fille bien née, vous laiſſez conduire aveuglément par notre bonne Mere l'Egliſe, ſans vous mêler d'expliquer l'Evangile, & qui, ſoumiſe aux Conciles, n'avez garde d'en critiquer les Décrets. Laiſſez donc ces gens-là dans les erreurs où leur naiſſance les

a plongés ; peut-être ſerions-nous encore plus entêtés qu'eux, ſi nous étions à leur place. Nous avons l'Egliſe pour nous ; ils ont l'Ecriture Sainte, ou du moins prétendent l'avoir pour eux ; & après tout, il ne ſerviroit à rien de confondre l'eſprit, ſi l'on ne perſuadoit pas le cœur, auquel il faut que Dieu parle. Et comme les Dragons ne ſont pas de fort bons interpretes de ſa voix, leurs converſions ont été fort ſuperficielles. Le Roi a été cependant obéi, c'étoit ce qu'il vouloit, le reſte s'accommodera comme il pourra avec le bon Dieu. Je vous prie auſſi de me faire un peu le détail de ce qui s'eſt paſſé à l'action de *Denain*. Je ſerai bien aiſe de voir juſtifier la conduite de Mylord *Albemarle*, qui me paroît un Seigneur très-poli. Je l'ai vu ici à l'Opera d'abord après ſa défaite, que je ſuis fort aiſe qu'on ne puiſſe pas lui imputer. Cette Action a valu au Maréchal de *Villars* le Gouvernement de *Provence* qu'avoit feu M. le Duc de *Vendôme*, & mille autres biens dont le Roi

Roi vient de le combler. On l'appelle le *Turenne* de nos jours ; & cette Action efface entiérement le *non plus ultra*, & toutes les autres mauvaiſes aventures qu'on reprochoit à ce Général, & auxquelles le Roi n'a jamais voulu faire toute l'attention que les malveillants auroient ſouhaité. La conſtance du Roi a enfin triomphé ; ce Monarque n'a point voulu ſe démentir ſur le chapitre de M. de *Villars*. Il ne s'eſt point rebuté par tous ſes mauvais ſuccès, & M. le Maréchal de *Villars* vient de juſtifier le goût de ce Monarque ; tant il eſt vrai, comme dit le proverbe, que patience & longueur de temps font plus que force & courage. Il n'y a rien de nouveau ici, & la meilleure nouvelle que je puiſſe vous donner, c'eſt que le Roi ſe porte parfaitement bien, de même que le petit *Dauphin*, dont le tempérament ſe fortifie tous les jours. Le voyage que le Vicomte de *Bolingbroke* a fait ici, y a répandu une joie générale. Il eſt parti comblé d'honnêtetés & de préſents

que le Roi lui a faits, & il a laiſſé une idée fort avantageuſe de ſon mérite. On dit qu'en paſſant par *Dunkerque*, il a été voir les Galériens Proteſtants ; qu'il leur a fait de très-grandes charités ; qu'à ſon exemple quantité d'autres Seigneurs Anglois ont fait la même choſe, & que c'eſt de peur d'exciter trop de jalouſie parmi les Forçats, auſſi-bien que par le zele indiſcret de ceux qui ont fait des raiſonnements prématurés ſur le chapitre de ceux qu'ils appellent *Confeſſeurs*, qu'on a pris le parti de les transférer ailleurs. On l'a fait même pendant la nuit, & avec toutes les précautions néceſſaires pour empêcher que la garniſon Angloiſe n'en eût connoiſſance, de peur que par trop d'empreſſement on ne vînt encore à gâter les affaires de ces pauvres gens, & qu'on ne reculât par-là leur liberté. Mais c'eſt aſſez parlé politique pour le coup, & il faut finir cette Lettre par quelque endroit un peu plus réjouiſſant. L'Abbé de *** que vous connoiſſez auſſi-bien que moi,

va me fournir matiere par une aventure qui vient de lui arriver, & ſur laquelle on pourroit faire une tragi-comédie : car il ne s'eſt pas fallu, comme on dit, l'épaiſſeur d'un Suiſſe que le pauvre diable n'ait été pendu, même avec une double infamie, puiſque, comme vous l'allez voir, c'étoit ſur le pied de voleur : crime dont je n'aurois jamais cru qu'il dût être ſoupçonné : voici le fait. Il étoit ces jours paſſés à la Meſſe au petit *Saint Antoine*, fort peu attentif apparemment, puiſqu'en regardant de côté & d'autre, il s'apperçut qu'il y avoit ſous un banc, un peu écarté, une eſpece de cadran de carton, ſur lequel douze heures étoient marquées, comme on les marque ordinairement, & dont un dez ſervoit d'aiguille : ce dez étoit poſé ſur une heure ; & notre Abbé diſtrait & badin s'aviſa, ſans ſavoir pourquoi, de ſe lever de ſa place, & de mettre le dez ſur deux heures. Une eſpece de plumet le mit un moment après ſur trois, l'Abbé ſur quatre ; un troiſieme vint enſuite qui le poſa

ſur cinq, & qui dit en même temps: *bon, ceci va bien.* L'Abbé qui étoit attentif pour voir ce que ce manége ſignifioit, mit encore le dez ſur ſix, & dans le même inſtant on entendit crier au voleur dans l'Egliſe, & l'on s'apperçut qu'une montre d'or venoit d'être perdue. L'Abbé conduit par ſes diſtractions, s'approcha de la porte, où tout le monde s'étoit amaſſé pour arrêter le voleur. On le tenoit déjà, & l'Abbé n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur lui, qu'il vit que c'étoit le plumet dont je viens de parler. Mais quelle fut ſa ſurpriſe lorſque cet homme le regardant avec indignation, lui dit: lâche, eſt-ce ainſi que tu viens me délivrer? Ces paroles firent impreſſion ſur les ſpectateurs. L'Abbé eut beau les tourner en plaiſanterie, on le conduiſit en priſon avec Monſieur le plumet, auquel on le confronta, & qui ſoutint toujours qu'il étoit ſon confrere, fondé ſur ce que, comme je viens de le dire, il ſavoit le ſecret du cadran, & qu'il avoit mis le dez

ſur des heures différentes. Or il eſt temps de vous expliquer le myſtere de ce cadran, qui ſervoit de bouſſole aux voleurs. Le dez étoit ordinairement ſur douze heures, & dès qu'il entroit quelqu'un de la confrérie, il l'avançoit d'une heure. La troupe étoit convenue de cela; ainſi dès qu'elle étoit ſur cinq ou ſix, & qu'ils ſe ſentoient par-là aſſez forts pour tenter aventure, ils riſquoient le paquet, comptant que cinq ou ſix confreres ſuffiſoient pour les empêcher d'être pris. Cette précaution les avoit garantis juſques-là; car dès qu'on crioit au voleur, leurs camarades, faiſant les empreſſés, les arrachoient de la main de la populace, ſous prétexte de les vouloir livrer à celle des Archers, & les pouſſoient ainſi juſques dans la rue, où ils leur donnoient le moyen de ſe ſauver. Cette fois ils furent pris pour dupes. L'Abbé qui n'étoit nullement au fait, n'eut garde de ſecourir ſon prétendu confrere. Celui qui avoit mis le dez ſur cinq heures n'oſa riſquer le coup, & ſe retira prudemment; ainſi

le pauvre plumet, trompé par le numero, fut la victime du petit divertiſſement que notre Abbé s'étoit donné. Divertiſſement qui penſa lui coûter, puiſque s'il eût été moins connu, il auroit infailliblement ſubi le même ſort, & auroit figuré en même potence. Je ne crois pas qu'il lui reprenne envie de ſe mêler des affaires d'autrui. Il m'a avoué qu'il avoit eu grand' peur, & qu'il auroit eu bien du regret de mourir à ſi bon marché. Nous avons tâché de lui faire comprendre que c'étoit pour le punir de ſes diſtractions que cette aventure lui étoit arrivée, & qu'il devoit la regarder comme un avertiſſement pour l'avenir. Autre moralité que nous avons tirée de cette affaire, c'eſt qu'ayant penſé périr par le dez, il devoit prendre la réſolution de n'en plus toucher, puiſqu'après avoir perdu ſon argent à ce jeu, il avoit tenu à peu qu'il n'y eût encore perdu l'honneur & la vie. Je ne ſais s'il profitera de nos avis; mais je ſais bien que ſon aventure m'a fait &

me fait même encore rire toutes les fois que j'y penſe. Je ne l'ai appriſe qu'après le dénouement ; ainſi je n'ai pas eu occaſion de m'en alarmer, & je n'en ai eu que l'agrément. Nous appellons toujours ce pauvre Abbé, le voleur prétendu : & dès qu'il fait la moindre faute à l'hombre, nous le renvoyons à ſon cadran. Enfin il eſt heureux d'entendre raillerie ; car nous le faiſons tous les jours enrager là-deſſus. Au reſte, Madame la Ducheſſe d'*Albe* vient enfin de partir pour s'en retourner à Madrid : elle a paru s'arracher d'ici avec peine, & avec autant de chagrin de nous quitter, que nous en avons de ſon départ. Elle emporte des préſents magnifiques que le Roi lui a faits. Je ne ſaurois finir cette Lettre ſans vous parler d'un tour qu'une Payſanne d'auprès de *Crecy* a joué à un Huſſard. Elle étoit allée vendre une vache au marché, dont elle avoit eu douze écus. Le Huſſard qui étoit en maraude lui avoit vu toucher l'argent, & l'avoit ſuivie pour le lui ôter : mais

celle-ci qui s'en étoit doutée, prit la précaution de le cacher ſous un arbre: ainſi lorſque le Huſſard l'aborda pour lui demander la bourſe, elle lui répondit qu'elle n'avoit rien, & il en fut convaincu en la fouillant : cependant comme il lui avoit vu toucher douze écus, il la menaça de la tuer, ſi elle ne les lui indiquoit ſur le champ. Ainſi, pour ſauver ſa vie, il fallut déclarer où étoit le magot. Le Huſſard courut au lieu marqué, & ordonna à la Payſanne de lui tenir ſon cheval pendant ce temps-là. Mais voici le beau. Cette Fille n'eut pas plutot vu le Huſſard occupé à ſa recherche, que ſautant vîte ſur ſon cheval & donnant des deux, elle courut à ſon Village. Or il y avoit ſur le cheval une valiſe avec huit cens louis : ainſi elle a volé le voleur. Car quand le Huſſard a voulu reclamer ſon cheval & ſon argent, on le mit en priſon par-deſſus le marché, & l'on a adjugé la capture à la pauvre Payſanne, comme choſe qui lui étoit bien due. Franchement elle le méritoit, &

cette action de vigueur & de prudence méritoit récompense. Adieu, Madame, j'attends de vos nouvelles. *A Paris ce.*

LETTRE XCIII.

ME voici, Madame, à portée de contenter votre curiosité; & pour commencer par ce qui regarde Mylord *Albemarle*, voici un mémoire qui vous instruira à fond de ce qui s'est passé à *Denain*, puisque ce Général y rend un compte très-exact de toute sa conduite à MM. les Etats-Généraux, ses Maîtres, & qu'il la justifie par-là pleinement. M. le Prince *Eugene* l'avoit déja disculpé par les lettres qu'il avoit écrites là-dessus à leurs Hautes-Puissances, & Son Alteſſe a affirmé, pendant le sejour qu'Elle a fait à la *Haye*, tout ce qui est contenu dans ce mémoire. Vous n'avez donc qu'à le lire, il n'est pas nécessaire que j'entre dans un plus grand détail, ni que je fasse des annotations là-dessus.

étant beaucoup plus près, les occupa avec ſon Infanterie, & facilita par-là le paſſage à ſa Cavalerie, tellement qu'il ne fut pas poſſible de le leur diſputer, à cauſe de leur ſupériorité; ainſi ils continuerent leur marche juſques à leurs vieilles lignes. Pendant ce temps Mylord *Albemarle* avoit fait poſter ſon Infanterie, qui conſiſtoit en dix bataillons, le long du retranchement, par le Comte de *Dohna* & les autres Généraux; & ſur les dix heures M. le Prince *Eugene* de *Savoye* arriva avec pluſieurs de ſes Généraux. Il fut reconnoître en perſonne la marche & les mouvements des Ennemis, viſita le retranchement & la diſpoſition de l'Infanterie, & ordonna enſuite à la Cavalerie de repaſſer l'*Eſcaut*, puiſqu'elle ne pouvoit plus être d'aucune utilité, & que les Ennemis, étant paſſés avec toute leur Armée, avoient inveſti le retranchement de tous les côtés de fort près; & comme nos dix bataillons, étant rangés à trois hommes de hauteur, n'occupoient qu'un grand tiers du retranchement vers l'aile gauche & le centre, & que l'aile droite étoit tout-à-fait dégarnie & ſans monde, M. le Prince *Eugene* de *Savoye* fit paſſer les ſix bataillons *Impériaux* & *Palatins*, qui étoient les plus à portée, étant campés dans la nouvelle ligne de communication, entre *Trian* & *Lenain*, qui ſe poſterent à l'aile

droite du retranchement, ſous le commandement du Lieutenant-Général *Secquin* & des Généraux-Majors le Prince de *Holſtein* & *Zobel*. Cependant l'Armée des Ennemis ſe rangea en bataille pour attaquer notre retranchement, l'Infanterie devant & la Cavalerie derriere. La Garniſon de *Valenciennes* ſe rangea de même, & inveſtit la droite du retranchement. Les Ennemis firent promptement leurs diſpoſitions pour nous attaquer avant que nous puſſions recevoir aucun renfort de la grande Armée, ayant commandé pour cet effet trente bataillons, quatre-vingt Compagnies de Grenadiers, le piquet de l'Armée, & tous leurs Dragons qu'ils avoient fait mettre à pied, & qui formoient la premiere colonne ſur leur droite, & marchoient par les prairies le long de la riviere, vers l'aile gauche du retranchement. Les trente bataillons, les quatre-vingt Compagnies de Grenadiers, & le piquet, formoient deux autres colonnes entre celle des Dragons & les lignes de communication. Ces deux colonnes étoient ſoutenues par trente autres bataillons, ſuivis de tout le reſte de leur Cavalerie & Infanterie, & ce fut dans cet ordre que l'Ennemi s'avanca vers notre retranchement. Nous les canonâmes auſſi fortement qu'il étoit poſſible avec nos ſix pieces de canon, qui étoient rangées ſur deux batteries au centre, & les

au Château Cambresis, pour couvrir le siege du *Quesnoy*, & alors le corps de Troupes dont on vient de parler servoit pour transporter au siege tous les convois de munitions & de vivres. Le siege étant fini, on résolut d'entreprendre celui de *Landrecy*; mais, comme on devoit alors passer l'*Escaillon*, on commença le huitieme à travailler à un retranchement pour couvrir les ponts à *Denain* contre les insultes des Ennemis. Ce retranchement fut gardé par le régiment du Prince Héréditaire de *Wolfembutel*, qu'on y fit camper en trois pelotons. On fit travailler en même temps à une nouvelle ligne de communication de *Denain*, vers *Thian*, pour assurer le passage des convois pour le siege de *Landrecy*, & pour couvrir le pont de communication à *Thian*. Le 14 on défit un des ponts de pontons à *Denain*, qui fut envoyé, par ordre exprès de la grande Armée, pour s'en servir le 17 à la communication sur la *Sambre*, & l'inondation au-dessus & au-dessous de *Landrecy*, afin d'investir la Ville. Le 16 le Prince *Eugene* de *Savoye* passa l'*Escaillon* avec son Armée & toutes les Troupes étrangeres, qu'il fit camper, l'aîle droite à *Thian*, & la gauche à *Fontaine-au-Bois*, auprès de *Landrecy*; la premiere ligne faisant front vers l'*Escaillon*, & la

la ſeconde vers *Valenciennes* & le *Queſnoy*. Le 17 on fit occuper la nouvelle ligne de communication entre *Denain* & *Thian* par ſix bataillons Impériaux & Palatins, ſous le commandement du Lieutenant Général *Secquin*, & des Majors Généraux le Prince de *Holſtein* & *Zobel*, pour garder la ligne, & pour empêcher que les *François* ne puſſent par ce côté ſéparer le corps de *Denain* de la grande Armée. Le même jour on détacha le Prince d'*Anhalt* avec 30 bataillons & 4 eſcadrons pour faire le ſiege de *Landrecy*; & comme parmi ce nombre il y en avoit quelques-uns du Corps de *Mylord Albemarle* qui marchoient de ce côté, ils furent d'abord remplacés; de ſorte que le Corps de *Denain* conſiſtoit alors en dix bataillons & vingt-trois eſcadrons, qui étoient campés le long du retranchement depuis la gauche juſqu'à la droite, la Cavalerie entremêlée. Le 19 l'Armée Françoiſe paſſa l'*Eſcaut* au-deſſus & au-deſſous de *Cambrai*, après avoir tiré enſemble toutes leurs Troupes de *Monchipreux* & des poſtes qui ſont le long de la *Sencette*. Elle ſe campa, l'aîle droite au *Caſtelet*, & la gauche auprès de *Cambrai*, faiſant courir le bruit qu'elle vouloit venir à une bataille; ſur quoi le Prince *Eugene* de *Savoye* fit mettre ſon Armée ſous les armes, & ordonna à *Mylord Albemarle*

de ſe tenir prêt à marcher avec ſes Troupes ; en cas qu'il en fût beſoin ; & comme les François continuoient leurs mouvements le 20 du côté de la *Sambre*, il fit ſerrer la grande Armée vers la gauche, & ordonna encore à *Mylord Albemarle* de ſe tenir prêt à marcher au premier ordre, comme il le fit auſſi, quoique l'intention fût de ne le faire que dans la derniere extrêmité : les François s'étant campés alors derriere la *Selle*, l'aile gauche à *Vielly-Couchy*, & la droite à S. Martin, contre le bois de Bohain, M. le Prince *Eugene* de *Savoye* fit faire une ligne depuis la ſource de l'*Eſcaillon* juſques ſur la *Sambre*, pour couvrir l'aile gauche, & pour conſerver la communication avec les Troupes du ſiege ; il fit occuper cette ligne par douze bataillons, & fit rentrer ſes Troupes dans leur vieux camp, ordonnant à *Mylord Albemarle* d'en faire de même. Ce qui ayant été exécuté, & ce Mylord voyant que l'on ne renvoyoit point les pontons du ſecond pont qu'on avoit levés le 14, & qui avoient été employés le 17 à *Landrecy*, & qu'on avoit promis de lui renvoyer, fit travailler immédiatement après ces mouvements à un pont de bois. On fit commander pour cet effet tous les Charpentiers, une quantité de travailleurs, cinq ou ſix cens hommes pour

chercher le bois néceſſaire dans les forêts voiſines. Ce travail dura juſqu'au 24 que le pont auroit été achevé, ſi l'ennemi ne nous avoit attaqué, & il ne pouvoit être achevé plutôt, à cauſe que la riviere étoit ſi large qu'on ne la pouvoit occuper à moins de huit pontons, ce qui demandoit beaucoup de peine & de travail. Le 23 il arriva encore à *Marchiennes* un convoi de *Tournai*, eſcorté par deux bataillons, auxquels on donna ordre de reſter à *Beaurepaire*, auprès du Brigadier *Berckoffer*, qui, de cette maniere, eut ſous ſes ordres ſix bataillons & trois eſcadrons. Le Comte d'*Albemarle* lui ordonna qu'au cas que l'ennemi eût l'œil ſur *Marchiennes* & vînt à lui avec une force ſupérieure, il eût à ſe rendre à *Marchiennes* avec ſes Troupes, & à ſe camper entre l'*Eſcarpe* & le grand marais, où il n'y avoit qu'un ſeul paſſage pour venir aux bateaux, le Prieuré de *Hamage* ſur la gauche, & le fort de *Riolet* à la droite étant bien pourvus. Les 21, 22 & 23 l'ennemi fut continuellement en mouvement du côté de la *Sambre*, pour nous faire croire qu'il avoit l'œil ſur le ſiege de *Landrecy*, & qu'il vouloit le faire lever. Il fit conſtruire des ponts ſur la *Sambre*, & faire des ouvertures dans les trouées de *Femy*, comme s'il avoit voulu y paſſer, & fit tous les mou-

vements qui pouvoient ſervir à nous perſuader qu'il vouloit attaquer nos lignes à *Landrecy*. Mais il prit cependant des meſures pour attaquer le Corps à *Denain*, & pour prendre *Marchiennes*. Pour cet effet le Maréchal de *Villars* avoit déja ordonné à la Garniſon de *Valenciennes* de ſe tenir prête à marcher, & le 23 à midi il fit ſortir tous ſes Huſſards pour battre l'eſtrade entre *Cambrai*, *Bouchain* & la grande Armée. Il envoya une quantité de partis à pied & à cheval ſur tous les paſſages de la *Selle* & de l'*Eſcaut*, pour empêcher que nous ne puſſions être avertis de ſon deſſein. Le ſoir à 7 heures il fit avancer le Comte de *Coignies* avec trente eſcadrons de Dragons vers nos lignes de circonvallation devant *Landrecy*, comme s'il eût voulu les attaquer la même nuit ; mais en même temps il détacha le Marquis de *Vieux-Pont*, avec trente bataillons, tous les pontons, une brigade de Cavalerie & le Lieutenant Général d'*Albergotti*, avec vingt bataillons & quarante eſcadrons pour ſoutenir. Toute l'Armée ſuivoit, dont on avoit envoyé le gros bagage à *Quintin* & à *Ham*. Le Comte de *Broglio* couvroit la marche de l'Infanterie avec 49 eſcadrons du corps de réſerve, ayant ordre en même temps d'avoir ſoin que perſonne ne pût paſſer par la petite ri-

viere de la *Selle* pour nous avertir de leur marche. Ce fut dans cet ordre que l'ennemi décampa avec précipitation de son Château-Cambresis le 23 au soir, après le Soleil couché, & après qu'on eut battu la retraite. Il marcha toute la nuit dans les plaines, entre la *Selle* & l'*Escaut*, jusqu'à *Neufville* sur l'*Escaut*, au-dessous de *Bouchain*, où la tête étant arrivée à la pointe du jour, on fit construire d'abord les ponts pour passer cette riviere. Quoique *Mylord Albemarle* eût plusieurs espions en campagne entre ces rivieres, pour veiller sur les mouvements des Ennemis, il ne reçut aucun avis de cette marche, soit que ses espions eussent été arrêtés, ou que la quantité des partis les eût empêchés de passer les rivieres. Il ne reçut non plus aucunes nouvelles de *Bouchain*, quoique les ponts se fissent à *Neufville*, qui n'est pas loin de là, & qu'il y eût entretenu jusqu'alors une exacte correspondance. Il avoit même expressément ordonné aux Habitants de la dépendance de *Bouchain*, d'avertir le Commandant de cette Place des moindres mouvements que les Ennemis feroient dans le voisinage. Et comme M. le Prince de *Savoye* ne reçut la nouvelle de la marche des Ennemis que le 24 à 7 heures du matin, Mylord *Albemarle* ne pouvoit avoir non plus de

nouvelle de la grande Armée. Ainſi ce ne fut qu'entre ſept & huit heures du matin que le Général-Major *Bothmar*, qui étoit de jour, & qui viſitoit le Camp, lui fit ſavoir que l'Ennemi ſe faiſoit voir à *Avene-le-Sec*. Mylord *Albemarle* en donna d'abord connoiſſance à M. le Prince de *Savoye*, qui lui fit dire qu'il viendroit bientôt en perſonne auprès de lui, comme il fit auſſi enſuite, & en même temps il donna le ſignal concerté de ſix coups de canon, tant pour avertir les poſtes à *Bouchain*, *Marchiennes* & Saint *Amand*, que pour faire revenir les chevaux de la Cavalerie qui étoient à la pâture, auſſi bien que ceux de la grande Armée. Ces chevaux étant revenus, Mylord *Albemarle* fit d'abord monter la Cavalerie à cheval. Il fit poſter le Général-Major Comte de *Croix*, avec ſept eſcadrons Impériaux, devant l'aile droite du retranchement, ſur le grand chemin de *Valenciennes*, pour obſerver la Garniſon de cette Place, laquelle étant auſſi ſortie, commença à ſe faire voir ſur la hauteur de *Hurtebize*; & avec les autres ſeize eſcadrons il ſortit ſur la plaine, par la gauche, dans l'intention de diſputer aux Ennemis le paſſage de *Neufville*, ignorant que leurs ponts étoient faits, & que leurs Troupes y paſſoient déja, parce qu'ils étoient dans un fonds où nous ne pouvions pas les voir, à cauſe d'une

hauteur qui étoit entre deux; mais dès qu'il eut avancé avec le reſte de ſa Cavalerie juſques ſur la hauteur, il trouva qu'une partie de celle des Ennemis, mêlée avec l'Infanterie, avoit déja paſſé l'*Eſcaut*, & s'étendoit dans la plaine vers *Eſſaudin*; & comme par conſéquent il n'étoit pas poſſible de les attaquer, Mylord *Albemarle* fit ranger les ſeize eſcadrons dont on vient de parler, devant le retranchement, avec leur droite contre la ligne de communication entre *Denain* & *Marchiennes*, & la gauche vers les prairies, le long de l'*Eſcaut*, juſques à ce qu'on eût vu les mouvements des Ennemis. Mais comme ils commencerent à faire leurs diſpoſitions pour attaquer notre Cavalerie avec la leur, qui étoit fort nombreuſe, Mylord fit rentrer la ſienne à propos dans le retranchement, ſans quoi elle auroit été bientôt renverſée par la ſupériorité des Ennemis. Et comme il vit enſuite qu'ils continuoient leur marche pour paſſer la ligne de communication, & ſe joindre à la Garniſon de *Valenciennes*, il fit avancer quelques eſcadrons hors du retranchement, entre les deux lignes, défendues de diſtances en diſtances par des redoutes & des gardes qui ne pouvoient être occupées ni raſſurées autrement, à cauſe de leur longueur qui étoit de deux lieues & demie. Mais l'Ennemi s'en étant apperçu, en

étant beaucoup plus près, les occupa avec ſon Infanterie, & facilita par-là le paſſage à ſa Cavalerie, tellement qu'il ne fut pas poſſible de le leur diſputer, à cauſe de leur ſupériorité; ainſi ils continuerent leur marche juſques à leurs vieilles lignes. Pendant ce temps Mylord *Albemarle* avoit fait poſter ſon Infanterie, qui conſiſtoit en dix bataillons, le long du retranchement, par le Comte de *Dohna* & les autres Généraux; & ſur les dix heures M. le Prince *Eugene* de *Savoye* arriva avec pluſieurs de ſes Généraux. Il fut reconnoître en perſonne la marche & les mouvements des Ennemis, viſita le retranchement & la diſpoſition de l'Infanterie, & ordonna enſuite à la Cavalerie de repaſſer l'*Eſcaut*, puiſqu'elle ne pouvoit plus être d'aucune utilité, & que les Ennemis, étant paſſés avec toute leur Armée, avoient inveſti le retranchement de tous les côtés de fort près; & comme nos dix bataillons, étant rangés à trois hommes de hauteur, n'occupoient qu'un grand tiers du retranchement vers l'aile gauche & le centre, & que l'aile droite étoit tout-à-fait dégarnie & ſans monde, M. le Prince *Eugene* de *Savoye* fit paſſer les ſix bataillons *Impériaux* & *Palatins*, qui étoient les plus à portée, étant campés dans la nouvelle ligne de communication, entre *Trian* & *Lenain*, qui ſe poſterent à l'aile

droite du retranchement, ſous le commandement du Lieutenant-Général *Secquin* & des Généraux-Majors le Prince de *Holſtein* & *Zobel*. Cependant l'Armée des Ennemis ſe rangea en bataille pour attaquer notre retranchement, l'Infanterie devant & la Cavalerie derriere. La Garniſon de *Valenciennes* ſe rangea de même, & inveſtit la droite du retranchement. Les Ennemis firent promptement leurs diſpoſitions pour nous attaquer avant que nous puſſions recevoir aucun renfort de la grande Armée, ayant commandé pour cet effet trente bataillons, quatre-vingt Compagnies de Grenadiers, le piquet de l'Armée, & tous leurs Dragons qu'ils avoient fait mettre à pied, & qui formoient la premiere colonne ſur leur droite, & marchoient par les prairies le long de la riviere, vers l'aile gauche du retranchement. Les trente bataillons, les quatre-vingt Compagnies de Grenadiers, & le piquet, formoient deux autres colonnes entre celle des Dragons & les lignes de communication. Ces deux colonnes étoient ſoutenues par trente autres bataillons, ſuivis de tout le reſte de leur Cavalerie & Infanterie, & ce fut dans cet ordre que l'Ennemi s'avanca vers notre retranchement. Nous les canonâmes auſſi fortement qu'il étoit poſſible avec nos ſix pieces de canon, qui étoient rangées ſur deux batteries au centre, & les

Ennemis nous en firent autant avec quelques pieces qu'ils avoient devant leur aile droite ſur la hauteur. Mylord *Albemarle* donnoit connoiſſance de temps en temps de toutes les manœuvres des Ennemis à M. le Prince *Eugene* de *Savoye*, qui ſe trouva juſques à la fin de l'autre côté de l'*Eſcaut*, ſur la redoute, dans le retranchement qui couvroit le point, d'où il pouvoit tout voir. En faiſant donner cet avis à Son Alteſſe Séréniſſime, Mylord le fit prier de lui envoyer ſes ordres, & ce Prince lui ayant fait dire à pluſieurs repriſes, qu'on devoit garder le poſte, & le ſoutenir le plus long-temps qu'il ſeroit poſſible, faiſant même avancer de l'Infanterie de la grande Armée pour nous ſecourir, le Comte d'*Albemarle* fit tous les préparatifs poſſibles pour bien recevoir l'Ennemi, faiſant boucher les trois ouvertures néceſſaires qui étoient dans le retranchement pour entrer & ſortir, & pour avoir la communication avec *Bouchain* & *Marchiennes*; & voyant que la plus grande force des Ennemis vouloit pénétrer au centre du retranchement, il envoya ordre au Comte de *Dohna*, en cas que l'Ennemi le forçât, de ſe jetter de ce côté-là avec ſon Infanterie pour les attaquer en flanc, & pour les repouſſer de cette maniere. Il le fit auſſi enſuite, mais ſans que ce mouvement eût ſon effet, parce que

es Ennemis s'étant approchés du retranchement avec beaucoup de vîteſſe & en bon ordre, juſques ſous la mouſqueterie, ils l'attaquerent vigoureuſement à une heure après midi. La premiere colonne de leur Infanterie ſe jetta ſur la redoute, dans laquelle le Régiment de *Welderen* étoit poſté, & ſur l'ouverture à côté qui étoit bouchée, ce qui étoit le grand chemin de *Marchiennes* & le paſſage des convois. Les nôtres les reçurent avec un grand feu par pelotons ; mais les dernieres de leurs colonnes ayant pouſſé les premieres juſques ſur le parapet du retranchement, qui n'étoit de ce côté que de pierre & de grès, le terrein étant tout-à-fait pierreux, il ſe bouleverſa & remplit le foſſé. Les Ennemis pénétrerent d'abord dans le retranchement, & repouſſerent nos gens avec la bayonnette au bout du fuſil ; ſur quoi ils abandonnerent le retranchement de tous côtés, prenant la fuite, partie vers le pont de pontons, & partie vers le moulin à eau.

Mylord *Albemarle* fit tout ſon poſſible de même que les autres Généraux pour rallier ceux du centre, l'aile gauche où étoient les Comtes de *Dohna* & de *Naſſau-Woudenbourg*, étant occupée par les Ennemis, & ſéparée des autres Troupes : mais tout fut inutile. Ce que voyant Mylord *Albemarle*, il tâcha de mener quelques Régiments de la droite au

Village de *Denain*, pour les poſter entre les maiſons & l'Abbaye, afin d'arrêter les Ennemis. Mais quand il y fut ſuivi, il ſe trouva preſque ſeul entre les Ennemis ; & dans le temps qu'il étoit occupé à faire un dernier effort pour rallier les débris devant le pont, il fut pris priſonnier par les Ennemis, & mené peu après à *Valenciennes*. Une partie de l'Infanterie ſe précipita dans la riviere, partie fut tuée par les Ennemis, deux mille quatre-vingt furent faits priſonniers, & le reſte des débris, au nombre de quatre mille quatre-vingt, s'étant ſauvé, revint enſuite à la grande Armée. Parmi le nombre des noyés ſe trouverent le Lieutenant-Général Comte de *Dohna*, & le Général-Major Comte de *Naſſau-Woudenbourg*, qui ont été fort regrettés; parmi les priſonniers le Lieutenant-Général *Secquin*, les Généraux-Majors Princes de *Holſtein*, d'*Alberg* & *Zobel* ; les Colonels Comtes de la *Lippe*, *Tengnagel*, *Cavanac*, *Spaen* & *Greck* ; les Lieutenants-Colonels *Donnelly*, *Herfs-Hauſen*, *Keuske*, *Brakel*, *Munnik* & *Els* ; & les Majors *Winkel*, *Fabrits*, *Bulomo*, *Till* & *Moor* ; quarante-quatre Capitaines, cent neuf Lieutenants & Enſeignes, cinquante-huit Cavaliers de la garde, quatre Aides de Camp, & le Commis de l'Artillerie *Taurinus*.

M. le Prince *Eugene* de *Savoye* avoit fait

avancer

avancer quatorze bataillons jusques sur le bord de l'*Escaut*, où ils étoient rangés prêts à passer : mais ils ne le purent faire à temps, parce que le pont qui étoit resté, l'autre ayant été mené quelques jours auparavant, par ordre exprès, à la grande Armée, se trouva embarrassé par la Cavalerie & le bagage, & se cassa même ensuite malheureusement, le pont de bois n'étant pas encore achevé ; ainsi ces Troupes ne pouvoient servir que pour favoriser la retraite des débris qui s'étoient attroupés au pont. L'Armée des Ennemis consistoit en cent trente-trois bataillons & deux cens cinquante escadrons, & se campa, après cette action, avec l'aile gauche, sur la hauteur de *Hurebise*, le centre à *Essaudin*, & l'aile droite plus loin que *Bouchain*, à *Marque*. La première ligne faisoit front vers l'*Escaut*, & la seconde vers l'*Escarpe*.

Voilà, Madame, la relation que vous m'avez demandée, elle est un peu longue pour être insérée dans une Lettre, & vous la trouveriez peut-être ennuyeuse, si l'intérêt que vous me paroissez prendre à Mylord *Albemarle* ne vous donnoit de la curiosité sur son chapitre. Je ne doute point qu'il ne soit, après cette lec-

ture, auſſi pleinement juſtifié dans votre eſprit, qu'il l'a été d'abord dans celui de l'État & du Public. Il eſt à préſent à la *Haye* avec *Mylady* ſon épouſe, dont il eſt toujours auſſi amoureux qu'il l'étoit avant ſon mariage, dont la date eſt cependant de près de douze ans. Malgré le mauvais uſage que la dépravation du ſiecle a établi, il ne lui a point donné de concurrente ni de coadjutrice, & il l'aime avec tant d'ardeur que lorſqu'elle a été en couches à *Tournay*, dont il eſt Gouverneur, toutes les cloches ont été muettes pendant quinze jours, comme elles le ſont en France à la fin de la Semaine Sainte. Cela s'appelle être bon mari & pouſſer la tendreſſe conjugale au ſuprême dégré. Mais c'eſt aſſez parlé de ce Mylord; j'ai encore bien des choſes à vous dire, & il faut que chacun ait ſon tour.

Voilà donc déja, Madame, un article vuidé; il faut en venir au Congrès, puiſque je ne ſuis venue ici que pour vous en dire des nouvelles. C'eſt la Reine de la *Grande-Bretagne* qui l'a convo-

qué par la Lettre circulaire qu'elle a écrite là-dessus aux Alliés, & dont voici la copie.

Lettre circulaire de Sa Majesté la Reine de la Grande-Bretagne.

LE Roi Très-Chrétien nous ayant témoigné le desir qu'il a de voir rétablir la tranquillité dans l'*Europe* par une Paix sûre & honorable pour nous & pour tous nos Hauts Alliés, & ayant fait quelques offres pour nous disposer à ouvrir les Conférences à cette fin, lesquelles offres ont été communiquées à tous lesdits Alliés ; & les Etats-Généraux ayant là-dessus déclaré qu'ils sont portés & prêts à entrer en négociation d'une Paix bonne & générale, & à se joindre à nous pour convier les Puissances engagées avec nous dans la présente Guerre, d'envoyer leurs Ministres & Plénipotentiaires au Congrès : le lieu & le temps duquel Congrès ayant été concertés avec le Ministre des Etats-Généraux, nous avons cru qu'il étoit nécessaire de vous faire part sans perdre de temps, que nous sommes tombés d'accord de fixer l'ouverture dudit Congrès au 12 de Janvier prochain (nouveau stile) à la Ville d'*U-*

trecht. Comme nous n'avons en vue que de mettre fin à cette Guerre par une Paix ſolide, & dans laquelle chaque Allié puiſſe trouver ſa ſatisfaction raiſonnable, nous ne doutons point que vous ne ſoyez également portés à contribuer à l'avancement d'un deſſein ſi pieux & ſi ſalutaire. C'eſt pourquoi nous vous prions d'envoyer au plutôt les Miniſtres que vous choiſir ezpour cet effet, afin qu'ils puiſſent arriver à ladite Ville d'*Utrecht* au temps ci-deſſus marqué. Nous croyons auſſi qu'il eſt à propos de vous donner avis, que nous avons réſolu, de concert avec les Etats-Généraux, d'envoyer nos Miniſtres au Congrès, en qualité ſeulement de Miniſtres Plénipotentiaires, & qu'ils ne prendront le caractere d'Ambaſſadeurs que le jour de la ſignature de la Paix, afin d'éviter le plus qu'il ſera poſſible l'embarras des cérémonies & les longueurs qui en pourroient naître.

Vous ſavez ſans doute, Madame, que les propoſitions ou ouvertures de Paix que le Roi a fait faire, dont il eſt parlé dans cette lettre, ſont les ſept Articles préliminaires donnés & ſignés à *Londres* par M. *Meſnager* : ſavoir, que Sa Majeſté Très-Chrétienne voulant contri-

buer de tout ſon pouvoir au rétabliſſement de la Paix générale, Elle déclare :

I.

Qu'elle reconnoîtra la Reine de la Grande-Bretagne *en cette qualité, comme auſſi la Succeſſion de cette Couronne ſelon l'établiſſement preſent.*

II.

Qu'elle conſentira volontiers & de bonne foi qu'on prenne toutes les meſures juſtes & raiſonnables pour empêcher que les Couronnes de France *& d'*Eſpagne *ne ſoient jamais réunies en la perſonne d'un même Prince : Sa Majeſté étant perſuadée qu'une Puiſſance ſi exceſſive ſeroit contraire au bien & au repos de l'Europe.*

III.

L'intention du Roi eſt que tous les Princes & Etats engagés dans cette Guerre, ſans aucune exception, trouvent une ſatisfaction raiſonnable dans le Traité de Paix qui ſe fera, & que le Commerce ſoit rétabli & maintenu à l'avenir à l'avantage de la Grande-Bretagne, *de la* Hollande *& des autres Nations qui ont accoutumé de trafiquer.*

IV.

Comme le Roi veut auſſi maintenir exactement l'obſervation de la Paix, lorſqu'elle aura été conclue : & l'objet que le Roi ſe propoſe, étant

d'assurer les frontieres de son Royaume, sans inquiéter en quelque maniere que ce soit les Etats de ses voisins : Sa Majesté promet de consentir, par le Traité qui sera conclu, que les Hollandois *soient mis en possession des Places fortes qui y seront spécifiées dans les Pays-Bas ; qui serviront à l'avenir de barriere pour assurer le repos de la* Hollande *contre toutes sortes d'entreprises du côté de la* France.

V.

*Le Roi consent aussi qu'on en forme une sûre & convenable pour l'Empire & pour la Maison d'*Autriche.

VI.

Quoique Dunkerque *ait coûté au Roi de très-grosses sommes, tant pour l'acquérir que pour la fortifier, & qu'il soit nécessaire de faire encore une dépense considérable pour en raser les ouvrages ; Sa Majesté veut bien cependant s'engager à les faire démolir immédiatement après la conclusion de la Paix, à condition qu'on lui donnera un équivalent pour les fortifications à sa satisfaction. Et comme l'Angleterre ne peut pas fournir cet équivalent, le discussion en sera remise aux Conférences qui se tiendront pour la Négociation de la Paix.*

VII.

Lorsque les Conférences pour les négociations de la Paix seront formées, on y discutera de

bonne foi & à l'amiable toutes les prétentions des Princes & Etats engagés dans la préſente Guerre, & on ne negligera rien pour les régler & terminer à la ſatisfaction des Parties intéreſſées.

C'a été, Madame, ſur ces préliminaires que les premiers fondements de la Paix ont été jettés, ou du moins c'eſt là-deſſus qu'on s'eſt aſſemblé pour y travailler. Quoique le 12 Janvier 1712 eût été marqué pour cette aſſemblée, l'ouverture ne s'en eſt pourtant faite que le 30 du même mois, quelques incidents ayant reculé la choſe. C'eſt dans la Maiſon de Ville qu'elle ſe tient. Il y a une grande ſalle très-propre pour cela, dans laquelle on peut entrer par pluſieurs endroits, afin d'éviter les cas qui pourroient arriver ſur la préſéance. Toutes les places y ſont égales; il n'y a ni haut ni bas bout, & chacun s'aſſied à l'endroit où il ſe trouve. On a même fait ôter, par l'avis de M. le Maréchal d'*Huxelles*, le miroir & la cheminée, dont la proximité auroit pu marquer la place d'honneur. A l'un des bouts de cette ſalle, il y en a une où les Miniſtres Alliés

s'assemblent en leur particulier ; & à l'autre bout il y en a une autre pour les Ministres François. Ainsi les uns & les autres entrent par leurs appartements dans la grande salle où se tient l'Assemblée générale ; & ces appartements ont aussi différentes issues, par où ces différens Ministres entrent dans l'Hôtel-de-Ville, dont la situation est très-commode. Voici le Réglement que les Plénipotentiaires ont fait entr'eux pour prévenir les incidents entre les Cochers & les autres Domestiques.

RÉGLEMENT fait par les Plénipotentiaires, touchant l'ordre qu'on doit observer pendant la tenue du Congrès.

I.

LES Plénipotentiaires viendront au Congrès, chacun dans un carosse à deux chevaux & peu de suite. Ils entreront dans la Maison de Ville par la porte qui conduit à leur appartement, dont ils sont convenus pour leur commodité ; & pour éviter toute contestation entre les Cochers, ils rangeront leurs carosses par où leurs Maitres seront entrés.

II.

Toutes les conférences ſe tiendront ſans cérémonie ; enſorte que les Plénipotentiaires s'aſſiéront du côté de leur entrée dans la ſalle, où il n'y aura ni haut ni bas bout : mais ils ſeront tous enſemble indiſtinctement & pêle-mêle.

III.

On empêchera les querelles de part & d'autre entre les Cochers & bas domeſtiques, auxquels il ſera même ordonné de ſe traiter & recevoir réciproquement avec douceur & honnêteté, & d'être diſpoſés à ſe rendre mutuellement toutes ſortes de ſecours & de ſervices en toute occaſion.

IV.

Lorſque deux caroſſes ſe rencontreront dans des endroits trop étroits pour y paſſer l'un & l'autre en même temps, loin de diſputer à qui prendra le deſſus, ou à qui paſſera le premier, & de cauſer ainſi aucun embarras, les Cochers ſeront obligés au contraire d'ouvrir & de faciliter réciproquement le paſſage autant qu'il leur ſera poſſible ; & celui qui aura été averti le premier de la diſpute, s'arrêtera & fera place à l'autre, s'il paroît qu'il le puiſſe faire plus facilement de ſon côté.

V.

Dans les promenades, tant dehors que

dedans la Ville, on obſervera la coutume établie entre ceux qui s'y rencontrent de conſerver la droite chacun de ſon côté, auſſi bien que dans les rues & dans les chemins publics, & généralement où tout cela ſe pourra commodément, ſans la moindre conteſtation ni aucune affectation de préſéance.

VI.

Les Pages, les Valets de pied, & généralement tous les Gens de livrée, ne porteront ni bâton, ni armes, comme épées, couteaux, piſtolets de poche, ou autres, de quelque eſpece que ce puiſſe être, cachés ou découverts, tant dans la Ville que dans les promenades. Au ſurplus, il ſera défendu à tous les Domeſtiques de ſortir la nuit après dix heures, à moins que ce ne ſoit par l'ordre exprès ou pour le ſervice de leurs Maîtres, de ſorte qu'on ne puiſſe autrement trouver aucun hors de la maiſon à des heures indues. Et ceux qui contreviendront ſeront punis ſévérement, & châtiés ſur le champ.

VII.

Lorſque quelque Domeſtique des Plénipotentiaires aura été convaincu de quelques crimes capables de troubler la tranquillité publique, le Plénipotentiaire à qui il appartiendra, renoncera à ſon droit de punir lui-même; & en ſe dépouillant de toute protec-

on ou privilege, fera enſorte qu'il ſoit re-
is entre les mains du Juge ordinaire du
eu où le délit aura été commis, ſoit à la
ille ou ailleurs, & demandera même qu'il
oit procédé contre le coupable ſuivant les loix
tablies. Et ſi dans le même cas l'Officier
riminel, appellé vulgairement *Schout*, ar-
êtoit quelqu'un en flagrant délit, ſoit par
ui-même, ſoit par ſes Officiers ou autres,
l leur ſera permis de s'en ſaiſir, & même
le les mettre en priſon, quoiqu'il les recon-
oiſſe pour être Domeſtiques, ou de la ſuite
le quelques Plénipotentiaires, juſques à ce
qu'ils en puiſſent avertir leur Maître. Ce
qu'ils ſeront obligés de faire auſſi-tôt & ſans
ucun retardement. Le même ſe fera, à quoi
e *Schout* eſt auſſi requis, en cas qu'on trouve
quelqu'un deſdits Domeſtiques de nuit dans
es cabarets, ou lieux ſuſpects; après quoi,
e que le Plénipotentiaire ordonnera, ſera
onctuellement exécuté, ſoit qu'il deſire
qu'on retienne ſon Domeſtique dans les pri-
ons, ou qu'on le relâche.

VIII.

Si quelque Domeſtique de Plénipotentiaire
faiſoit inſulte ou querelle à quelque Domeſ-
tique d'un autre Plénipotentiaire, l'agreſſeur
ſera auſſi-tôt remis au pouvoir du Maître de
celui qui aura été inſulté ou attaqué, & il

en fera juſtice comme il le jugera à propos.

IX.

Tous les Plénipotentiaires feront défendre très-ſévérement à leurs Domeſtiques, tant Gentilshommes qu'autres, d'avoir entre eux aucunes querelles ni démêlés ; & s'il s'en trouvoit, nonobſtant ces defenſes, quelqu'un qui fut ſi hardi de ſe mettre en état d'en ſortir par la voie des armes, il ſera à l'intant chaſſé de la maiſon du Plénipotentiaire, & même de la Ville, ſans aucun égard à ce qu'il pourroit alléguer pour excuſe, ſoit de l'excès de l'affront qu'il auroit reçu, ou de ce qu'il auroit été attaqué le premier, & il ſera même obligé de répondre ſur la plainte qui en pourra être faite devant le Tribunal de ſon Maître naturel, où il en ſera puni ſelon les loix.

X.

Les Maîtres de côté & d'autre s'entre-promettent de ne point recevoir dans leur ſervice aucun Domeſtique qui aura été chaſſé par ſon Maître.

XI.

Si quelque Maître ſouhaite de faire punir quelqu'un de ſes Valets par la priſon, le Magiſtrat ſera prié de le mettre pour un temps en la priſon de la Ville aux dépens du Miniſtre.

XII.

XII.

On eſt d'accord que les caroſſes ſe rangeront devant la Maiſon de Ville ſelon qu'ils arriveront, laiſſant toujours aſſez de place pour que ceux qui ſuivent puiſſent commodément aborder & ſe ranger enſuite, enſorte qu'il reſte un paſſage ſuffiſant entre les caroſſes & la maiſon.

XIII.

Tout ce que deſſus, dont on eſt convenu d'un commun accord pour la police & le bon ordre de cette Aſſemblée, ne pourra être allégué pour exemple, ni tirer à conſéquence en aucun autre lieu, temps, ou conjoncture différente, & perſonne n'en pourra prendre avantage, non plus qu'en recevoir préjudice en aucune autre occaſion. Fait à *Utrecht* le 23 Janvier 1712.

Toutes ces ſages précautions n'ont pas empêché qu'il ne ſoit arrivé des incidents, & le démêlé des Domeſtiques de M. le Comte de *Rechteren* avec ceux de M. *Meſnager*, a eu des ſuites plus ſérieuſes qu'il n'auroit dû naturellement; car la choſe auroit pu être aſſoupie dès le commencement, s'il n'y avoit pas eu du mal-entendu, & que l'eſprit de diſ-

corde ne ſe fût ſervi de cette occaſion pour troubler les Conférences, & reculer par-là la Paix. M. le Comte de *Rechteren* eſt un des Plénipotentiaires des Etats-Généraux, Député au Congrès pour la Province de *Gueldres*, un très-grand Seigneur par ſa naiſſance, par ſes biens, ſon rang & ſes alliances; car il a épouſé une Princeſſe. Il eſt très-diſtingué auſſi par ſon mérite perſonnel. Ce Seigneur fut averti par quelques-uns de ſes Domeſtiques, que le jour que l'on avoit reçu la nouvelle de la défaite du Camp de *Denain*, les gens de M. *Meſnager* leur avoient fait des ſignes inſultants. M. de *Rechteren* voulant ſavoir ſi les ſignes étoient faits à deſſein, & s'ils avoient été faits directement à ſes gens, monta en caroſſe, & paſſa devant la porte de M. *Meſnager*. On pretend que les ſignes furent répétés, & qu'il en fut convaincu par ſes propres yeux : ce qui l'obligea d'envoyer ſon Secrétaire à M. *Meſnager*, pour lui demander raiſon de l'inſolence de ſes gens. M. *Meſnager* promit d'ap-

profondir la choſe, & de punir les coupables. Mais ſes affaires, ou peut-être la répugnance que l'on a naturellement à en venir à certaines extrêmités avec ſon Domeſtique, lui fit un peu négliger cet éclairciſſement & la ſatisfaction qu'on ſouhaitoit. Il ſe contenta de queſtionner tous ſes gens, qui ſe retranchèrent ſur la négative, & laiſſa paſſer quelque-temps ſans paroître y faire une grande attention ; & lorſqu'on revint à la charge de la part du Comte, Monſieur *Meſnager* répondit, que ſes Valets nioient le fait, & que quelque perquiſition qu'il eût pu faire dans ſa maiſon, il n'avoit pu les en convaincre, ni découvrir celui ſur qui on pouvoit faire tomber l'accuſation : cependant il promit de s'en mieux informer encore, & de punir le coupable, au cas que dans les ſuites on pût parvenir à le déterrer. Monſieur de *Rechteren* demanda pour cela une confrontation entre ſes Valets & ceux de Monſieur *Meſnager*, qui ne voulut point qu'une ſcene auſſi bruyante ſe paſſât chez lui, & qui inſiſtoit tou-

jours ſur le manque de preuve qui l'empêchoit de donner ſur le champ la ſatisfaction qu'on vouloit exiger de lui. Monſieur le Comte de *Rechteren* regarda cette réponſe comme une défaite : & ne s'oppoſant plus à l'envie que ſes Valets avoient de ſe venger eux-mêmes de l'affront qu'ils avoient reçu, il leur laiſſa là-deſſus leur franc arbitre, dont ceux-ci ne manquerent pas de ſe prévaloir à la premiere occaſion. Elle s'offrit peu de temps après au Mail, qui eſt l'endroit où l'on ſe promene ordinairement. M. de *Rechteren* & M. *Meſnager* s'y rencontrerent, & l'on dit que le premier prévoyant ce qui alloit arriver, & voulant l'éviter, dit à M. *Meſnager* : il ſeroit temps, Monſieur, de finir l'affaire de nos Valets, & j'ai bien peur qu'ils ne la terminent eux-mêmes, ſi vous tardez encore à y mettre ordre. M. *Meſnager* répéta à peu près les réponſes qu'il avoit déja faites, & dont le Comte n'étoit point content ; ainſi un moment après les Valets de ce Seigneur fondirent ſur ceux du Miniſtre François,

auquel le Comte répondit, lorſqu'il lui en demanda raiſon, que ſes gens ſe vengoient eux-mêmes, & prenoient la ſatisfaction qu'on avoit éludée. M. *Meſnager* dit qu'il s'en plaindroit au Roi ſon Maître, & remonta dans ſon caroſſe. Il s'en eſt plaint en effet, & le Roi a pris la choſe ſi fort à cœur, qu'il n'a point voulu que ſes Miniſtres ayent aſſiſté aux conférences avec le Comte de *Rechteren*, qui de ſon côté, dès que la choſe ſe fut paſſée, s'en fut à la *Haye* demander ſa démiſſion à Meſſieurs les Etats, & la leur demanda avec tant d'inſtance, qu'ils ne purent pas la lui refuſer. On dit que le Roi demande encore que Meſſieurs les Etats déſavouent la conduite de leur Miniſtre, & qu'ils en nomment un autre pour aſſiſter à ſa place au Congrès. Voyez comment une bagatelle devient une affaire ſérieuſe, quand on n'y remédie pas dès le commencement, puiſque cet incident de bibus a reculé la Paix de pluſieurs jours, en empêchant qu'il ne ſe ſoit tenu des conférences pendant tout ce temps. Il

auroit été à ſouhaiter qu'un tiers ſe fût mêlé de faire cet accommodement : il n'y auroit eu rien de plus aiſé, ſur-tout s'il eſt vrai ce que diſent ici quelques François, qui prétendent qu'après la priſe du *Queſnoi* par les Alliés, quelques Valets Hollandois avoient morgué là-deſſus ceux des Miniſtres François, qui en ce cas n'auroient uſé enſuite que de repréſailles dans l'affaire en queſtion : ainſi on auroit pu faire entr'eux une compenſation d'inſulte : ou ſi cela n'étoit point, on auroit pu faire évader le plus coupable des Valets de M. *Meſnager*, & le charger de toute l'iniquité, afin de s'empêcher de châtier les autres. Enfin il y avoit mille ajuſtements à prendre, qui auroient pu ſatisfaire le Comte, & auquel M. *Meſnager*, poli & honnête comme il eſt, n'auroit jamais refuſé de donner les mains, ſi l'on s'y fût pris comme il faut. Voilà comme par un mal-entendu, & faute ſouvent de quelqu'un qui adouciſſe les eſprits & qui applaniſſe les difficultés, il arrive des affaires dans la vie. On a fait des

Factums & des Mémoires très-instructifs de celle-ci : mais je ne crois pas qu'il soit besoin de vous envoyer toutes ces pieces, puisqu'il ne s'agit pas ici d'instruire un Juge, mais de satisfaire la curiosité d'une Dame qui a envie de savoir ce qui se passe à *Utrecht*. J'aime donc mieux, au lieu de ces Factums, vous mander la rencontre que j'ai faite de l'un des plus beaux esprits & des meilleurs Poëtes de notre temps. C'est l'illustre M. de *Julien*, Gentilhomme du *Languedoc*, célebre par mille jolies pieces d'esprit. Il en a fait dès son enfance, dans la langue du Pays, qui ont passé pour des chef-d'œuvres. Il a fait des contes qui, selon moi, & selon gens plus habiles, doivent à tous égards l'emporter sur ceux de la *Fontaine*. Et bien loin qu'il ait imité cet Auteur, on peut dire, avec plus de justice, que la *Fontaine* n'a été que l'ébauche de M. *Julien*. Vous en allez juger tout-à-l'heure par le Conte que voici.

LES DAMNÉS DE RAVENNE.

NOUVELLE DE BOCACE,

Par M. DE JULIEN-SCOPHON.

S'IL ſe trouvoit quelque belle,
Par hazard, qui fût cruelle
A qui l'aime tendrement,
Qu'elle liſe ſeulement
La ſurprenante Nouvelle
Que je vais, pour l'amour d'elle,
Rimer tout préſentement.

Dans la Ville de *Ravenne*,
Célebre & très-ancienne,
Un jeune homme autrefois étoit,
Qu'*Anaſtaſe* on appelloit.
Sa richeſſe étoit immenſe ;
Mais il étoit auſſi d'ailleurs ſi libéral,
Qu'on n'a jamais rien vu d'égal
A ſon fracas, à ſa dépenſe.

Etant à marier, il devint amoureux,
(A cela jeunes gens ſont ſujets d'ordinaire)
De la belle *Traverſaire*.
Mais ſes commencements ne furent pas heureux :
Il eſpéroit d'abord d'en faire ſa conquête ;
Mais quoiqu'à pleines mains il prodiguât ſon bien,
Que tout ſon procédé fût engageant, honnête,
Cela ne lui ſervit de rien.

Cette méconnoiſſante fille,
Vaine de ſe ſentir d'une illuſtre famille,
Plus vaine encor de ſa beauté,

N'eut que mépris, que cruauté
Pour cet Amant & ſi riche & ſi tendre.
On peut ſans doute aſſez comprendre
Qu'*Anaſtaſe* ne put aiſément ſupporter
De ſe voir ainſi rebuter.

Trouvant ſa peine inſupportable,
Dans le déſeſpoir qui l'accable,
Il forma le triſte deſſein
De mourir de ſa propre main.
Mais lorſque les accès de cette ardeur premiere
Furent un peu paſſés, rêvant ſur la matiere,
Il réſolut de ne ſe pas tuer;
Mais plutôt de s'évertuer
Juſques au point de n'aimer plus l'ingrate.
C'eſt ſon deſſein; mais il ſe flatte,
Le pauvre Amant. Il voit de jour en jour
Finir l'eſpoir, croître l'Amour.
Moins il eſpere, plus il aime.
Trop conſtant donc en ſa tendreſſe extrême;
Tous ſes parents, tous ſes amis,
Voyant l'état auquel il avoit déja mis
Son héritage,
Furent d'avis
Qu'il s'en allât faire un voyage.
Mais à l'y faire conſentir,
Ce fut la peine. Enfin il promit de partir.
Quand il eut fait ſon équipage,
Avec pluſieurs amis il ſe mit en chemin,
Et ſortit de *Ravenne* enfin.

Il diſoit qu'il alloit voyager en *Eſpagne*,
En *Angleterre*, en *France*, en *Allemagne*;
Mais quand il fut à *Quiaſſi*,
(C'eſt ainſi

Que s'appelloit ſa maiſon de Campagne:
Mes chers amis, dit-il, je ſuis fort bien ici;
Quiaſſi n'eſt éloigné de la Ville
Que d'un grand mille;
Je veux demeurer en ce lieu;
Retournez à *Ravenne*; adieu.

Je vois qu'avec raiſon mon deſſein vous étonne,
Que ma conduite n'eſt pas bonne:
Je le connois, je le ſais bien
Mieux que perſonne.
Pour me diſſuader ne me dites donc rien;
Tous vos diſcours, cela doit vous ſuffire,
N'obtiendront rien ſur mon eſprit,
Et je me ſuis en vain plus de mille fois dit
Tout ce que vous pourriez me dire.

Réſolu donc de n'aller pas plus loin,
Anaſtaſe n'eut d'autre ſoin,
Pour tâcher d'oublier l'ingrate *Traverſaire*,
Qu'à prendre du bon temps, & faire bonne chere.
De ſuperbes ameublements
Il meubla ſes appartements.
Il tenoit toujours table ouverte,
Des mêts les plus exquis couverte.
Dans ſa maiſon rien ne manquoit,
Vins excellents, liqueurs en abondance.
Pour faire court, tout ce qu'on demandoit,
Quelle qu'en fût l'exceſſive dépenſe,
Il le donnoit avec magnificence.
La belle choſe que c'étoit,
Quand on y penſe!
Il arriva qu'un Vendredi,
Sur le midi,
Triſte & preſſé, plus qu'on ne pourroit croire,

De la douloureuſe mémoire
De ſes malheurs & paſſés & préſents,
Anaſtaſe ſortit de ſa maiſon des champs,
Pour rêver à ſon aiſe à ſa belle inhumaine.
Il ſort tout ſeul, & ſe promene
Sans tenir de route certaine.

Ainſi rêvant il fut conduit
Dans la forêt de ſa maiſon voiſine,
Où d'aſſez loin il entendit
Des cris perçants, un fort grand bruit:
En cet endroit il s'achemine.

Il fut étrangement ſurpris
Quand il vit que c'étoit une fille inconnue,
Echevelée & toute nue,
Qui jettoit de ſi grands cris.
De ſon état, malgré la rigueur trop cruelle,
Il paroiſſoit encor qu'elle avoit été belle.
Deux chiens, deux gros mâtins, enchaînés après elle,
La ſuivoient toujours de fort près.
Un grand homme venoit après:
Il étoit noir, monté ſur un cheval de même;
Un couteau dans la main, pouſſé de rage extrême.
Il menaçoit à tout moment
La malheureuſe fugitive
De la faire mourir impitoyablement.
Anaſtaſe alors arrive,
Qui, frappé de pitié, d'horreur, d'étonnement,
Réſolut de tout entreprendre
Pour la défendre.

Il ſe mettoit dans ce juſte devoir,
Quand bientôt le Cavalier noir
Arriva, qui d'abord de ſon cheval s'élance.
Il l'aborde, & lui parle ainſi.

Anaſtaſe, dit-il, quitte le vain ſouci
Que tu parois avoir à prendre la défenſe
De la méchante que voici.
Laiſſe à mes chiens, à moi d'en faire la vengeance;
Son ſort par ton ſecours ne peut être adouci.
Si tu ſavois quels ſont ſes crimes,
Tu trouverois ſes peines légitimes,
Et c'eſt pour l'en punir que tu me vois ici.

Vous qui me connoiſſez, je ne ſais qui vous êtes,
Cavalier; mais au moins, à voir ce que vous faites,
Je juge, lui répond *Anaſtaſe* en courroux,
Ce qu'on doit attendre de vous.
Quoi! vous avez donc le courage,
Et dans le cœur aſſez de dureté,
Pour traiter en bête ſauvage
Cette fille éplorée? O quelle cruauté!
Mon honneur, la pitié, tout m'excite & m'engage
A repouſſer un ſi cruel outrage:
Oui, quand j'en devrois mourir,
Je veux la ſecourir.

Eh bien! je te veux donc raconter mon hiſtoire,
Dit l'homme noir; ſois attentif:
Mes malheurs ſont toujours préſents ma mémoire.
De *Ravenne* j'étois natif,
Comme tu l'es; je me ſouviens encore
De t'avoir vu, tu n'étois qu'un enfant.
J'aimois alors autant que maintenant j'abhorre
Celle pour qui tu t'intéreſſe tant:
Mais malgré mon amour, jamais mon inhumaine
Ne témoigna pour moi que dédains & que haine:
Je fis ce que je pus, je pleurai, je gémis,

J'employai

J'employai mes ſoins, mes amis,
Mon argent, tout enfin : je fis tout pour lui plaire :
Mais, *Anaſtaſe*, j'eus beau faire,
Plus elle me voyoit amoureux & ſoumis,
Et plus elle m'étoit contraire.

Enfin déſeſpéré d'un ſi malheureux ſort,
Je réſolus de me donner la mort.
Je le fis, je mourus par un coup déplorable ;
De ce même couteau que je tiens dans ma main,
Je perçai mon amoureux ſein,
Et par-là me rendis encor plus miſérable.
Déplore de mon ſort le cours infortuné !
Anaſtaſe, je ſuis damné,
Comme homicide de moi-même.
De ma mort la méchante eut un plaiſir extrême ;
Elle s'en réjouit ; mais bientôt à ſon tour
Elle perdit le jour.

Avec les ames criminelles
Elle fut condamnée aux peines éternelles,
Et cela pour n'avoir jamais
Été ſenſible à ma perſévérance,
Ni jamais eu la moindre repentance
De tant de maux qu'elle m'a faits.

Elle donc aux Enfers, on nous donna pour peine,
A moi qui ſouffris autrefois
Tant de rigueurs de l'inhumaine,
Lorſque je vivois ſous ſes loix,
De la ſuivre, non pas comme un amant fidele,
Mais comme un ennemi qui veut ſe venger d'elle,
Et punir ſon cœur de rocher.
Elle, pour éviter ma colere enflammée,

Doit fuir, comme tu vois, repentante, alarmée;
Mais rien ne ſauroit me toucher.

Quoi que pour me fléchir elle puiſſe me dire,
Toutes les fois que je l'atteins,
Je la tue, & je la déchire
Avec ce fer, & de mes propres mains
Je donne aux chiens ſon cœur & ſes entrailles:
Et ce ſont-là les juſtes repréſailles
De ſes traitements inhumains.

Après cela, quoique ſi maltraitée,
Elle revient bientôt à ſoi,
Se relevant comme reſſuſcitée,
Et recommence à fuir devant mes chiens & moi.
De plus, *Anaſtaſe*, il arrive
Qu'à même heure qu'il eſt, & tous les Vendredis,
J'atteins ici ma fugitive,
Ainſi que tu le vois, & que je te le dis.

Je fais toujours la même choſe,
Et jamais je ne me repoſe.
Je la pourſuis en ennemi toujours;
Je la trouve les autres jours
En d'autres lieux où l'inhumaine,
Pour augmenter mes douleurs & ma peine,
A fait, ou dit, ou médité
Envers moi quelque cruauté.

Ses peines ne ſeront de long-temps terminées:
Et ce ſupplice doit durer autant d'années
Que j'ai ſoupiré de mois
Sous ſes rigoureuſes loix.
Il faut de point en point que ce temps s'accompliſſe,
Ainſi le veut la Divine Juſtice.

Anaſtaſe, tu vois donc bien
Que tu n'es pas ici fort néceſſaire.
Retire-toi, laiſſe-moi faire;
Ton ſecours en ces lieux ne peut ſervir de rien.

Le Cavalier n'en dit pas davantage,
Et dans les accès de ſa rage,
Se jettant ſur l'ingrate, il lui perça le ſein
Du couteau qu'il avoit en main.
Elle tomba ſur ſon viſage.

En vain avant ce coup, pleurant à ſes genoux,
Elle implora ſa pitié, ſa clémence:
Rien ne put arrêter l'effet de ſon courroux.
Bien plus, pouſſant plus loin ſa barbare vengeance,
Avec la derniere fureur
Il arracha les entrailles, le cœur
De la malheureuſe éplorée,
Dont ſes chiens affamés firent d'abord curée.

Quand il eut aſſouvi ſon inhumanité,
Elle ſe releva bien vîte,
Recommençant ſa triſte fuite,
Comme ſi de rien n'eût été.
Les chiens, le Cavalier reprirent leur pourſuite,
De la même façon qu'on vous l'a récité.
Anaſtaſe perdit dans un moment de vue
Les chiens, le Cavalier & la triſte inconnue.
A ce ſpectacle horriblement affreux,
Anaſtaſe ſentit hériſſer ſes cheveux:
Son ame en fut étrangement émue;
Mais quelque temps après ayant enfin repris ſes eſprits,
Il penſa que cette aventure,

Si tragique & ſi triſte, étoit d'une nature
A pouvoir en tirer profit.
Pour cela, voici ce qu'il fit.

Il écrivit à *Ravenne*
A ſes amis, à ſes parents
Les plus chers, les plus apparents,
De vouloir bien prendre la peine
De venir, le plutôt qu'il ſe pourroit, le voir,
Pour ce qu'il leur feroit ſavoir.
Ces Meſſieurs, la lettre reçue,
Partirent tous à lettre vue.
Dès qu'ils furent à *Quiaſſi*,
Anaſiaſe leur parle ainſi.

Si je n'ai pas juſques ici
Ecouté le conſeil & ſage & ſalutaire
Que vous m'avez ſouvent donné de me défaire
De l'inutile & ruineux amour
Que j'ai pour la charmante & jeune *Traverſaire*,
Je ſuis préſentement en état de le faire,
Et de la quitter ſans retour.

Pourtant avant que je vous ſatisfaſſe,
Je voudrois bien de vous obtenir une grace.
Je deſire & j'ai le deſſein
D'inviter à dîner pour Vendredi prochain
Meſſire *Traverſaire*, & ſa femme, & ſa fille,
En un mot toute la famille.
Parlez-leur de ma part, & tâchez d'obtenir
De les faire venir.
Au reſte je ne puis vous dire
Pourquoi je le deſire.
Vous le ſaurez quand il en ſera temps.

Ces Meſſieurs parurent contents
De ſon diſcours, & trouverent facile
D'exécuter ce qu'il demandoit d'eux.
Ils retournerent à la Ville,
Et de ſa part inviterent tous ceux
Qu'il avoit dit. La jeune *Traverſaire*
Fit ſeulement,
Au compliment
De ſon Amant,
Quelques façons qu'elle crut devoir faire.
Pour abréger, ils ſe rendirent tous
(Et ſur-tout ſans ſe faire attendre)
Au rendez-vous.
Sans le dire, on peut bien comprendre,
Qu'*Anaſtaſe* n'épargna rien
Pour les recevoir bien.
Son repas fut galant & magnifique:
Il avoit fait dreſſer les tables du feſtin
Préciſément ſur le chemin
Où ſe devoit paſſer l'aventure tragique.

On n'étoit pas encore à la fin du repas,
Qu'on entendit le bruit de la fille damnée,
Des chiens de l'homme noir qui marchoient ſur les pas
De cette triſte infortunée.

Les invités extrêmement ſurpris
De ce grand bruit, de ces douloureux cris;
Se demandoient ce que ce pouvoit être,
Lorſqu'ils virent enfin paroître
La triſte fille avec ſon équipage affreux,
Qui fut bientôt au milieu d'eux.

De ce ſpectacle l'aſſemblée
Fut merveilleuſement troublée ;
Chacun des invités s'empreſſe d'accourir
Pour écarter les chiens, pour ſecourir
Une fille ſi malheureuſe :
Mais l'homme noir leur fit le diſcours étendu
De ſa fortune douloureuſe,
Tel que vous l'avez entendu.

A ce diſcours leur ame fut atteinte
D'étonnement, d'horreur, de crainte ;
Ce terrible récit les fit tous écarter ;
Il ne ſe parla plus de réſiſter
A l'homme noir, qui ſe diſpoſe
A faire encor la même choſe
Qu'il avoit faite à pareil jour.

Cela paſſé, pour faire court
Sur une ſi tragique affaire,
On raiſonna beaucoup, on fit de longs diſcours ;
Sur-tout la jeune *Traverſaire*,
Qui comprit bien que ce myſtere
La regardoit de fort près,
De cet accident s'épouvante :
De-là confuſe & repentante,
Se ſouvenant de ſa rigueur
Pour ſon amant ſi tendre & ſi fidele,
Il lui ſembloit qu'*Anaſtaſe* en fureur
La ſuivoit pour ſe venger d'elle,
Et que ſes chiens affamés & mordants
La déchiroient à belles dents.

La crainte enfin d'être damnée
S'enracina ſi vivement

Dans ſon ame, qu'avant la fin de la journée
Elle écrivit à ſon amant,
Qu'il vînt chez elle en toute diligence,
Qu'elle vouloit payer ſes ſoins & ſa conſtance,
Et qu'elle avoit enfin un extrême retour
Pour ſon extrême amour.

A cette nouvelle agréable,
Anaſtaſe ſentit une joie incroyable;
Si près de voir tous ſes deſirs contents,
Il lui répond ſans perdre temps,
Qu'il part inceſſamment, puiſqu'elle le deſire;
Qu'au reſte il ne ſauroit lui dire
A quel point il reſſent le ſurprenant bonheur
Qu'elle ait ceſſé d'être pour lui cruelle,
Et qu'elle veuille enfin répondre à ſon ardeur:
Que cette charmante nouvelle
Etoit ce qu'il pouvoit apprendre de plus doux;
Mais que de ſon honneur jaloux,
Il ne vouloit pourtant rien d'elle
Qu'en qualité de ſon époux.

Contente au dernier point, l'aimable *Traverſaire*
Elle-même alla demander
Le conſentement néceſſaire
De ſes parents, qui loin de ne pas l'accorder,
Ne deſiroient rien tant que cette affaire.
Depuis long-temps ils avoient deſiré
Ce mariage ineſpéré.
Le Dimanche d'après, les choſes préparées,
Leurs nôces furent célébrées
En grand plaiſir; depuis ils paſſerent leurs jours
En bonne intelligence, & s'aimerent toujours.

Mais ſi ce mariage, au reſte,
Fut le charmant effet que produiſit
L'aventure triſte & funeſte
Dont je vous ai fait le récit,
Ce ne fut pas le ſeul bien qu'elle fit:
C'eſt une choſe certaine
Que la terreur ſi fort s'empara de l'eſprit,
Des jeunes Dames de *Ravenne*,
Que depuis ſon avénement,
Chacune d'elles s'applique
Uniquement
A contenter ſon Amant,
De peur d'une fin ſi tragique.
Enfin dès qu'à *Ravenne* on devient amoureux,
On peut s'aſſurer d'être heureux.

Ah! quel malheur! Ah! quel dommage,
Que l'inhumaine qui m'engage
Par ſes attirants appas,
Ne ſoit pas née en ces heureux climats:
Ma fidele tendreſſe eût été couronnée,
Et l'ingrate ne ſeroit pas,
Comme elle le ſera, damnée
Pour expier ſon injuſte rigueur.
Ah! quel dommage! Ah! quel malheur!

Mais peut-être en liſant cette Hiſtoire,
Le repentir pénétrera ſon cœur.
Je le veux croire,
Et le deſire pour ſon bien,
Beaucoup plus que pour le mien.

Cette hiſtoire eſt très-véritable.
Mais ſuppoſé pourtant que ce ſoit une fable,

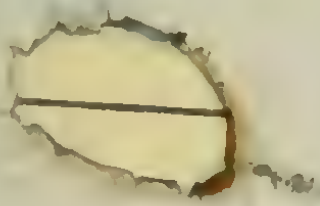
Il n'eſt rien de mieux trouvé ;
Mon récit eſt achevé.

On peut dire que s'il n'eſt rien de mieux trouvé, il n'eſt auſſi rien de mieux tourné. Je crois que vous en conviendrez avec moi. Il eſt fort agréable de pouvoir lire ſans rougir des Contes auſſi galants & des Poéſies auſſi tendres. Tout ce qu'on peut reprocher à M. *Julien*, c'eſt d'enfouir à tous égards le talent : car outre qu'il ne travaille pas beaucoup, il eſt ſi cihche de ſes ouvrages, qu'il n'y a pas moyen de les lui arracher ; différent en cela de la plûpart des Auteurs, qui, affamés d'encens, vous fatiguent toujours par la lecture de quelque piece de leur façon. C'eſt ici un Auteur d'une autre eſpece, & un Philoſophe qui, bien loin de chercher des applaudiſſements, les évite avec ſoin. Je tâcherai pourtant de lui excroquer quelqu'autre Conte, afin de vous en faire part dans les ſuites. Au reſte, j'ai bien ri de l'aven-

ture de notre pauvre Abbé de***, elle eſt des plus riſibles. Je ſouhaite qu'elle le rende ſage, & qu'il ſoit à l'avenir un peu plus attentif à la Meſſe. Rien n'eſt plus plaiſant que le cadran des voleurs. Une perſonne à qui j'ai fait voir cet endroit de votre Lettre, m'a appris de quelle maniere ces honnêtes gens font l'apprentiſſage d'un métier dont la maîtriſe conduit enfin à la Gréve. Ils ont une poupée poſée ſur un pivot, qui la rend continuellement branlante. Cette petite figure eſt toute couverte de grelots depuis la tête juſques aux pieds. Ses habits en ſont brodés; ſi bien que pour peu qu'on y touche, cela fait un carillon terrible. Cependant il faut malgré tout cela fouiller dans ſes poches, lui prendre mouchoir, montre, tabatiere, & autres choſes de cette nature, ſans que perſonne l'entende: & ce n'eſt qu'après être parvenu à ce haut haut degré de ſubtilité, qu'on peut être agrégé dans le corps fameux des voleurs. Il y a pour cela des exa-

minateurs & des profeſſeurs dans ce bel art, qui donnent des licences à ceux qu'ils en jugent dignes. On prétend même qu'ils obſervent entr'eux un ordre de police ; qu'il y a des charges & des dignités auxquelles on parvient à force d'adreſſe : que la ſubordination y eſt très-bien gardée, & qu'enfin cette eſpece de république a ſes loix & ſes coutumes, qu'elle fait obſerver avec ſoin. Mais c'eſt aſſez parlé de cela & même d'autres choſes ; il eſt temps pour le coup de fermer cette Lettre, & de vous ſouhaiter le bon ſoir. Adieu donc. Je ſuis, &c. *A Utrecht ce.*

Fin du Tome cinquieme.



DC
130
D8A4
1790
t.5

Du Noyer, Anne Marguerite (Petit)
Lettres historiques et galantes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY